GASTON DONNET

EN
SAHARA

EN SAHARA

548
DGX
1901
AFA

GASTON DONNET

EN SAHARA

A TRAVERS LE PAYS DES MAURES NOMADES

Illustrations de E. LÆVY et L. LÉ RIVEREND

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART

L.-HENRY MAY

9 ET 11, RUE SAINT-BENOÎT

A
MONSIEUR HENRY FERRARI
DIRECTEUR DE LA *REVUE BLEUE*

Je dédie ce livre.

G. D.

AVERTISSEMENT

Je demande pour ce Journal de voyage toute l'indulgence du lecteur.

Je n'ai pas réussi. Mauvaise note.

Il faut toujours réussir.

Parti du Sénégal dans le but d'atteindre le Maroc à travers le Désert, l'hostilité des indigènes, la maladie de mon compagnon de route, le manque d'objets d'échange et de moyens de transport m'ont forcé de rebrousser chemin à la hauteur du Tiris — soit, aller et retour, un itinéraire de plus de 1.500 kilomètres.....

..... Mais c'est surtout en pays d'Islam que la patience doit être véritablement vertu maîtresse. Il faut savoir attendre, pour prendre sa revanche.

J'attendrai.

Ce voyage est à recommencer..

Je le recommencerai. — Voilà tout.

GASTON DONNET.

INTRODUCTION

LE PROBLÈME DE LA PÉNÉTRATION

P UISQUE, d'après les Conventions de 1890, le Sahara est nôtre, nous voulons, nous devons avoir une politique saharienne.

Et cette politique sera simple : unir l'Algérie au Sénégal et au Soudan.

Simple, — il suffit de jeter les yeux sur la carte pour s'en convaincre.

Très simple, quant à la conception. Reste l'exécution ?

C'est ici que les difficultés commencent.

I

Beaucoup de tentatives ont été faites, — toutes ou presque toutes par la Méditerranée.

Résultats décevants :

Dournaux-Duperré et Jobert, morts ; Flatters et ses compagnons, morts ; Camille Douls, Morès, Marcel Palat, Collot, morts¹ ;

Largeau, arrêté aux portes d'In-Salah : Say, touchant à grand'peine Temassinin ; M. Pouyanne, chassé de Tiout, à 450 kilomètres de la côte oranaise ; M. Foureau, chaque année, avec une admirable persévérance, reprenant le même itinéraire, pour se replier chaque année sur Biskra, — battu, volé, pillé ;

Gaston Méry et M. Bernard d'Attanoux, les seuls effectuant à

1. Sans oublier les missionnaires Paumier, Bouchard, Minoret, Richard, Morat et Pouplard.

peu près indemmes leurs voyages, sans toutefois pouvoir atteindre le but proposé.....

Partout échecs, — tout au moins demi-succès. Ici ce sont les Touareg qui barrent la route, et là des tribus chaamba révoltées.

Bou-Amema rallie contre nous les détrousseurs du Sud, les fanatiques senoussites, ce pendant qu'aux environs de Figuig, des *rezzou* dirigés par le fameux chef Amarben bou Khechbu désolent l'Oued-Guir.....

Plusieurs ne sont pas loin d'accorder au Maroc sa part principale dans ces échecs répétés.

« Le Maroc, disent-ils, groupe comme siennes toutes les grandes oasis : Gourara, Touat et Tidikeult. Il s'opposera jusqu'au bout à notre mainmise sur ces territoires. »

Qu'il s'y oppose — et par tous les moyens en son pouvoir, — cela est.

Mais qu'il considère comme siennes les oasis en question, cela n'est point.

Il n'y a pas à proprement parler de limites entre la France et l'empire du Maghzen.

L'article 6 du traité de délimitation stipule : « Quant au pays qui est au sud des ksours des deux gouvernements, comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabitable et que c'est le Désert proprement dit, la délimitation en serait superflue ».

En 1870, le général de Wimpfen s'avança de plus de 300 kilomètres en terre ennemie, sans soulever la moindre protestation.

Et aussi bien le Touat se considère tellement peu comme sujet du Sultan, qu'en 1857 il ne craignit point de demander notre protectorat. Nous refusâmes.

Lors de la marche du général de Gallifet sur El Goléah, en 1873, les notables du pays renouvelèrent leurs propositions. Nous refusâmes encore.

Les grandes oasis sont donc bien indépendantes. Est-ce à dire pour cela qu'elles ne subissent pas l'influence marocaine ?

Non certes, car il y a l'Islam. Tout ce Sahara du Nord est

travaillé par des *zaouia* qui reçoivent, à n'en plus douter, leur mot d'ordre de Fez en même temps que de Djahr-boud ¹.

Je crois l'avoir déjà écrit quelque part, si nous voulons un jour nous rendre maîtres absolus du Désert, il nous faudra tout d'abord, par des menaces, par un coup de force peut-être, exercer une action directe sur le Maroc, frapper au cœur la citadelle religieuse de l'Afrique.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Notre diplomatie exige plus de prudence, — ou plus de pusillanimité.....

Nous continuerons d'avoir avec le Maroc des rapports froidement amicaux. Nous recevrons ses ambassades, il recevra les nôtres. Et s'il se passe en Sahara quelques faits,... nous fermerons les yeux, pour nous dire après tout que ce pauvre Sultan ne saurait être rendu responsable de tout ce qui s'agite en son nom. Nous ne devons pas avoir, à l'heure présente, une trop haute idée de la puissance temporelle d'un souverain du Maghreb.

Mouley-abd-el-Aziz règne plutôt qu'il ne gouverne. Son autorité n'existe réellement que dans sa capitale, et les quelques rares villes de la côte. A l'intérieur, si l'on en croit M. de la Martinière — et on peut l'en croire, — à l'intérieur, malgré la soumission des tribus qui avaient pris part au dernier mouvement insurrectionnel, c'est la presque anarchie qui règne : plus d'armée, à peine quelques centaines de réguliers ; les impôts non répartis, les routes peu sûres, et les cantons ruinés par les exigences des kaïds ². Péril au dehors, péril au dedans ; — la situation est grave. Le Commandeur des Croyants n'a pas trop de ses efforts et de ceux de ses vizirs, pour arriver à mettre enfin un peu d'ordre dans ce désordre. Comment et où trouverait-il le temps de s'occuper de ce qui se passe chez ses voisins ?

1. Djahr-boud, dans l'oasis de Farèdgha, est le centre de l'empire religieux des Senoussya, secte musulmane puritaine dont les ramifications sont très étendues et toutes-puissantes.

2. La dépréciation brusque de la monnaie espagnole a eu pour effet de réduire d'un tiers la fortune publique.

II

C'EST donc bien moins le Maroc qui nous arrête dans nos essais de pénétration, que les indigènes sahariens eux-mêmes.

Ce sont des Adzgoer qui ont tué Dournaux-Duperré ; ce sont des Ahoggar qui ont tué Flatters ; ce sont des Chaamba qui ont tué Morès.

Et, franchement, devra-t-on s'étonner outre mesure que des peuplades aussi jalouses de leur indépendance nous traitent en ennemis ? L'occupation d'El Goléah, la création de postes fortifiés dans l'Extrême-Sud algérien, et plus tard la prise de Tombouctou et de Bassikounou, expliquent amplement, sans les excuser, ces nombreux crimes.

Examinons le Targui meurtrier.

On lui a fait bien à tort une réputation de générosité et de noblesse.

Le Targui n'a ni l'une ni l'autre de ces deux grandes forces morales, — et ce, pour cette simple raison qu'il ne sait pas, qu'il n'a jamais su ce que c'était que l'honneur, ce que c'était que la générosité.

La générosité, la noblesse, ne se peuvent rencontrer que chez les peuples à conscience très élargie, — et par conséquent à civilisation très avancée.

Il en est, avec Rousseau, qui soutiennent le contraire. Je crois qu'ils ont tort. Je les défie de trouver chez un sauvage, voire un

semi-sauvage — Indien, Hova ou Touareg — quel qu'il soit, la notion même embryonnaire du bien et du juste.

Mais c'est à peine si nous commençons à l'avoir, nous ! Comment l'auraient-ils, eux ?

La générosité appelle le pardon. Or le sauvage ne pardonne pas. Chez lui les haines de familles, de castes, de tribus, de religions sont incessantes, terribles, et jamais désarmées.

Impitoyable, il ne connaîtra qu'une seule loi, celle qui préside à l'origine de toutes les sociétés humaines : la loi du talion.

Le Touareg tuera donc le chrétien, d'abord parce que chrétien. Il le tuera avec l'espoir de conquérir les faveurs suprêmes de son Prophète. Et il accomplira cet acte avec une foi aussi naïve, aussi irraisonnée, que celle qui arma au ^{xvi}^e siècle les catholiques de la Saint-Barthélemy.

Mais ce ne seront pas là les seuls mobiles qui détermineront le Touareg à agir.

Souvent la croyance viendra fort à propos cacher la véritable raison du mouvement. Le Touareg tuera parce que la misère est grande chez lui, parce qu'il a faim, et que son sol sablonneux ne produit rien. Une caravane passe. Il l'arrête. Le *khébir* résiste. Il le tue.

C'est le *struggle for life*.

Struggle for life encore la troisième impulsion qui le portera, la lance au poing, contre la troupe européenne en route pour l'Azben ou le plateau des Azgar. Barbare simpliste, il se persuadera que cet exemple, terrorisant son ennemi, l'empêchera de pénétrer plus avant dans ce Désert dont il veut garder pour lui seul, la seule indépendance.

Et il faudra bien enfin nous décider à reconnaître que, jusqu'à présent, ce barbare simpliste n'a eu qu'à se louer d'avoir appelé à son aide de pareils moyens.

Les événements survenus durant ces vingt dernières années ont diminué notre prestige dans le nord de l'Afrique.

Quatre, cinq, six assassinats dont nous avons oublié de tirer vengeance. Cette loi du talion que nous semblons ne pas

connaître... que signifie?... sinon — le mot est dur — impuissance ou lâcheté !

Je n'ai point à examiner ici la possibilité ou l'impossibilité d'une expédition militaire ¹.

Je me bornerai à répéter — ce que tout le monde sait, du reste — qu'à l'heure actuelle notre situation dans le Désert est fort amoindrie. Que chaque jour voit se perdre notre influence, — et à ce point, que l'on peut tenir pour assuré : que de tous les voyageurs qui tenteront la pénétration par l'Algérie, pas un ne réussira ².

Comment faire ? Renoncer. C'est alors que les Touareg pourraient nous traiter, avec justes preuves, de lâches ou d'impuisants !.....

Continuer, alors ? Certes, — mais en prenant une autre route que celle du nord, puisque le nord nous est fermé.

Par l'est ? — Nous ne sommes pas chez nous.

Par l'ouest ? — Nous manquons de bases solides pour le départ.

Reste le Sud. — C'est le Sud qu'il faut choisir ³.

1. M. Vivarez, dans une récente brochure, préconise la formation d'une colonne de fantassins dirigée sur l'Ahoggar. Six cents hommes environ à dos de méhari.....

Projet fort bien présenté, à étudier sérieusement.

2. Le récent retour de M. Foureau en est une nouvelle preuve.

3. Se rappeler l'admirable voyage de Monteil, qui partit du Tchad pour atteindre Tripoli.

III

LA, notre situation se simplifie. Les indigènes, moins directement sous notre influence, ont moins de raisons pour nous combattre. Et puis ils (ces indigènes) sont relativement plus doux, plus malléables, avec peut-être un fanatisme atténué.

Le pouvoir que nous exerçons en deçà de leurs territoires — au Sénégal et au Soudan — est plutôt fait pour les réjouir que pour les irriter, puisqu'il pèse tout entier sur les nègres, — leurs ennemis naturels.

Nous avons donc là un point de contact plus sûr, un thème d'opérations plus rationnel.

A notre avis, un voyageur qui voudra pousser avant dans le Sahara, à fin de pénétration complète, devra partir de Saint-Louis, pour remonter le long de la côte atlantique jusqu'au cap Blanc¹; quitter le cap Blanc en se dirigeant vers les oasis de l'Adrar par le Tiris;

Séjourner en Adrar, traiter à Chingueti avec l'émir Ahmed-ould-Soueyd-Ahmed-ould-Aïda, pour essayer, grâce à la protection de ce cheikh, la traversée des massifs inconnus des grandes dunes (Ighidi);

Atteindre le Touat et le Gourara dont il pourrait ainsi être fait une étude à peu près sérieuse;

1. La mission devra partir de Saint-Louis, et non pas de Tombouctou, pays moins sûr, à cause des souvenirs de la conquête encore trop présents à l'esprit des indigènes.

Suivre l'Oued-Messaoura jusqu'à Beni-Abbès, Igli, et enfin Figuig, — et enfin Oran, point terminus.

Programme d'une netteté parfaite puisqu'il consistera dans la

traversée intégrale du Désert, exécutée en s'appuyant sur des naturels en partie favorables à l'expansion française.

Et maintenant que nous venons d'établir notre itinéraire, examinons rapidement sur quel centre de populations cet itinéraire devra porter.

IV

LE Sahara occidental et méridional, à peu près dans son ensemble, appartient aux Maures ; ainsi appelle-t-on de vastes tribus nomades : tribus de pasteurs, tribus de pêcheurs, tribus de commerçants, toutes d'origine berbère, toutes descendantes des Zenaga¹, peuple fort qui fonda le fameux empire des Almoravides.

La grande famille maure, voisine du Sénégal, se partage en trois branches : les Trarza et les Oulad-bou-Seba au nord du Oualo ; les Brakhna au nord du Dimar et du Fouta, et les I'Dowiche au nord-est du Damga.

Il est impossible d'assigner un emplacement précis aux indigènes de ces contrées. En cet enchevêtrement de castes, de familles mi-arabes, mi-berbères, mi-gens de couleur, qui constitue l'agglomération idou-el-hadj, il est déjà bien difficile de délimiter les frontières d'un groupe de même race. Comment, à plus forte raison, ne serait-il pas impossible d'arrêter définitivement sur le papier un emplacement à des douars riches d'à peine vingt-cinq tentes ! Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que la division naturelle entre les tribus paraît être : celle des Maures septentrionaux qui ne quittent jamais les plateaux du Désert, et celle des Maures du sud — Guébélé — qui vont aux escales du fleuve vendre leur gomme aux traitants de Saint-Louis.

Les Trarza, mélangés d'Oulad-bou-Seba et d'Oulad-Delim, sont les seuls indigènes dont nous aurons à traverser le pays pour gagner l'Adrar.

1. Les Zénaga ont donné leur nom au fleuve Sénégal.

PAYS abandonné aujourd'hui, mais dont la possession, autrefois, marque de pages brillantes l'histoire de l'occupation européenne.

Dès 1445, deux ans après la découverte du Banc d'Arguin par Nuno Tristao, les Portugais s'installent dans le centre de l'archipel d'Arguin — Cap Blanc. Et là bientôt on les voit nouer des relations avec les marchands de l'Adrar.

Cette alliance commerciale dure peu. Le pouvoir portugais baisse, — et les colons de Lisbonne sont obligés d'abandonner leurs établissements. Tour à tour, les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, enfin les Français en 1678, les remplacent.

Arguin et Portendik prennent une importance considérable.

Règne de courte durée. Les Maures de toutes les tribus se soulèvent, mettent à feu et à sang la côte du Tasiast.

Guerres sur guerres. Défaites de nos armes. Tout est abandonné.

Les bateaux ne viennent plus, laissant pour compte aux Oulad-bou-Seba des stocks de marchandises accumulés sous les hangars. Et les caravanes s'arrêtent ; et tous les traitants de l'intérieur qui faisaient affluer dans le grand port saharien les récoltes d'Atar et des oasis voisines, n'ont plus d'autre marché que la capitale du Sénégal, à 350 kilomètres au sud, — soit à vingt jours d'étapes en tenant compte des détours forcés du chemin.

Depuis cette époque, la routine de la traite a maintenu le trafic aux escales sénégalaises.

Toute cette région présente l'aspect de la plus complète solitude. Rien sur la terre, rien sur la mer ; — le vide absolu.

De ces différents établissements — Arguin et Portendik, — signes autrefois de notre prospérité, il ne reste que des ruines : une citerne construite à l'européenne et quatre canons, ombres de canons, rongés par le temps, aux trois quarts enfoncés dans le sable.

Le Désert a tout envahi¹.

Et pourtant cette côte n'a rien perdu de ses richesses. En dehors du commerce de la gomme, il y a la pêche. Il y a le Banc d'Arguin, 8.400 kilomètres carrés de surface, où grouillent les morues, les sardines, les anchois, les surmulets, les dorades, les merlans, les samas, les abriotes..... Et il y en a tant... et tant... qu'on les pourrait saisir avec la main ! Plusieurs fois nous avons assisté à la pêche faite par les Nin-Hannah, tribu Oulad-bou-Seba qui alimente de poissons séchés tous les Trarza. Ces indigènes n'ont pas de barques. Ils entrent dans l'eau à mi-corps, jettent leurs filets, pour les retirer aussitôt, chargés à rompre mailles.

En 1876, le *Raphaël*, steamer commandé alors par un capitaine que de nombreux voyages à Terre-Neuve avaient rendu des plus compétents en matière de pêche, essaya d'une exploitation à la baie du Lévrier.

L'affaire, par suite d'erreurs apportées dans les procédés de conserve, ne réussit point.

Et depuis, personne n'a tenté de la reprendre.

Pourquoi ?

1. Voir pour plus de détails notre ouvrage : *Une Mission au Sahara occidental*. Étude politique et économique des pays trarza et adraris. Paris, 1896, Challamel, éditeur.

VI

LES Maures Trarza, Oulad-Delim et Oulad-hou-Seba ont des routes de caravanes qu'ils suivent invariablement, — guidés par un merveilleux instinct : la science du Désert.

Une de leurs routes les plus fréquentées longe la mer, coupe successivement l'Afthouth, le Tarad, l'Agneitir, pour faire un brusque crochet à l'est et gagner l'Adrar à travers l'Inchiri ; une autre voie remonte directement au nord jusqu'au Tiris. Cependant qu'une troisième, spéciale aux seuls Trarza et Brakhna, suit le Sénégal dans les grandes plaines de Chamama, et vient desservir les escales fréquentées par les traitants de Podor et de Dagana.

De ces différentes routes une seule nous importe : celle du Tiris. Nous la prendrons pour atteindre, après dix journées de marche — plein est — l'Adrar.

L'Adrar sera le point premier de notre pénétration.

De par sa présence en plein pays maure entre le Haodh et la côte, la grande oasis saharienne est le lieu de passage indiqué des caravanes allant du Soudan au Rio-de-Ouro et au Sud-Marocain ¹.

Les Trarza qui, après avoir franchi les plaines inchiriennes, atteignent El-Hafcira, se rencontrent dans l'Ouadan avec d'autres caravanes effectuant la traversée nord complète du Désert.

1. J'ai déjà dit ailleurs que les Anglais du cap Juby avaient par deux fois envoyé à Chinguetti des émissaires chargés d'arrêter les bases d'une entente commerciale.

Voyez : *Une Mission au Sahara occidental*.

Et donc, en résumé, tout ce pays qui nous occupe constitue le point de jonction forcé de toutes les troupes importantes de marchands qui partent de la Sénégambie et du Soudan.

Entre des mains françaises, l'Adrar peut être inexpugnable, énorme batterie avancée en pleine Hamada, menaçant les Anglais, leur faisant défense d'entrer plus avant dans ce Sahara occidental que les Conventions ont rendu nôtre.

Qu'est-ce que l'Adrar ? Une bande de terre fertile, de 500 kilomètres de large, jetée en plein steppe, entre le Sénégal et le Maroc.

L'ARACHIDE.

LE MIL.

Les indigènes appartenant à la tribu des Yalia-ben-Osman forment la classe la plus importante de la population.

Soumis aux guerriers d'origine kounte, cet état d'infériorité leur pèse ; ils favoriseraient, croyons-nous, de tout leur pouvoir, un changement de régime.

Les principales productions de l'Adrar sont, en dehors de la gomme : les dattes, le mil, le blé, l'orge et les pastèques².

Mais le trafic est surtout alimenté par les riches mines de sel gemme d'Ijil, gisement inépuisable dont le produit annuel atteint 4 millions de kilogrammes.

« Le sel y est en couches, et s'étend jusqu'à 1 m. 50 de profondeur. Entre ces couches on trouve des débris de corps organisés et une masse de coquilles brisées. Le sel, très inférieur dans la couche surélevée, devient sensiblement très beau au fond. »

1. « Montagne », en berber.

2. 60.000 pieds de dattiers, 15.000 charges de chameau, par an, de mil ; 1.000 d'orge, 500 de blé.

Soit 3 millions de kilogrammes de mil, 200.000 kilogrammes d'orge, et 100.000 de blé (*chiffres donnés par Vincent*).

Le capitaine Vincent, qui put atteindre, en 1860, la frontière ouest de l'oasis, doit à un juif blanc, nommé Mardochée, installé depuis longtemps à Atar, les renseignements suivants sur les villes principales du pays :

OUADAN (en berber : Rivière de science, Rivière de dattes). Autrefois belle cité, déchue maintenant par suite de querelles intestines. Il ne lui reste que son territoire, très propre à la culture ¹.

ATAR. Pas de palmiers, mais des pins maritimes, des arbres épineux — gommiers — en groupes élevés, et pleins de vigueur. Herbes épaisses, plantes à soie végétale, pastèques amères formant de loin en loin de petits îlots de verdure.

OUEFT. A 65 kilomètres au sud-est d'Atar ; 350 maisons et 1.700 habitants.

CHINGUETI. Sur le chemin de Tichit à la grande sèbkha d'Ijil. Ville très commerçante ; 800 maisons, 4.000 habitants.

Chingueti communique avec Tichit et Noun. Le sol appartient aux Ida-ou-Ali (fraction de Yahia-ben-Osman), mais ces derniers ne comptent guère que pour un tiers dans la population. Le reste est composé d'Arabes de différentes tribus. Chaque année des caravanes partent pour Noun pour y acheter des guinées ² et des marchandises européennes.

Ces marchandises sont échangées contre du sel gemme, lequel à son tour est livré aux traitants contre de l'or soudanais.

L'unité monétaire est le sel gemme coupé par planches de 1 mètre, sur 25 centimètres de largeur.

Dans sa relation de voyage, l'indigène sénégalais Panet nous a fait de Chingueti la description suivante : « Chingueti est sur une vallée sablonneuse entre deux collines de sables plantées de dattiers dont les longues branches, toujours agitées par un vent continu, ondulent puis se redressent majestueuses sur le tronc qui les soutient.

« Ces dattiers sont entourés d'admirables champs de blé et d'orge cultivés avec un soin qui ne laisse rien à désirer, et sont

1. Vincent eut un entretien avec le cheikh Ould-Aïda et le chérif du Tichit.

Ces deux personnages lui assurèrent que les commerçants du Tichit viendraient dans nos comptoirs avec de l'or, des plumes d'autruche, de la cire, de l'ivoire, des pagnes du haut pays, etc., etc.

2. Pièces de colonnade bleue.

arrosés par un grand puits creusé au milieu. Il suffit de puiser l'eau et de la verser devant le puits, pour qu'elle circule au moyen de conduits, dans tout le champ. En présence de ces beaux champs, les premiers que je rencontrais, mes pensées volaient vers la France. Déjà même, dans l'élan de mon enthousiasme, je croyais voir les campagnes et les prairies d'Europe dans leur plus belle époque de floraison. Ses jardins de plaisance même se dressaient à mes yeux, et j'y voyais se promener des figures plus souriantes, des hommes autrement habillés que ceux qui m'entouraient, et comme d'ailleurs je l'étais moi-même.

« De même pendant qu'ici, sous nos yeux, les femmes travaillaient avec ardeur pour racheter la paresse de leurs maris assis à terre avec indifférence, il me semblait que les hommes que je croyais voir se promenaient avec leurs épouses et leurs filles. Triste contraste qui venait me rappeler combien l'Afrique a besoin de réformes dans ses mœurs.

« Si Chingueti offre une vue agréable à cause des dattiers qui l'entourent, il a le désagrément, placé, comme je l'ai dit, entre des collines de sable, lorsque les vents soufflent, de quelque côté qu'ils viennent, de soulever dans l'air une masse de sable qui tombe ensuite sur les passants comme une pluie battante. C'est ainsi que le kouskoussou des habitants est rempli de sable et n'est presque pas mangeable.

« La bonne foi et la confiance qui font du commerce une carrière honorable, président dans les relations entre les habitants de Chingueti et ceux de Tichit. Aucun exemple de mauvaise foi ne s'est produit.

« Toute affaire, de quelque importance qu'elle soit, lorsque c'est à crédit, donne lieu à une convention écrite qui énonce les marchandises vendues, le délai et le mode de paiement.

« La caravane avec laquelle j'arrivai dans cette ville avait vendu, dans l'espace de vingt-quatre heures, huit cents pièces de guinée, pour 1.600 gros d'or (20.000 francs).

« Le gouvernement de la ville est placé entre les mains d'un vieux marabout. Doué d'une grande rectitude de jugement, malgré son âge avancé, ses arrêts de justice sont bien accueillis même par

ceux auxquels ils sont le moins favorables, tant leur logique se prête aux intelligences les plus vulgaires (ce sont les Arabes qui le disent). Distributeur intègre de la justice, docteur vénéré dans les sublimes versets du Koran, code de la religion, des mœurs et de la justice des musulmans, il est aimé et respecté. »

Telle est dans, son ensemble, cette grande oasis dont l'étude est pour nous de tout premier ordre.

Nous avons essayé, tout à l'heure, d'attirer l'attention sur les efforts des Anglais, — des Anglais qui, non contents d'exercer leur influence dans le Sud-Marocain, veulent encore commander aux routes de caravanes du Sahara occidental, pour drainer à leur profit tout le commerce des régions désertiques et soudanaises... Nous avons dit que nos voisins du cap Jubby avaient, par deux fois, envoyé au cheikh un émissaire chargé d'arrêter les bases d'une entente... Nous laisserons-nous une fois de plus distancer par nos rivaux?...

Si ce qui précède a été clairement exprimé, on a pu voir que nous basions sur l'accueil plus ou moins empressé fait par l'émir de l'Adrar à une mission française, la réussite ou l'échec de cette mission dans les oasis du Touat et du Gourara.

Que nous soyons bien reçus en Adrar, et nous serons tolérés au Touat¹. Être toléré au Touat! le voyageur le plus difficile ne saurait vraiment demander davantage!

Donc, nous devons nous arrêter longuement à Chingueti, y conclure un traité, y louer des guides et des mehara²;

Et, ceci achevé, dûment nantis de lettres de recommandation d'Ahmed-ould-Aïda et de ses marabouts les plus influents, nous pourrons alors risquer la traversée de l'Ighidi, en ligne droite sur In Salah et le plateau de Tadmait.

1. Grâce aux appuis que nous aurons su nous ménager auprès des marabouts Yahia-ben-Osman.

2. Chameaux de course.

VII

DEUX mots sur l'Ighidi¹, région de dunes qui continue au sud-ouest, jusque vers l'Atlantique, la région algérienne d'El Erg.

L'Ighidi commence à l'entrée de la vallée de l'Oued-Messaoura, — pour se développer durant 1.700 kilomètres jusqu'en Adrar, près duquel il prend le nom de Maghter.

Région nue, absolument nue, terriblement nue. Le *Blad-el-Ateuch* (le Pays de la soif), ciel et sables — sables mouvants comme une mer.

Peu ou pas d'habitants... du vide et du soleil... Passons.

Enfin le Touat.

Le Touat, si près de nous et dont nous connaissons si mal, cependant, la vie intérieure.

Le Touat, placé sur la route commerciale la plus importante du Désert, à 600 kilomètres d'El Goléah, point extrême de notre Algérie.

Le Touat, qui possède le précieux privilège d'être à égale distance des principaux centres d'échanges de l'Afrique septentrionale.

Sur cette grande terre d'alluvion abondamment arrosée, 400.000 habitants (y compris ceux du Gourara et du Tidikeult) vivent au large.

Ils cultivent le dattier², l'orge, le blé, l'épeautre, le sorgho,

1. En berber : *Sables*.

2. Les dattes molles sont vendues aux Touareg; les autres sont consommées sur place.

le maïs, le coton, le henné, le tabac, le chanvre, le figuier, le kif, etc., etc.

Les centres de marché les plus importants sont : Timmimoun, Adrahr et Tamentit ¹.

« A Tamentit autrefois, ainsi que dans les autres oasis du Touat, la population était juive. Elle fut convertie, et, par mélange avec les nègres, elle est devenue de couleur foncée comme tous les habitants. Le commerce, différents métiers : armuriers, serruriers, tailleurs, cordonniers, sont pratiqués par les indigènes.

« Tamentit possède 6.000 habitants F'Kra ; Faquir de Mouley Thaïb d'Ouezzan y a deux intendants ainsi que les marabouts de Karzas. En suite des refus de réception de la mission Colonieu et Burin, les naturels se sont rendus tributaires du Maroc par l'envoi de 3.000 milkals (environ 5.000 francs) ». (J. FOREST.)

La population, ainsi qu'il a été dit plus haut, comprend 400.000 habitants (120.000 pour le seul Touat).

Cette population se compose de Harratin, d'Arabes, de nègres, de Cheurfa et de Zenata.

Les Harratin ou Berbères noirs furent, sans aucun doute, les premiers possesseurs du sol, dont ils devaient du reste bientôt être chassés par les invasions musulmanes.

Gens paisibles, ces Harratin, demi-esclaves, — tous cultivateurs ou exerçant des métiers manuels. Ils émigrent en grand nombre au Maroc, en Algérie, voire chez les Touareg².

Les Arabes, gros propriétaires du sol, forment le groupe des chérifs, aristocratie religieuse toute-puissante en Sahara.

Les Zenata ou Berbères blancs sont liés aux Arabes. Presque tous commerçants ou tolba³, ils jouissent d'une grande considération.

Mais ils sont trop, — et ne peuvent s'entendre.

La République touatienne n'a pas — n'a jamais eu d'unité politique. Ni pouvoir central, ni pouvoir local.

1. Parmi les villes principales, citons encore Abenkour, Tamest, Sali, Reggan et Timadinin.

(Commandant DEPORTER, d'après des renseignements arabes.)

2. Les esclaves noirs se font de plus en plus rares. Ils venaient autrefois de Tombouctou ; la conquête française a mis fin à ce commerce.

3. Lettrés.

L'autorité varie d'un ksar à l'autre. Chez les Berbères, c'est la municipalité démocratique ; chez les Arabes, c'est l'héritage gardé encore intact des familles nobles et religieuses ; chez les Harratin, c'est la presque féodalité.

Que conclure ? Sur qui s'appuyer ?

Les Senoussya et les Tedjadjna¹ achèvent de diviser ces enfants terribles du Désert, — cependant que les *Coff*² Sefian et Imahed revivent les vieilles luttes des Guelfes et des Gibelins.

Ces luttes perdront le Touat. Ajoutez à ces nombreux signes de désagrégation sociale, l'insécurité économique... Les neuf dixièmes des habitants des grandes oasis vivent de la culture des dattiers. Mais de quelle façon ! Régulièrement pressurés et volés par leurs chérifs unis parfois aux nomades voisins, les malheureux ne cessent de crier : « A l'aide... protégez-nous ! »

Sera-ce la France qui répondra à leur appel ?

Elle le devrait.

Souvenons-nous des paroles de Gerard Rohlfs : « Avant tout, les Français auront à transporter leurs frontières jusqu'à l'oued Messaoura, pour s'emparer de cette rivière et de ses affluents, opération qui entraînerait la prise de possession du Touat. Tant qu'ils n'occuperont pas ces frontières naturelles, il n'y aura aucun calme durable dans le sud de la province d'Oran ».

Et point ne sera besoin, pour arriver à ce résultat, de mobiliser, comme d'aucuns l'ont prétendu³, une armée de 4.000 hommes avec 15.000 chameaux !

Il y a dix ans oui — au moment où Bou-Amema, quoique vaincu, avait encore 40.000 guerriers, — mais maintenant ?

Maintenant le terrain est préparé. Nous avons une secte religieuse⁴ à peu près favorable à notre influence, — celle des Tedjadjna ; nous avons un parti politique composé de tous les

1. Sectes religieuses.

2. Partis politiques.

3. Le colonel Crouzet.

4. Les ordres religieux possèdent au Touat d'importantes confréries :

Les *Taïbia*, avec le chérif d'Ouezzan,

Les *Bakkaya*,

Et enfin les *Senoussya*, dont nous avons déjà parlé tout à l'heure.

Arabes sédentaires, qui verrait sans trop de contraintes notre protectorat s'affermir.

On peut donc se persuader qu'une mission partie du Sénégal, pour arriver à Tamentit ou à In-Salah avec l'appui des marabouts de l'Adrar et des Tedjadjna, contribuerait à lever la plus grande partie des difficultés qui forment écran en ce moment entre l'Algérie et le Touat.

Et les conséquences de ces négociations ne seraient pas rien.

Si de bons rapports avec les habitants des grandes oasis assuraient à notre commerce¹ la pénétration suivie de l'Afrique centrale, par la route de Tombouctou, ce serait enfin la porte fermée aux négociants de Tripoli, qui écoulent leurs marchandises dans toutes les régions désertiques, — jusques et y compris le Bornou².

1. Le gouvernement de la métropole vient enfin de créer sur nos frontières du sud, une série de marchés francs destinés à nous ramener toute une grande partie du mouvement saharien.

Un arrêté fixe les conditions du transit des marchandises à la sortie d'El Goléa, d'El Oued, de Touggourt, de Lalla-Maghnia, de Djenien-bou Rezg, d'El Aricha et d'El Abioat Sidi-Cheick.

2. L'industrie du Tonat consiste en tissus de coton, tapis en fibres de palmiers, petite chaudronnerie, arquebuserie, cordonnerie.

Pour l'exportation, nous trouvons les dattes, le henné, les tissus de laine, le sel, le salpêtre et le *thomela*, sorte de sulfate de fer servant à fabriquer une teinture noire.

Il est bon également de savoir que le commerce saharien est aujourd'hui de 6 millions par an, alors qu'il atteignait, au milieu du siècle, 60 millions.

VIII

UN Chaamba a fait au général Daumas la description suivante des terres du Touat :

C'est une vaste succession d'oasis, entrecoupées de plaines sablonneuses et divisées en cinq grandes circonscriptions qui sont, du nord au sud :

Maharza, chef-lieu Tabolcouza ;
Gourara, chef-lieu Timimoun ;
Aouguerout, chef-lieu Kasba el Hamera ;
Touat, chef-lieu Sba ;
Tidikeult, chef-lieu In Salah.

On y compte, disent les Arabes, autant de villages que de jours dans l'année.

Cet immense territoire nourrit deux populations de races et de mœurs très distinctes : les Ahall-Touat, gens du Touat proprement dit, qui habitent les villes et les ksours (bourgades), et les Arabes qui campent en tribus sous la tente.

Les Ahall-Touat sont d'origine berbère ; mais leurs fréquentes alliances avec les négresses ont, dans la partie sud particulièrement, altéré la couleur de leur peau ; beaucoup sont mulâtres, et d'autres tout à fait noirs, sans avoir cependant aucun des traits qui caractérisent la face bien connue du nègre. Leur nez est aquilin, leurs lèvres sont minces, leurs pieds cambrés. Ils prennent le nom berbère de Zenata, et parlent l'idiome appelé zenatia.

Leurs maisons sont généralement groupés en bourgades : ce

sont, toutefois, de misérables bâtisses en terre cuite au soleil, que les pluies torrentielles font écrouler pour la plupart chaque année, — toutes sont recouvertes en terrasses soutenues par des traverses de bois de palmier. — Les zaouïas (chapelles) et les marabouts seuls sont blanchis à la chaux.

Les Arabes, bien que fortement basanés par le soleil, ne sont que par exception mélangés de sang nègre ; ils tiennent à honneur de se conserver djouad (nobles), et les scrupules de cet orgueil sont poussés si loin qu'ils croiraient déchoir en s'alliant de familles avec leurs voisins, qu'ils affectent de mépriser, mais avec lesquels des intérêts communs les tiennent cependant en bonne intelligence.

Tous vivent sous la tente, et parlent la langue arabe ; ils usent toutefois du zenatia dans leurs relations commerciales avec les Ahall-Touat.

Le costume de ces deux peuples, vivant côte à côte, a subi, comme leurs mœurs, une quasi-assimilation ; il est pourtant resté distinct.

Ainsi, les habitants des ksours ne portent point le bernous, mais une espèce de robe en laine appelée habaïa, une culotte en cotonnade qui semble avoir quelque rapport avec le pantalon européen, mais qui se plisse à la ceinture, et dont le bas est bordé d'une passementerie en soie rouge ou noire ; — sur le tout, un haïk attaché à la tête avec une pièce d'étoffe roulée en turban.

Quelques-uns se rasent un seul côté de la tête chaque mois, et tous portent de petites boucles d'oreilles en argent ; aucun n'a de tatouages.

Leurs femmes portent, sur une haboïa sans ceinture, un haïk qui les enveloppe tout entières, leur recouvre la tête, et vient se nouer sous le menton. Elles ornent leurs bras et leurs jambes de bracelets en or, en argent, ou en corne noire.

Les Arabes ont le costume invariable que l'on connaît : sur la tête une haute chachia recouverte du haïk retenu par une corde en poil de chameau, un ou deux bernous, suivant la saison, et la culotte à grands plis. Ils ne portent point de boucles d'oreilles ; mais hommes et femmes ont de petits tatouages au front, aux tempes, ou sur les mains.

Chez les Zenata les femmes ne se voilent jamais ; chez les Arabes, les plus nobles seules, celles des chérifs, des marabouts et des kadis, ne sortent point le visage découvert.

Sous la tente, on mange les dattes cuites dans le bouillon dont on arrose le kouskousou ; dans les ksours cet usage est regardé comme indigne, et la datte se mange crue, mais mélangée avec de la *regrhida*, espèce de bouillie faite avec de la farine, de la graisse de mouton ou de chameau, ou du beurre ; sans cette précaution, l'usage habituel des dattes crues donnerait des inflammations gastriques très dangereuses ; aussi les invitations à dîner se font-elles, entre amis, avec cette formule consacrée : « Viens chez moi rafraîchir les dattes ».

Arabes et Zenata sont très superstitieux et portent de nombreux talismans ; — ce sont des versets du Koran écrits par des marabouts sur de petits carrés de papier, et renfermés dans des sachets de cuir, que l'on suspend au cou, ou que l'on s'attache au bras. Mais, à part les marabouts et les tolbas, ils sont beaucoup moins religieux en réalité qu'ils ne semblent l'être à en juger par leurs pratiques extérieures.

L'usage du tabac est devenu pour tous, excepté pour les marabouts, un besoin si impérieux et d'une nécessité si absolue, qu'ils accablaient de supplications exagérées les gens de notre caravane, pour que nous leur en fissions l'aumône ; — quelques-uns allaient jusqu'à nous dire : « Donne-moi du tabac, et je suis ton esclave ». J'en ai vu le mâcher avec avidité, non seulement en feuilles, mais en poudre à priser ; ils fument également beaucoup de hachiche.

Ce sont, au reste, des gens simples, bons et fort hospitaliers ; les querelles sont rares entre eux, et, s'il en survient, c'est l'affaire des djouads de les arranger par la parole ou par la poudre. — Le peuple ne se bat guère.

Dans la prévision de nous en défaire aisément à Timimoum, nous y avons apporté des pioches, des fers, des huiles, des parfums, du corail, tous objets particulièrement recherchés sur les marchés du Touat, et dont quelques-uns, par leur volume ou par leur poids, nous auraient beaucoup trop embarrassés jusqu'au Soudan ; nous les vendions à cent pour cent de bénéfice ; nous

achetâmes des haïks, qui sont d'une vente lucrative et facile chez les nègres, où les ouvriers-tisserands les coupent en lanières, et les défilent pour en fabriquer une étoffe très forte et très belle.

INSALAH

Insalah est une ville de cinq ou six cents maisons, avec une kasba, mais sans muraille d'enceinte. Les habitants donnent pour raison de cette exception, qu'ils sont assez forts de leur alliance avec les Touarèg leurs voisins, pour n'avoir point à craindre un coup de main. Une source nommée Aïn-ben-Jacoub (la source du fils de Jacob) prend naissance au centre d'Insalah et l'alimente. Du côté du sud, des vergers et des plantations de dattiers dominent la ville ; mais, sur les autres côtés, les sables, chassés par le vent, s'amoncellent en vagues jusqu'au pied des maisons.

Le chef le plus puissant d'Insalah, qui du reste est gouvernée par une djemâa, appartient à la tribu arabe des Oulad-Mokhtar, qui vit sous la tente en dehors du ksar, dont elle possède cependant presque toutes les maisons. Nous allâmes le visiter, et, selon l'usage, lui faire les présents de la bienvenue.

C'est dans le Tidikeult surtout que se fait sentir la puissance de l'aristocratie de race.

Les habitants des ksours sont presque tous nègres ou mulâtres, et les Arabes qui partagent avec eux le même territoire, les Oulad-Mokhtar particulièrement, qui sont les djouads par excellence, dominant et gouvernent le pays. Tous les chefs de la djemâa sont Arabes.

Quelques familles de la tribu des Touareg El-Biod, les blancs, qui campent à l'extrémité sud du Tidikeult, se sont installés sous des gourbis auprès d'Insalah ; elles peuvent mettre une soixantaine de chameaux sur pied. — A côté d'elles campe, sous des tentes en peau, la tribu arabe des Oulad-bou-Hamou, qui peut également lever soixante ou quatre-vingts chameaux, et qui partage avec les Touareg l'honneur d'être makhzen (cavaliers). Ce sont des enfants du péché dont le chef d'Insalah utilise les instincts vagabonds,

pour faire la police de tous ses ksours, et pour se venger au besoin de ses voisins.

Nous étions depuis deux jours à Insalah, quand les chefs de la djemâa firent publier par des crieurs que la grande caravane de la Mekke venait d'arriver; qu'elle s'était arrêtée un peu à l'ouest d'Aoulef, près de la zaouïa de Moula-Haïba, et que la population entière eût à se préparer à aller faire honneur aux pèlerins.

Cette nouvelle mit en mouvement toutes les tentes et tous les ksours, et le surlendemain matin les Oulad-Mokhtar, les Oulad-bou-Hamou, les Oulad-bel-Kassem, les Oulad-el-Hadj, les Oulad-Mohammed, les Deghromecha, les gens de Meliona, de Gousten, des deux Sola, de Zaouïet-el-Hadj-bel-Kassem, de Fougaret, Ezzoua, hommes, femmes, vieillards, enfants, esclaves et serviteurs, à pied, à cheval, sur des chameaux, sur des ânes, tous vêtus de leurs plus beaux habits, prirent la direction d'Aoulef, au son de la musique et des chansons pieuses, en agitant de petits drapeaux.

L'avant-veille, au Fedjer, la caravane avait mis elle-même en marche ses deux mille chameaux, espacés par groupe de cent ou de cent cinquante, sur une immense étendue; elle s'avancait dans un nuage de poussière. Nous la saluâmes à trois lieues à peu près d'Insalah. — A nos cris, l'émir Er-Rekeab, qui la commandait, planta son drapeau et s'arrêta.

Un moment après, les deux foules se confondirent dans un désordre indicible; c'était à qui baiserait les étriers de l'émir Er-Rekeab; les parents et les amis s'appelaient à voix pleine; tous les noms musulmans se croisaient à la fois, avec les chants des pèlerins, avec les cris des femmes et des enfants suffoqués par la poussière, roulés dans le reflux de cette mer tumultueuse, aux bords de laquelle dansaient les nègres exaltés par le soleil et par le bruit assourdissant des tam-tams, des tambours et des keghakeb; quelques chameaux effrayés avaient jeté leurs cavaliers à terre, et, par leurs beuglements et leur course insensée, ajoutaient à la fois à la confusion des clameurs et des masses.

Peu à peu, cependant, ces premiers épanchements calmés,

l'ordre se rétablit, et l'émir, entouré de tous les chefs, donna le signal du départ en élevant son drapeau.

Alors, les gens du Tidikeult, les pèlerins et les marabouts se prirent à chanter alternativement :

LA FOULE

O pèlerins dans la Chambre de Dieu,
Avez-vous vu le prophète de Dieu ?

LES PÈLERINS

Nous l'avons vu, nous l'avons vu !
Et nous l'avons laissé dans la Chambre de Dieu ;
Il fait ses ablutions, il prie,
Il lit les livres de Dieu.

LES MARABOUTS

Notre Seigneur Abraham est le chéri de Dieu,
Notre Seigneur Moïse est le parleur de Dieu,
Notre Seigneur Aïssa [Jésus-Christ] est l'âme de Dieu,
Mais notre Seigneur Mohamed est le Prophète de Dieu.

LES PÈLERINS

Oui nous avons laissé nos biens
Et nous avons laissé nos enfants
Pour aller voir le prophète de Dieu.

LES MARABOUTS

Que votre pèlerinage soit heureux !
Ce que vous avez gagné est sans pareil :
Vous avez fait une ghazia sur vos péchés.

Les cantiques ne cessèrent qu'à la halte, entre le ksar des Oulad-bel-Kassem et Insalah, au lieu nommé Mekamet-el-Hedjadj (la Place des pèlerins). La caravane, jusque-là confuse, fut en un instant campée dans un ordre admirable ; tous les gens qui la composaient :

Ceux du Touat,
de Figuig,
de Tafilalet,
de Fâs (Fez),
de Merakech (Maroc),
de Mekueners (Mekinès),
des Oulad-sidi-Cheikh,
des Hamyânes, etc., etc.,

et des trois tribus berbères, les seules qui fassent le voyage de la Mekke :

Aït-Atta,

Aït-Dezedoug,

Aït-Markall,

se rallièrent à leurs drapeaux et firent autant de douars à part, tous concentriques à la vaste tente de l'émir Er-Rekeab, qui s'élevait au milieu de ce cercle immense, formé d'autant de cercles partiels qu'il y avait là de tribus diverses.

A peine les chameaux étaient-ils débâtés et entravés autour de chaque douar, que les habitants du pays envahirent le camp, chargés d'outres de lait, de poules, de viande fraîche de chameau, de dattes, de fèves, de kouskoussou ; ils venaient vendre ces provisions aux pèlerins, ou les échanger contre des marchandises. — Car la caravane, qui revenait par les oasis du Désert, avait partout fait le commerce et rapportait des chapelets, des pierres précieuses, de l'eau du puits de Zemzem (où l'ange conduisit Agar et Ismaël égarés dans le Désert), de la terre de la Mekke ou de Médine, en petits paquets, des négresses d'Abyssinie, qui sont très recherchées dans le Maroc, des nègres du Bornou, des peaux de buffles tannées, des défenses d'éléphant, des sayes, des cotonnades pour faire des turbans, des draps, des coffres, des peignes à barbe, des bracelets en corne et en verroterie, du corail, des miroirs, de l'antimoine en grande quantité, des épicerics, de l'essence de santal, du bois de gldromari qui parfume, du souâk qui teint les lèvres en noir ou en rouge, du musc, du zebed, du loubôn, des armes, fusils, pistolets, yatagans, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent en lingots, et de la poudre d'or.

Les principaux marchands d'Insalah entrèrent bientôt en commerce avec les pèlerins, et nous leur achetâmes nous-mêmes ou leur échangeâmes beaucoup d'objets.....

IX

Nous venons de relever, point par point, l'itinéraire qu'une mission devra suivre pour effectuer la traversée du Désert :

Partir de Saint-Louis ; couper successivement le Trarza, le Tiris, l'Adrar, l'Ighidi, le Touat, le Gourara, et les hauts plateaux algériens, — jusqu'à Oran ;

Soit la pénétration complète, sud-nord-est.

Programme d'action nouveau qui offre cet avantage d'avoir comme base d'accès deux pays plutôt favorables à notre influence.

Et maintenant, en route.....

.

Faisons un rêve, pour finir. C'est bon, les rêves. Puis l'on dit qu'ils sont parfois la réalité de l'avenir.

Le Transsaharien est achevé depuis longtemps. Adoua, Gondar, El-Obeid sont maintenant de magnifiques villes pourvues de tout ce qu'on est convenu d'appeler le confort moderne.....

Voici Kouka. De larges quais courant droit le long des rives du lac Tchad, — et sur ces quais, entassées, des montagnes de coton, de caoutchouc, de café, d'indigo, de cuirs et d'ivoire.

Un coup de sifflet retentit : un steamer venant du Niger entre dans le bassin.....

Continuons notre marche. De Kouka à Saï, à travers le Sokoto et le Gondo, avec séjour à Kano. Juste le temps de déjeuner au Grand-Hôtel, pour parcourir ensuite cette magni-

fique cité, centre d'une immense plaine aux moissons épandues.

Et de nouveau en marche, en plein pays mossi. Et soudain Tombouctou, avec ses maisons à terrasses empanachées de dattiers, son théâtre, sa grande avenue de Kabar, son champ de courses de mehara et sa bibliothèque arabe contenant plus de 50.000 volumes.

Une heure d'arrêt à Chingueti... puis à toute vapeur dans la hamada pierreuse et les dunes de sable qui semblent des murailles rouges au soleil.

Le Touat et sa capitale, où se dressent gigantesques les statues de Flatters, de Douls, de Palat et de Morès..... Enfin Alger la Blanche, dans le bleu méditerranéen.

Et c'est la fin de notre voyage..... En un mois, nous venons de parcourir l'Afrique anglaise, française, allemande et italienne. En un mois il nous a été facile de nous rendre compte du degré de prospérité auquel étaient arrivés les nouveaux États-Unis.

Nous avons, comme bien on pense, renoncé à cet exercice stupide qui s'appelle la guerre, de sorte que les transactions commerciales s'opèrent le mieux du monde. De grandes Compagnies assurent le service des transports, et exploitent les régions exigeant un outillage industriel dispendieux.

Les territoires de petite culture ont été laissés aux particuliers ne disposant que de capitaux modestes.

En peu d'années ces particuliers, tout en vivant largement, ont pu économiser une somme suffisante pour leur permettre de faire bâtir, sur les hauteurs, une maison à larges galeries dans laquelle ils iront passer leurs vacances, durant les mois les plus chauds.

La population indigène s'accroît sensiblement, mais cela ne semble causer aucune crainte aux colons. Noirs et Arabes ont conservé leurs kadis et leurs cheikhs; ils s'administrent à leur guise.

Tout ce que nous leur demandons, c'est de ne point s'emparer de la propriété d'autrui, c'est de ne point attenter à la vie d'autrui. Il y a un bourreau dans les États de l'Afrique Septentrionale, mais ce bourreau travaille peu.

Nos protégés sont heureux, — et, comme ils sont heureux, ils sont bons. Aussi bien la loi leur accorde tout ce qu'elle leur peut accorder. Ils sont libres d'acquérir, ils sont libres de cultiver eux-mêmes leurs champs, — mais il est à remarquer qu'ils préfèrent de beaucoup se mettre à notre service. Un salaire suffisant les débarrasse de tous soucis d'existence.....

.....
 Dans la mosquée de Kano, au milieu de la grande cour d'où jaillit la fontaine servant aux ablutions, nous avons pu entendre l'Iman priant la prière du soir.

Il s'est prosterné trois fois, puis il a appelé le regard d'Allah sur sa créature ; puis il a supplié le Prophète d'inspirer son successeur direct, son calife, le sultan de Stamboul.

Et tous les Croyants se sont inclinés, car le sultan de Stamboul est le chef suprême.

Le sultan de Stamboul, d'accord avec les puissances européennes, est devenu le pape du Continent noir.

Le sultan de Stamboul, grand prêtre de l'Islam... L'Afrique pacifiée sous son unité spirituelle... Et le Soudan grand ouvert... Et Tombouctou centre intellectuel, école française des arabisants.

Très beau, ce rêve ! Oui, mais c'est un rêve !

Un rêve, qui sait ? Nos petits-enfants verront de belles choses !

Et de ces belles choses notre égoïsme ne souffrira point.

Ce sera notre récompense à nous, grands et petits *coloniaux*, obscurs ou illustres d'aujourd'hui.

Ce sera notre fierté à nous, les *vieux*, d'avoir entrevu et préparé le règne de la nouvelle Afrique, l'Afrique accueillante, aux déserts enfin pacifiés, aux fleuves enfin contenus... L'Afrique radieuse, l'Afrique toujours jeune et à jamais féconde, dont la possession assurera aux hommes plus de bien-être et plus de paix, — avec plus de liberté encore, plus de liberté toujours !.....

BORDEAUX — LISBONNE — DAKAR — GORÉE
RUFISQUE — SAINT-LOUIS
DAGANA — PODOR — MAFOU

I

LIEUTENANT, je viens, sur les ordres de...

— Excusez-moi, monsieur, mais je ne suis pas lieutenant.

— Vous n'êtes pas lieutenant ? Tiens, c'est extraordinaire !... Cependant vous vous appelez bien Donnet ?

— Je crois que oui...

— Alors je ne me trompe pas... Donnet... C'est bien vous le lieutenant Donnet !... Tenez, lisez.

Et je lis. Et c'est parbleu exact. A trois reprises différentes je trouve mon nom précédé de ce joli mot de « lieutenant ».

« Marinette, allez-vous en coudre deux galons d'or à mon pourpoint, me voilà officier ! »

Mais bientôt tout s'explique. C'est encore une erreur de l'Administration, — qui ne s'habituera que très difficilement à cette singulière manie qu'ont les ministres, aujourd'hui, de confier parfois des missions à des civils.

— Lieute... pardon... Monsieur,... reprend mon interlocuteur, je viens, sur les ordres du chef de bureau, lever toutes oppositions de la part de la douane et faire immédiatement procéder à l'embarquement de vos bagages.

Cela est dit le 5 février 1894, vers onze heures de matinée, à Bordeaux. Et celui qui nous apporte cette bonne nouvelle est un garde-magasin appartenant au cadre colonial.

Le brave homme ! Songez au service qu'il nous rend ! Depuis le lever du soleil nous palangeons dans la boue des quais, lancés à

la poursuite de nos malheureux colis que des douaniers trop zélés s'arrachent.

— Combien les cotonnades ? demande l'un.

— Attends un peu, je vas voir au bureau, répond l'autre.

Et à pas comptés, aussi lentement qu'un douanier peut marcher, il « va voir au bureau ».

— Eh ! là-bas, crie un troisième, que contient ce ballot ? et cet autre ? et puis cet autre encore ? — Total : quarante-deux, comme cela, à visiter.

Bref, je suis persuadé que nous y serions encore, sans la providentielle intervention des *Colonies*.

Ouf ! il ne nous reste plus maintenant qu'à nous mesurer avec un ennemi également fort redoutable : le lieutenant de la Compagnie des Messageries Maritimes chargé de l'embarquement général.

Là, nouveau genre de difficultés. Sur les caisses, les marques ne sont point assez apparentes. D'où nécessité de se procurer un pot de peinture, un pinceau, des vignettes, — et de procéder, nous-même, à cette besogne supplémentaire.

Ci, une heure de travail et la perte presque totale, par suite de taches successives, d'un superbe complet gris, arboré pour la première fois.

II

MAIS l'on sonne. Le chaland va partir, qui doit nous transporter à Pauillac, où se trouve le paquebot.

Il est parti. La Gironde s'élargit. Dans le brouillard ses bords plats disparaissent. La houle s'accroît ; les flots se donnent déjà des allures de petites vagues.

Un Bordelais, près de moi, m'affirme que c'est là spectacle unique au monde.

Cahotés et roulés pendant quatre heures. Soudain devant nous, sous le ciel gris, une masse énorme : le *Portugal*, l'un des plus beaux bâtiments de la Compagnie des Messageries.

« Un des plus beaux »... Le voyageur a toujours l'inoffensive manie de considérer comme « le plus beau de tous les bateaux » celui sur lequel il doit accomplir une traversée.

On hisse les marchandises ; les passagers se hissent. Le chaland s'éloigne. Et le *Portugal* lève l'ancre une demi-heure plus tard, pour en faire autant.

Six heures. Le dîner. Dans le vaste salon servant de salle à manger, chacun s'étudie, s'observe. Il est fait de grands efforts pour assigner, d'après leur tête, une profession à ceux que l'on verra passer et repasser tant de fois devant soi durant le voyage, — ce pendant que le maître d'hôtel, grave et solennel, procède à l'installation des convives.

La volonté de cet homme nous place devant un officier d'artil-

lerie de Dakar et un notable Argentin, rentrant dans le pays de ses pères, après huit mois de fugue à Paris.

Début de repas fort calme. Potage et hors-d'œuvre mangés en silence. Pas un mot : l'Argentin semble de marbre, et l'officier souffre des dents.

Soudain, au poisson, des éclats de voix claironnante nous

SUR LE PONT.

tirent de notre torpeur. Un monsieur très gras, flanqué d'un monsieur très maigre, ayant en face de lui deux dames jouant le rôle de personnages muets, cause avec grande animation.

Nous sommes au lendemain de la mort de l'anarchiste Vaillant, et le gros monsieur exprime en termes enflammés sa haine contre les ennemis du capital.

— Il faut les exterminer tous, vocifère-t-il, en levant les bras. Pas de quartier ! Je ne fais pas de politique, moi ! Je suis un homme paisible, moi ! mais !!!...

Le monsieur très maigre hoche du chef approbativement. Les deux dames restent impassibles.

Et le monsieur très gros continue.

Le Portugal.

Longtemps il continue... La politique fait place à la littérature : Émile Zola, Theuriet, Jules Verne... Et la littérature, à son tour, cède le pas à l'art dramatique. C'est Sarah Bernhardt qui fournit le sujet d'une vive discussion, — Sarah Bernhardt qu'il a pu voir « comme je vous vois », lors d'une traversée du Havre à New-York.

— Ça peut être une grande artiste... c'est même une grande artiste, quoi qu'en disent certaines gens ; mais à coup sûr ça n'est pas une personne bien élevée. Imaginez-vous — et ici la voix baisse, comme honteuse de ce qu'elle va révéler, — imaginez-vous qu'elle montait sur le pont en pantoufles et en cheveux !...

— Si j'avais été commissaire, je ne l'aurais pas to-lé-ré ! reprend le monsieur très maigre, en appuyant sur chaque syllabe.

Et cette conversation, très scrupuleusement rapportée, résume toute la vie de bord. Le bord, c'est la société en raccourci, avec toutes ses intolérances, ses hypocrisies, ses préjugés.

Vous quittez Paris, un peu las du monde, de ses obligations, — et vous retrouvez, circonscrites dans un espace de 400 pieds carrés, sans aucun espoir d'y échapper, toutes ces obligations : cette discipline féroce à laquelle on est bien forcé de se soumettre quand on ne veut point passer pour un trouble-fête, un original, un ours mal léché...

III

6 janvier.

LEVER le plus tard possible. On s'accoude sur les bastingages, regardant fuir la mer. Puis on s'assied ; puis on se lève ; puis on se rassied... Et les mêmes personnes passent et repassent devant vous, processionnellement, marquant le pas avec la houle... Et les mêmes conversations s'engagent. Les officiers parlent chevaux ou commentent l'*Annuaire* ; les commerçants se laissent tenter par la diplomatie ; ils renversent des cabinets, opèrent des réformes dans les tarifs de douane ou tracent un plan de campagne pour la prochaine guerre ; les administrateurs coloniaux se livrent à d'intéressantes études comparatives sur la vitesse des bateaux à vapeur.

— Je parie pour 15 nœuds.

— Et moi pour 14 !

— Vous vous trompez, messieurs, ajoute un troisième, la vitesse est, en ce moment, de 14 nœuds et demi.

— Enfin nous verrons bien, reprend le premier, qui tient à ses 15 nœuds, et n'en veut point démordre. Nous n'avons qu'à consulter le tableau de route... Et tous de se diriger vers le tableau de route, appendu à la paroi de la salle à manger.

Brochant sur ces distractions, de fréquentes parties de piquet, de poker ou de tonneau ; deux ou trois romances chantées le plus souvent par quelque amateur ayant plus de bonne volonté que de réel talent, accompagnées sur un piano très faux et presque aphone ; la permission accordée à un petit nombre de privilégiés,

par le commandant, de s'aller promener sur la passerelle...

Et voilà, sans rien omettre, ce que l'on peut faire et dire à bord d'un paquebot.

Ah ! pardon, j'oubliais, il y a le mal de mer.

Bien amusante — faite pour tenter Caran d'Ache — la silhouette du monsieur qui a le mal de mer, tout en ne voulant pas l'avoir.

On le voit venir de loin, rapide, imposant. Envahissant, il s'installe sur le pont — et parle fort. Léger accent méridional. Il raconte ses nombreux voyages, croisières immenses à travers les trois Océans.

Une dame lui demande, admirative :

— Et vous n'avez pas eu le mal de mer ?

— Le mal de mer ! Oh ! vous plaisantez ! Qu'est-ce que c'est que ça, le mal de mer ?

Mais voici que la brise se lève. Ce n'est rien, — et déjà notre homme, qui comptait sur le « beau fixe », commence à s'agiter.

On le voit, lui, le dur-à-cuire, se lever fréquemment, arrêter les matelots, interroger les officiers. Une vague inquiétude perce dans ses multiples demandes. Il pâlit.

— Qu'avez-vous ?

— Oh ! rien, un malaise passager. Un peu de migraine.

— C'est le mal de mer !

— Moi, le mal de mer ! Jamais !

..... La houle augmente. On tangué, on roule, et à chaque oscillation le patient gémit, moribond :

— C'est drôle, comme je suis malade. Imaginez-vous que moi, qui n'ai jamais le mal de mer...

Patatras ! une énorme lame vient rejaillir jusque sur le tillac !... Et tant de stoïcisme doit aboutir à la plus lamentable des fuites.

Le monsieur qui n'eut jamais le mal de mer, n'a que le temps de se lever, de saisir la rampe de l'escalier des cabines, pour disparaître dans ses profondeurs.

Il ne racontera plus ses voyages de circumnavigation d'ici deux jours. C'est toujours autant de gagné.

IV

Nous passons en vue de la Corogne. Désormais notre marche sera : droit vers le sud.

Ce matin 7 février, l'atmosphère, jusque-là plaquée de gris, s'illumine. Le soleil est de la fête ; la mer semble de diamant.

Lisbonne est près de nous.

À trente milles au large, un immense circuit formé par un alignement de roches.

Puis l'entrée dans l'estuaire du Tage. Des falaises au pied desquelles la vague paresseuse vient se briser avec regret, — des falaises dominées par des maisons blanches, des moulins à vent barrant le ciel de leur rotundité.

Et plus loin, bien plus loin, derrière ces falaises, des hauteurs boisées s'en allant mourir en pentes très douces en l'intérieur des terres.

La côte s'effile. Ce sont maintenant de véritables montagnes que surmontent d'anciens châteaux forts. Et de nouveau des maisons blanches, pittoresquement groupées, — au premier plan.

De plus en plus, on se rapproche. L'Océan devient lac. Oh ! ces blanches maisons essaimées sur la grève, perdues dans les épaisseurs de verdure... ces maisons en leurs formes rigoureusement carrées, écrasées au sommet par la terrasse, qui rappellent les châteaux de carton que l'on nous donnait quand nous étions petits !...

Et sous ce ciel bleu, ce ciel qui rit éternellement, cette évo-

cation du premier âge vous redonne les joies de l'enfance. Et l'on en vient à se demander comment, et par quelle cruauté de la nature, il se fait que tous ces peuples aimés du soleil, de ce bon soleil qui conserve les choses, ne gardent pas, comme leurs maisons, leur aspect de jeunesse ; — comment il se fait qu'ils vieillissent ?

TOUR DE BELEM, ET ENTRÉE DU PORT DE LISBONNE.

Doucement, glissant sur l'eau, nous passons devant le palais royal de Quéluz, les maisons de plaisance de Bellas, la tour de Belem, massive, engoncée, surchargée d'ornementations arabes, l'air d'une grande dame un peu ennuyée de ses dentelles et de ses bijoux qui l'écrasent ; le magnifique couvent des Hiéronimites, chef-d'œuvre de l'ogive, bâti par Manoël le Fortuné, « le seigneur de la conquête, de la navigation, du commerce de l'Éthiopie, de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde », et rappelant ces temps légendaires de la gloire passée du Portugal.

Combien passée !.....

V

*Que nao tem visto Lisboa
Nao tem visto cosa boa.*

QUI n'a pas vu Lisbonne — n'a rien vu de beau.
En rade. Le bateau stoppe. Des miséreux hâves, dépoitraillés, « sans hauts-de-chausse et sans pourpoints », s'approchent à toutes rames. Leurs barques se pressent, se heurtent, se croisent et s'entre-croisent. Et ce sont des jurons, des menaces, des poings tendus.

Qui arrivera le premier?.....

L'un d'eux s'est agrippé à nous, — et il ne veut plus lâcher prise. En vain mon compagnon de route, Henri Bonnival, qui baragouine un peu le portugais, essaie-t-il de l'éloigner. Le drôle ne comprend pas, ou feint de ne pas comprendre. Il faut nous résigner : nous sommes devenus son bien, sa chose. Il nous empile dans son canot.

Mais, à moitié chemin entre le quai et le paquebot que nous venons de quitter, arrêt brusque. Notre homme, au courant des procédés mis en usage par les maîtres-chanteurs, nous fait comprendre que, si nous tenons absolument à débarquer ce soir, il est indispensable d'accepter ses conditions.

Léonines, ses conditions : vingt francs, ou la perspective de passer toute une nuit dans le bassin du port !

Faute de sergent de ville pour constater la tentative d'extorsion de fonds exercée sur nos personnes, nous prenons le parti de

faire la police nous-mêmes. En de simples gestes — et c'est étonnant comme la mimique peut être éloquente en certains cas, — nous faisons ressortir à Manoël — ici tout le monde s'appelle Manoël — qu'exorbitantes sont ses prétentions. Nous lui donnerons cinq

PORT DE LISBONNE.

francs. Que s'il n'est pas satisfait, nous prendrons en mains les avirons. Que s'il n'est pas satisfait encore, nous nous débarrasserons de sa personne en la jetant à l'eau. C'est bien simple.

Manoël a fort bien compris ; Manoël fait preuve du meilleur caractère. Un quart d'heure après, Manoël nous dépose, sans encombres, sur le quai.

VI

FLANERIES au hasard, à travers les rues de Lisbonne.

La ville, bâtie sur sept collines. Les maisons, capricieusement dévalant sur les pentes, pressées, serrées les unes contre les autres, en un défi jeté à l'équilibre.

Les hommes : en veste courte, pantalons collants, mouchoir noué autour de la tête.

Les femmes : en robes rouges à pois blancs, et mantilles.

Têtes brunes, massives, aux traits accentués, prognathes, indices de croisements avec les nègres ; corps carrés, trapus, solides sur la base, prédisposés à l'embonpoint ; vivacité, exubérance, surtout dans le geste ; — caractère plus méridional encore que ne le comporte l'origine première.

Qui a vu l'Espagne a vu le Portugal.

Même aspect au dehors. A tous les pas, le bureau de tabac aux cent mille sortes différentes de cigares ; le marchand de comestibles étalant jusque sur la chaussée ses tonneaux ventrus. De loin en loin, le café, lieu sévère de réunion, où l'on ne consomme que de l'eau sucrée additionnée de jus d'orange ; le magasin « à l'instar de Paris », derrière la vitrine duquel, en des écrins de velours, repose la montre-remontoir nouveau modèle et le bracelet simili-diamants, — ou bien encore l'étoffe aux couleurs voyantes, dernier cri de la mode.

L'inévitable place Camoëns, fière de la statue du grand homme,

enclose de maisons basses, bordée de larges trottoirs, rendez-vous du Tout-Lisbonne.

L'ESCALE.

Un fouillis de ruelles, d'impasses, de carrefours, dédales des quartiers excentriques, seulement habités par les plus besogneux.

La longue enfilade des quais, empuantis de guano, encombrés de barriques de vin et de paniers de fruits, avec une population de débardeurs, forts gars aux lèvres lippues, à la peau bronzée, chargeant un sac sur leurs épaules ou donnant le coup de pioche, à des intervalles aussi éloignés que possible.

Marquant le pas, voici un régiment de fantassins qui défile. Et l'on se croirait transporté en pleine Allemagne, à voir ces uniformes sombres sobrement galonnés, et les gigantesques casques à pointe qui dominant les têtes.

Un officier à cheval précède la colonne. Il est grand, mince et blond. L'illusion est complète...

Moyennant la modique somme de 1.200 reis, — et ici j'ouvre une parenthèse pour dire que le reis, unité monétaire en Portugal, valant à peu près un demi-centime, il faut, pour acheter simplement quelques douzaines de faux-cols ou un complet de drap, se livrer à des calculs énormes, et mobiliser, dans une addition, un nombre incommensurable de zéros, — moyennant, dis-je, la modique somme de 1.200 reis, l'hôtel *Francfort* nous sert un merveilleux repas : quantité de petits plats à base de tomates et de piments, à noms barbares, et un vin épais, sirupeux, montant dru à la tête.

VII

LE lendemain à onze heures, après une fort mauvaise nuit passée dans un fort mauvais lit, nous regagnons le *Portugal*.

A petite vapeur devant la ville : un ruban de maisons toujours blanches qui se déroule le long de la mer toujours bleue, et sous un soleil un peu voilé de nuages, mais coupé de brusques jets de lumière aveuglante, faisant pressentir les régions plus chaudes.

..... C'est la fin des falaises : un roc taillé en forme de proue. Et ce roc, c'est la fameuse *Quenouille*, le promontoire le plus occidental du continent.

Puis plus rien : l'Océan et le ciel.

A l'avant, tout un lot d'émigrants portugais. Des hommes à figures de bandits, pêle-mêle couchés, jouant aux cartes, avec, pour enjeu, la *bota* pleine d'*amontillado*, qui circule de mains en mains.

Des disputes éclatent, des lueurs, vite éteintes, passent dans les yeux...

On se menace, à mots couverts, pour ne pas éveiller l'attention des matelots dont la tranquillité s'étonne de tant d'agitation.

Cependant que, dans quelques coins, on entend l'accordéon geindre et des chants s'élever ; on voit des groupes se former, et les quadrilles commencer.

Et dans ce silence du plein large, au clair-obscur des feux qui oscillent à la pointe du mât, on trouve joliment pittoresques ces mélodies barbares qu'un rythme unique appuie — un rythme

unique, tantôt sortant comme une plainte, tantôt se dispersant en notes stridentes, qui font surgir les dents blanches, du noir d'encre de la barbe.

La danse ? Un déhanchement, une ébauche de luxure, — mais

UN DES NOIRS DE L'ÉQUIPAGE.

avec ce quelque chose de naïf qui rappelle le piétinement nègre au son de l'unique tam-tam.

..... Cercle autour d'une grande et forte fille. Elle tourne, tourne, lente, autour de son écharpe déroulée... les bras en amphore, le torse violemment rejeté en arrière, le regard extasié.

Et nous la trouvons belle, cette fille aux lèvres en relief, aux

maines pataudes déformées par le travail !... Nous la trouvons belle de toute la beauté donnée par l'art. Car il y a de l'art dans cette musique à la diable, de l'art qui s'ignore. Et c'est peut-être celui-là qui est l'art véritable !

A quelques pas de là dansense, un second rassemblement s'est formé. Un passager interprète, *ad usum populi*, les chefs-d'œuvre de nos maîtres. Il mêle agréablement le classique au moderne, voire à l'ultra-moderne. Mais son morceau de résistance, toujours bissé, c'est la *Grève des Forgerons* :

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.....

Et cela dit avec de grands gestes, des sursauts de voix, puis une véritable explosion tonitruante lorsque le vieil ouvrier, se précipitant sur son adversaire, d'un seul coup de son lourd marteau d'enclume, lui brise le crâne.

L'auditoire en reste béant d'admiration. Et d'applaudir !...

10 février.

Quelque chose d'indécis, cachant la ligne de l'horizon, et qui disparaît bien vite : l'archipel canarien. Plusieurs frottent consciencieusement les verres de leur lorgnette, croyant apercevoir le pic de Ténériffe. Peines perdues.

VIII

12 février.

NEUF heures du soir, en vue de la côte sénégalaise. Un feu, deux feux qui brillent : c'est le phare du cap Manuel, c'est le phare des Mamelles. Et voici, se donnant presque la main : les îles Madeleine et Gorée. Enfin devant nous, se penchant doucement vers l'eau, Dakar — Dakar, devinée plutôt qu'aperçue dans la nuit noire, Dakar presque fantastique à la lueur clignotante de ses rares réverbères.

FEMME DU CAYOR.

Une barque accoste. Un fonctionnaire colonial, quelques officiers d'infanterie de marine, montent à bord. Nous apprenons de leur bouche le massacre de l'expédition Bonnier. Tous ces braves gens cernés par les Touareg, faisant leur trouée à coups de fusil, à coups de baïonnette, et tombant sous le nombre... — Ce pauvre Bonnier, tout de même ! Quel bon garçon..... Et l'émotion gagne.....

Ce sont des souvenirs ramassés au hasard, des épisodes des précédentes campagnes, des tranches de vie passée en de lointaines garnisons, dans les avant-postes, sous la tente ; de colossales « bordées » tirées à Paris, où dix mois de solde coloniale sautaient en quelques nuits, avec les bouchons des bouteilles de clicquot.

DAKAR. VUE PRISE DU LARGE.

Tout cela raconté avec une tristesse contenue, mais qui perce parfois, même à travers le gros rire, et fait trembler, au bord de la paupière, une larme vite essuyée.

— Pauvre Bonnier !.....

Et ces pauvres petits soldats, blancs ou noirs, serrés autour du drapeau, les mains crispées sur les crosses, mourant si loin, très loin... là-bas, au seuil du Grand Désert !...

IX

13 février.

UNE plage basse de sable jaune : Dakar. Bâtie un peu en amphithéâtre ; de larges rues montant droit à l'ombre des cocotiers. Ça et là un baobab énorme, ventripotent, au bord d'une avenue.

UNE BEAUTÉ.

De petites maisons à terrasses, peintes en blanc ou en jaune ; tout autour, d'immenses étendues vides, dans l'attente vaine des constructions de rapport, servant de lieux de réunion à des tas de petits nègres, tête nue, pieds nus, narguant les tessons de bouteilles accumulés.

Vers le sud, fermant le port, d'énormes rochers montant les uns sur les autres : digue puissante contre laquelle les vagues s'émiettent... Et de nouveau des rives plates, chauves, au loin se confondant avec la mer.

Sur les quais, à l'extrémité desquels s'entasse la houille destinée à l'approvisionnement de la flotte, se trouvent le mouvement, la vie.

Voici la gare ; voici le principal hôtel de l'endroit : une grande

bâtisse bête que cerclent deux massifs balcons de bois, genre chalet suisse ; la pharmacie ; un peu plus loin l'hôpital, les bureaux des différentes compagnies de transports maritimes, la douane...

Çà et là, pêle-mêle, des noirs s'étirant au soleil. Des femmes passent en costumes bigarrés, avec le foulard traditionnel noué

RADE DE DAKAR.

autour de la tête. De gros traitants, le fez sur l'oreille, et — l'on n'a jamais su pourquoi — une ombrelle à la main.....

Toute cette foule hétérogène, vêtue, au hasard, de « boubous » blancs ou bleus, de vieux pantalons, de vieux tricots, coiffée de vieux casques, de vieilles boîtes de conserves, marque Rodel de Bordeaux — nu-pieds ou chaussée de bottines éculées, — toute cette foule piaille, jacasse, avec force gestes, avec force roulements d'yeux, dignes des *Hanlon-Lee*.

X

IL est près de midi, et nous ne prendrons le train que demain à six heures. Que faire au soleil ? Les rues sont désertes. Chacun se cache derrière ses persiennes bien closes. Si nous allions au café ?

Le café, sur n'importe quel point du globe, que ce soit à Paris, que ce soit à Shang-haï ou à Calcutta, est toujours sujet d'intéressantes observations. En un coup d'œil, autour des tables de marbre, on fait connaissance avec les échantillons les plus divers de la population du lieu ; en quelques minutes, pour peu qu'on prête l'oreille, on est au courant de tous les « potins », de tous les on-dit, de toutes les querelles...

Une heure de café, — et voilà acquis au psychologue des trésors de ridicules... La bêtise humaine, réserve inépuisable, peut-elle atteindre de plus solennelles hauteurs qu'au café, dans ces conversations qui suivent ou qui précèdent l'habituelle partie de manille et de piquet ?

Règle générale, dans toutes nos colonies, où cependant tous se connaissent, on se groupe, au bar, par grades et par fonctions. L'administrateur croirait déroger s'il partageait son vermouth avec un commis des douanes ou l'humble employé d'un comptoir ; l'officier préférerait garder les arrêts de rigueur plutôt que d'admettre, en son intimité, un fonctionnaire qui ne ferait pas au moins partie du « cadre principal ».

Vous voyez ce personnage, au bout de la table, mélanco-

liquement assis en face d'un bitter-curaçao : c'est un chef de bataillon.

Combien triste est son sort ! Il ne peut frayer avec les capitaines, puisqu'il leur est supérieur ; il ne peut lier connaissance avec un commerçant, puisqu'il reste entendu que le commerçant n'est pas de son monde.

LE ROCHER DE GORÉE.

Alors quoi ? Alors rien, il reste seul, il s'ennuie, il a le spleen, — et meurt d'une maladie de foie.

..... Cependant, peu à peu, la grande salle se remplit. Chacun prend sa place habituelle. Les domestiques noirs circulent de chaises en chaises, distribuant la glace à pleins verres. On se salue cérémonieusement, comme à Paris, comme dans le monde — en s'appelant par son grade. Et l'on cause de tout et de rien. De l'avancement, des faveurs, des passe-droits, de ceux qui ont fait leur chemin, de ceux qui ne l'ont pas fait.

Et quelle variété de types !...

C'est d'abord le Monsieur habitant l'Afrique depuis cinq ou six années, qui attache une importance extraordinaire à la stricte observation des lois de l'hygiène.

— Méfiez-vous de l'alcool... de l'absinthe surtout ! l'absinthe est fatale... on ne peut connaître le nombre des victimes de cette funeste passion !....

— Voilà, se dit-on, un brave homme. Il me donne un excellent conseil. J'en profiterai.

GORÉE. LE DÉBARCADÈRE.

Le soir même vous retournez au café. Or, quelle n'est point votre stupéfaction en apercevant votre hygiéniste, nez à nez, en arrêt, devant un abondant pernod.

— Comment, vous ?...

— Oh ! déclare-t-il, innocemment, il est si léger ! Et puis cela m'arrive si peu souvent !...

Deux fois par jour, pas davantage.

Un autre type, c'est le colon qui se croit obligé de vous communiquer, à vous nouvel arrivant, ses vues personnelles dictées par une longue expérience, sur le meilleur vêtement à adopter en pays tropicaux.

— Surtout et avant tout, mettez-vous à votre aise. Ne vous

serrez pas. Gardez-vous, comme de la peste, de ces abominables modes européennes. Pas de chemises de toile. Proscrivez très sévèrement ce diminutif de la guillotine qu'on appelle le faux-col...

Voilà, se dit-on, un brave homme..... (Voir plus haut). Or quelle n'est point encore votre stupéfaction en rencontrant, deux heures plus tard, qui..... ? ce même colon transformé en gravure de modes échappée d'*Old England*. Faux-col élégamment cassé, chemise impeccablement blanche et brillamment calamistrée, complet de drap fin à revers de soie... tout, jusqu'aux souliers vernis. Brummel en pays noir.

Trois dames le suivent. Plus avisées que leurs compatriotes, ont-elles revêtu les formes amples qui laissent le corps entièrement libre de ses mouvements ?

Pas du tout. Ces martyres de l'étiquette ont un corset très serré, une jupe tailleur, des bottines pointues à boutons, un chapeau-capote et une ombrelle dont un baigneur, sur une plage de Normandie, ne voudrait pas, à coup sûr.

Qu'on aille dire, après cela, que le soleil du Sénégal est dangereux !

XI

TOUTE une après-midi à perdre. Nous allons la perdre en l'île de Gorée, massif basaltique, — gigantesques tuyaux d'orgue, noirs sur le bleu du ciel.

Une petite jetée de bois, avec un quai demi-circulaire. Et devant nous, symétriquement groupées, des maisons de pierre peintes en blanc.

Sur la principale place, devant la Chambre de Commerce, se tient le marché : une douzaine de vendeurs d'ignames et d'oignons, qui font du bruit comme mille. Dans tous les coins de ruelles, des amas pouilleux, gluants, ne représentant autre chose que des aveugles, des ulcéreux et des culs-de-jatte — demandant l'aumône de leur même voix lente et plaintive comme une prière d'agonisant.

Une clameur assourdissante, soudain s'élève. Ce sont les femmes qui viennent sur la plage laver le poisson récemment pêché. Elles se poussent, se bousculent, à la recherche des meilleures places, — laides à tenter le pinceau d'un Gauguin, dans leurs pagnes multicolores que soulève le vent, laissant voir de noirs tibias rongés de plaies, et des mamelles flétries lamentablement pendantes...

Et rageuses avec ça..... et grincheuses, et quinteuses, — et prudes ! comble des combles !

Un gros merlan est la cause fort inoffensive d'une dispute. L'une l'a saisi par les ouïes, pendant que l'autre s'est cramponnée à sa queue. Et toutes deux de tirer, — tant et si bien que, le merlan

leur échappant des mains, elles s'en vont rouler dans le sable. Vite elles se relèvent et, toutes griffes dehors, se précipitent l'une sur l'autre. Des poignées de cheveux crépus sont arrachées, le sang va couler, quand soudain la police, sous la forme d'un nègre habillé à l'européenne, la tête couverte d'un casque auquel manque la

GORÉE. VUE GÉNÉRALE.

visière, fait son apparition. Elle n'hésite pas, là police : quatre vigoureux coups d'un solide gourdin, très équitablement plaqués sur le dos de chacune, les remettent bien vite d'accord.

Et nous nous demandons, quand cette petite scène a pris fin, quelle différence peut bien exister entre ces deux mégères, et deux singes ?

XII

14 février.

DANS le train qui va nous emmener à Saint-Louis, M. Hélaout, chef d'exploitation de la ligne, a bien voulu, gracieusement, nous offrir deux passages.

Nous partons à six heures et demie. Une matinée pâle, des fraîcheurs de teintes, délicatesses de ciel rappelant la France... Le long d'une plage basse, avec, çà et là, piqués, des bouquets d'euphorbes, des touffes de cocotiers...

Une terre grise, presque crayeuse ; par endroits seulement, ce sable rouge argileux avec lequel nous ferons plus intime — trop intime — connaissance, dans le Désert.

Mais peu à peu le paysage s'élargit. Quelques tours de roues, et nous voilà dans une vallée profonde, présentant de nombreuses traces de phénomènes d'érosion. Des baobabs énormes gardent la voie ; des figuiers de Barbarie hérissent le sol, de nombreuses termitières se suivent en steeple-chases.

Arrêt d'un instant à Rufisque, le grand marché d'arachides du Sénégal. Une nuée d'Ouoloffs et de Toucouleurs se portè sur la voie — piaillant, hurlant. Comme contraste à toute cette agitation, trois Arabes graves, impassibles, dans les plis de leurs amples burnous blancs.

Le train repart. A perte de vue, une terre noire, abondante en humus. Champs de mil sur champs de mil...

Debout, de distance en distance, des Sérères, en des poses presque hiératiques, nous regardent fuir. Et dans leurs yeux perce

le même profond étonnement qu'au premier jour où la locomotive pénétrait les vastes plaines du Cayor.

Vu le premier marigot, bordé de baobabs et de tamariniers. De l'eau croupissante, des ajoncs à la surface de cette eau, et la solitude morne tout autour.

Le pays s'élève. Ce sont maintenant de petites collines sabrées de verdure, chevauchant les unes sur les autres. En certains détours ces collines se resserrent au point de former de

RUFISQUE.

véritables diminutifs de gorges, au fond desquelles les wagons roulent, soulevant des flots de poussière.

La température atteint 40°. Heureusement, nous avons tous moyens de la combattre. La glace abonde, et en si grand nombre sont les bouteilles de limonade, qu'on n'entend bientôt plus que le bruit des bouchons volant de toutes parts.

Thiès !... Périgouraye !... Je note cette dernière station parce qu'elle a été le théâtre d'un événement peu ordinaire : un officier de marine, qui voyageait depuis l'aurore dans notre compartiment, s'est enfin décidé à prononcer quelques paroles. Le fait était assez rare pour mériter d'être consigné...

XIII

IL est cinq heures du soir. Et soudain tout change autour de nous. C'est le voisinage du fleuve. Voici de grandes plaines à la surface desquelles ondulent de longues herbes jaunes semblables à des tiges de blé mûr.

Une halte au marigot de Leybar, rendez-vous de tout ce que le Sénégal compte d'élégances et de distinction. Plusieurs colons, se souvenant qu'ils étaient Marseillais, ont fait construire sur ses bords de coquets « bastidons » dans l'intérieur desquels ils attendent, à l'affût, un gibier toujours aussi rare que le fameux chastre dont Méry guetta vainement l'apparition pendant trente-cinq années.

Enfin, Saint-Louis ! Mais nous ne voyons rien, nous ne retenons rien de ce qui se passe autour de nous, — complètement absorbés par cette idée fixe : la découverte d'une chambre.

Un chef de bureau avec qui nous avons fait la traversée, nous a donné à ce sujet de terrifiants détails. Il paraît qu'en cette bonne ville, on néglige totalement d'observer la règle sociale qui veut que les étrangers ayant quelque argent dans leur poche, soient toujours bien accueillis par ces établissements spéciaux appelés hôtels.

Un seul de ces établissements existe, paraît-il. Et comme on en fait le plus grand éloge, comme on nous affirme qu'il consent parfois, sans doute par pure bienveillance, à recevoir des voya-

geurs — précédés d'un noir cicerone, nous nous dirigeons de son côté.

Timides ainsi que de pauvres gens que le vagabondage effraie, nous comparaissons devant le gérant.

Celui-ci nous dévisage avec lenteur, puis, satisfait, ou presque,

SUR LA LIGNE DE DAKAR A SAINT-LOUIS.

de son examen, d'un signe de la main nous indique une sorte de niche à deux grabats, sordide, sale, infecte, avec de longues théories de cancrelats grimpant le long des murs...

— C'est la dernière. Il n'y a pas à choisir.

— Et cela nous coûtera ?

— Dix francs par jour, pas davantage...

Que penser du « pas davantage », sinon qu'il est « en beauté », comme dirait Ibsen, et qu'il symbolise à merveille l'aplomb de l'hôtelier sans concurrents ?

XIV

15 février.

UNE toute petite ville de province bien paisible, Saint-Louis, qui s'effile, en une bande de terre de cinq cents mètres de largeur, entre le Sénégal et la mer.

Des rues régulièrement ouvertes, correctement macadamisées, éclairées à la lumière électrique, luxe dont les indigènes s'étonnent encore à l'heure présente, des maisons jaunes et des maisons blanches aux toits plats (airgamasses), de style italien ; de larges quais courant droit le long du fleuve.

Au milieu de ce fouillis de bâtisses, la place Faidherbe, avec la statue du grand général, — la place Faidherbe, flanquée à droite et à gauche de ses deux casernes de tirailleurs. Puis, en face, le palais du Gouvernement, quelque chose de lourd et de mastoc, entouré de galeries, coiffé d'une terrasse d'où s'élève un grand mât-signal traversé de vergues, sur lesquelles montent et descendent des flammes de diverses teintes.

Un pont de bateaux d'un demi-kilomètre de longueur mène à la banlieue de Sor, sur la ligne de Dakar ; trois ponts de bois de cent mètres de longueur mènent aux faubourgs de Guet N'Dar et de N'Dartout.

Quelques pas en Guet N'Dar, — et nous voici au bord de la mer. Un brusque retour en arrière, — et nous voilà dans une allée de cocotiers étiques, qui va jusqu'à l'extrémité de la ville.

Passons devant le marché indigène, où un tas de petites

GUET N'DAR. LE VILLAGE INDIGÈNE.

L. L. 1894

affaires pas propres sont vendues par des négresses, pas belles du tout, revêtues de pagnes jaunes. Un inoffensif cochon s'échappe de la basse-cour d'un propriétaire demeurant tout près de là. Et c'est un exode général, — pour ne pas être touchés par cet animal impur... Le bon cochon, lui, ne semble point se douter qu'il est la cause de ce remue-ménage. Joyeux, dodelinant, frétilant, il gambade à travers de petits monticules d'oignons et d'ignames, flairant de-ci, flairant de-là, et ne se décide enfin à s'en aller que

SAINT-LOUIS. ALLÉE DE COCOTIERS.

lorsque son maître, indigné de ce sans-gêne, le frappe à grands coups de canne.

..... Toujours remontant l'allée de cocotiers étiques. Encore une caserne de tirailleurs. Justement, ces derniers sont en plein exercice. Un caporal, mulâtre très foncé, commande la manœuvre :

- Par file à gauche... arche!...
- Mouvement raté... au temps!...
- Par file à gauche... arche!...

Trois hommes ont compris de travers : — marquant le pas, ils se dirigent vers la droite.

Alors le caporal furieux :

— Au temps... Recommencez-moi ça ! sales nègres !...

.
.

Sans nous en apercevoir, absorbés par tout ce « nouveau » épars sous les yeux, nous arrivons enfin dans le village indigène, — à la pointe nord de l'île.

Le trottoir se termine brusquement. Nous enfonçons jusqu'à mi-cheville dans le sable. Ce sont des ruelles étroites bordées de cahutes en planches, de vieilles péniches renversées, avec un trou dans la coque en guise de fenêtre, un trou dans le fond de la cale en guise de cheminée... ce sont des cases en paille d'arachide, de cinq mètres de tour, serrées les unes contre les autres, encloses de palissades...

Et dans ces espaces restreints, quel fourmillement de vie extraordinaire ! Les enfants, complètement nus, le corps zébré de gri-gris, détalent devant nous, aussi nombreux que les crabes au bord de l'océan.

..... Pan, pan, pan !... Pan, pan, pan ! Les femmes, à l'entrée des paillottes, égrugent en des mortiers de bois le mil nécessaire au kouskous. Les hommes, couchés, les regardent faire. A la nuit, seulement, ces hommes se souviendront qu'ils ont été jetés ici-bas, par le Créateur, pour gagner leur kouskous à la sueur de leur front... et ils s'en iront alors pêcher au filet dans le Sénégal.

Ce pan, pan, pan !... vous martèle la tête. De quelque côté qu'on se tourne, il surgit. On finit par s'y habituer.....

Et en ce grand soleil accablant, qui va d'un horizon à l'autre, sans jamais faiblir, détachant toutes choses en reliefs aux contours rouges, une sorte de lassitude heureuse vous prend.

On s'accroupit dans le sable. On allume un cigare. On fixe la silhouette de la négresse pilant du mil. Et cette silhouette bientôt grandit, puis elle diminue, puis elle se rapproche, puis elle s'éloigne... Maintenant elle danse sur place, quand tout à coup elle devient immobile et se fond dans le vague... Et l'on s'endort au son du pan, pan, pan !

Nous avons besoin de prendre un bain. Pardon pour ce détail un peu « improprie », mais le lecteur verra dans un instant qu'il a bien son importance, et il ne nous en voudra certainement pas de nous être présentés à lui de si intime façon.

Donc nous avons besoin de prendre un bain. Mais comment faire ? Il n'y a pas de maison d'hydrothérapie à Saint-Louis.

Heureusement nous nous souvenons d'avoir entendu dire qu'à l'hôpital il était possible de louer des baignoires.

Nous allons à l'hôpital.

— Monsieur, dis-je à l'employé de service, nous sommes venus ici pour prendre un bain.

— Parfait. Asseyez-vous. Vos nom, prénoms et date de naissance ?

— Monsieur, nous voulons prendre un bain.

— Parfait ! Vos nom, prénoms et date de naissance ? Ah ! et puis, j'oubliais : êtes-vous fonctionnaires ?

OULOFFS.

— Non.

— Militaires, peut-être... officiers ?

— Non plus.

— Diable ! Mais le règlement ne prévoit pas...

— Le règlement ne prévoit pas le cas où un simple civil aurait envie de se baigner ?

— Non, nous répond ingénument l'employé. Cependant, attendez un peu : je vais reconsulte le règlement.

RUE DE LA PAIX, A SAINT-LOUIS.

Un silence. Puis une exclamation :

— Le cas est prévu. Voici ce que vous allez faire : vous adresserez d'abord une demande, sur papier libre, au gouverneur de la colonie. Ceci achevé, après avis favorable, vous adresserez une nouvelle demande au médecin en chef, lequel alors vous fera venir dans son cabinet, pour vous examiner.

— Mais nous ne sommes pas malades !

— Le règlement le veut... Lorsque le médecin en chef vous aura ainsi examinés, il vous donnera un « bon pour deux bains de sous-officiers », et transmettra le tout au commissaire adjoint.

— Dans ce que vous venez de nous apprendre, observe Bonnival, un seul détail ne nous paraît point marqué au coin du meilleur bon sens administratif. Pourquoi dites-vous : « deux bains de sous-officiers » ?

— Mon Dieu, voici : en matière de comptabilité il n'existe que deux catégories de personnes : les militaires et les fonctionnaires, ces derniers assimilés, suivant l'importance de leur situation, aux grades d'officier ou de sous-officier.

Or — et avouez que la chose est fort embarrassante — vous n'êtes ni militaires ni fonctionnaires. Si l'on vous met dans des cabines d'officiers, ces messieurs trouveront peut-être, en ce fait, matière à protestations, tandis que dans une cabine de sous-officier pareils inconvénients ne sont plus à craindre. Comprenez-vous ?

— A merveille ! Mais répondez-moi : combien de temps toutes ces formalités exigeront-elles ?

— Oh ! presque rien, — trois petites journées à peine, en admettant, toutefois, qu'à la Direction de l'intérieur on se hâte d'approuver votre demande...

.

J'abrège. Il est plus que probable que nous n'aurions jamais pu nous baigner au Sénégal si un aimable attaché de commissariat n'avait bien voulu faire lever en notre faveur la rigoureuse consigne.

Tous nos remerciements allèrent à M. Juliard, — ainsi se nommait cet attaché.....

Mais que pensez-vous de ce règlement qui exige la signature d'un gouverneur et d'un médecin en chef pour accorder à un particulier l'autorisation de prendre un bain de quatorze sous?.....

PROMENADE au cimetière noir.

On le voit de Guet N'Dar, tout au bord de la mer, — dans le sable d'une blancheur ardente strié d'étincelles qui sont des paillettes de quartz éparses.

UN TISSERAND.

Au sommet de trois monticules d'égale hauteur, de grands pieux plantés droits dans le sol mouvant, — de grands pieux quasi semblables à des calvaires à cause de leurs sommets que traverse un morceau de bois en forme de croix.

Nous pourrions nous signer et nous agenouiller devant ces symboles éternels, si nous ne distinguions point, gravé sur l'écorce des troncs mal équarris, le trèfle du Coran...

Mais c'est quand même une grande tristesse qui nous envahit, devant les pauvres restes de ces pauvres créatures qui dorment là, si mal, en l'immobilité dernière.

La terrible terre du Sénégal refuse de les abriter, de leur assurer cette profonde paix des choses et des êtres qui ne sont plus.

Le sable, sans cesse agité par le vent du large, on ne peut le

LE SÉNÉGAL A SAINT-LOUIS.

Revue des Colonies, Paris, 1890.

creuser... à chaque instant il se déplace, roule sur ses molécules... Et quand celui qui vient de s'en aller dans son cercueil en forme de berceau est couché dans ce sable — ce sable qui devrait l'étreindre, se modeler sur ses membres raidis, aspirer ses germes de mort pour en faire de la vie, — ce sable traîtreusement se déplace et l'abandonne, misérable dépouille, en son linceul de toile bise, aux chacals et aux vautours.

Ceux-là, on les voit s'avancer, en triangle, sous le ciel bleu mat. Ils croassent, toutes ailes déployées, puis tournoient un instant sur eux-mêmes, et viennent d'un trait s'abattre, pesants, dans le sol, qui s'ouvre en sillons à leur passage...

Et qui pourra rendre ce long : « Hou... hou... » de la mer expirante à quelques pas?... Ses lames, soulevées par le fond, se tordent en éboulis d'écume sur la grève... Et, çà et là, dans cette gamme de blanc, voici de grosses taches noires, sorte de chiffons spongieux, qui sont des méduses.

..... Par-dessus tout : un éternel brouillard couvrant toute cette eau de larges plaques d'ouate grise.

Nous marchons encore. Maintenant, à nos pieds, c'est une pauvre herbe courte, jaunâtre, d'aspect maladif, quelques fucus, de poussiéreuses graminées s'étalant comme des plaies...

Nous nous retournons. Déjà les trois nécropoles noires sont bien loin. Une nuée de corbeaux s'est épandue sur elles.

Et bientôt nous ne les voyons plus. Et les nuées s'épaississent ; et la terre se fait plus étroite, resserrée maintenant entre le fleuve et la mer.

Nous marchons dans un rêve... Quand soudain se dressent devant nos yeux, en arêtes vives, quatre maisons basses à toits plats : ce sont d'affreux hangars construits par l'artillerie de marine, et servant de remise à une batterie de canons.

Le rêve est fini.....

XVII

17 février.

UNE visite au gouverneur, M. de Lamothe, cinquante ans, poivre et sel, la lèvre rabelaisienne, gros, court, un peu bavard, jovial et bon enfant.

Tout de suite à son aise, avec lui. On cause de Paris et de la situation au Sahara... Les Maures sont agités...

— C'est le Maroc, me dit-il, et aussi le contre-coup du massacre de la colonne Bonnier... Puis ce sont de si tristes individus, ces Maures. Vous connaissez le proverbe ouoloff : « Si tu rencontres une vipère et un Maure sur ta route : tue le Maure ».

..... N'empêche que ce serait d'une fameuse importance, si l'on pouvait aller dans l'Adrar. Mais c'est bien difficile. Ahmed-ould-Aïda¹ est un cachottier, il veut faire ses petites affaires sans permettre aux Européens d'y fourrer le nez... Enfin, essayez toujours, mais je doute fort de la réussite...

(En principe, du reste, je dois observer que M. de Lamothe était contraire à l'idée d'envoyer une mission française à Chin-gueti, capitale des oasis. Il venait de charger un indigène fort intelligent, Bou-el-Moghdad, le fils de ce fameux Bou-el-Moghdad qui fit un si intéressant voyage au Maroc, d'entrer en rapports avec le cheikh des Yahia-ben-Osman, et il attendait avec impatience le résultat de ses ouvertures.)

Est-il besoin de dire que Bou-el-Moghdad ne réussit pas ? Et,

1. Le cheikh de l'Adrar.

soit dit en passant, on obtiendra ce même résultat négatif à chaque fois que l'on confiera à un noir, fût-il le plus intelligent des noirs, le soin de nouer relations politiques ou commerciales avec les Maures. Pour ces derniers un Toucouleur ou un Ouoloff est un être de condition inférieure, — presque un esclave. Comprendraient-ils jamais que des Européens chargent un de leurs esclaves

ÉGLISE DE SAINT-LOUIS.

de faire de la diplomatie, avec un prince berbère, plus ou moins neveu ou cousin du grand Prophète ?

— Si vous pouviez attendre quelques mois, les choses n'en iraient que mieux, me dit en terminant M. de Lamothe : le Désert serait abordable, et... Mais j'oublie que vous avez des ordres du Ministère pour vous mettre en route aussitôt.

— De plus, ajoutai-je, je n'ai à ma disposition que peu d'argent. Et le séjour à Saint-Louis coûte cher...

— Je sais. Agissez donc comme bon vous semblera. Je vais vous procurer un interprète. Puis, la semaine prochaine, je vous remettrai une lettre vous accréditant auprès de notre allié Ahmed-Saloum.

XVIII

QUELQUES jours après cette conversation, un matin, en sortant de la fameuse chambre dont je donnais plus haut l'inventaire exact, — nous nous heurtons à M. Merlin, directeur des affaires politiques, juste au moment où ce fonctionnaire va pénétrer dans le bureau du télégraphe.

— Une mauvaise nouvelle pour vous, nous dit-il : l'administrateur de Dagana, M. Vincent, vient d'être assassiné par un Maure...

— Qu'est-ce cela ? Et pourquoi ce meurtre ?

— Une querelle. Vincent voulut rétablir la paix. C'est alors que le propre frère d'Ahmed-Saloum, qui avait suscité cette querelle, craignant de se voir arrêté, tira sur mon malheureux collègue un coup de fusil qui l'atteignit en pleine poitrine.

— Comment, à deux pas de Saint-Louis, un crime pareil ? Qu'en résultera-t-il ?

— Je ne saurais trop dire. J'ai grand'peur, entre nous, que ce tragique événement ne provoque quelque rébellion de la part des Trarza... Aussi vais-je aller ce soir même à Dagana. Sur les lieux je me rendrai mieux compte...

— Eh bien, et nous ?

— Oh ! vous, vous n'avez qu'à attendre !... Du reste, ajoutez-il en souriant, inutile de récriminer. Le gouverneur ne veut à aucun prix vous voir partir.

— C'est son dernier mot ?

— C'est son dernier mot.

— Et combien de temps pensez-vous qu'il nous retiendra ?

— Dame ! je ne sais pas. Un mois... deux mois, peut-être.

— Malheureux ! Mais vous voulez donc nous forcer à nous faire rapatrier par un bateau d'émigrants ?

M. Merlin étend les bras, ouvre de grands yeux. Traduction exacte : « Que puis-je faire à cela ? »

En effet, il a raison, M. Merlin, — que peut-il faire à cela ? Accablés, nous prenons congé. Et nous allons par les rues, tête basse et bras ballants...

Viennent le capitaine Tavenost, officier d'ordonnance de M. de Lamothe, et l'ancien commandant du cercle du Rio-Pongo, M. Guizonnier.

— Vous vous ennuyez ? nous crient-ils du plus loin qu'ils nous aperçoivent. Voulez-vous deux heures de distraction ? — Allez voir Dinah-Salifou.

— Dinah-Salifou, l'ancien roi du Nunez?... celui qui fit la joie des Parisiens en 1889 ?

— Lui-même.

UN SOUS-OFFICIER PEUL.

XIX

C'EST, dans le quartier indigène, une maison branlante construite à l'européenne, avec un petit escalier en vrille, — au pied duquel s'étale une cour très puante.

Dinah nous a vus entrer. Et Dinah, flanqué de ses deux fils, nous attend au seuil de son palais.

Sa Majesté est grande, maigre... peut avoir cinquante ans, et porte une barbiche poivre et sel en tire-bouchon, au-dessous d'une paire de lèvres juste assez lippues pour satisfaire l'esthétique noire. Autour de son torse s'enroule un ample boubou blanc que le large ruban de la Légion d'honneur tache de rouge.

Dans le vestibule, sorte de terrasse bordée de murs en pisé, on s'assoit sur des chaises de paille.

Et la conversation s'engage.

Est-il besoin de dire que Sa Majesté garde le meilleur souvenir de sa visite à l'Exposition universelle ? Plusieurs de nos « merveilles architecturales » l'ont frappé. Que M. Eiffel se rassure : s'il ne compte pas de bien nombreux admirateurs parmi ses compatriotes, il peut être certain d'avoir pour lui les habitants de l'Afrique occidentale. Et cela console de bien des avanies parlementaires.

Dinah ne se lasse point de parler de cette « haute cage... haute, haute... toute en fer... avec des escaliers qui montent seuls ».

Puis, comme s'il craignait de nous avoir froissés en n'unissant pas, dans un commun concert de louanges, la capitale

de la France, elle-même, à la tour de 300 mètres, il ajoute :

— Paris aussi, grand beaucoup... grand plus que tout. Rien à Guet N'Dar, ne peut donner idée !

— Et ce fameux bal auquel tu assistas, avec toutes ces belles dames qui voulaient te voir. T'en souviens-tu, Dinah ?

S'il s'en souvient ! « Beaucoup lumière... femmes blanches... » Et il se met à rire, sa large bouche large ouverte, sans en vouloir dire plus.

Respectons les scrupules du roi ; il nous donne là un rare exemple de discrétion.

Un silence. Et l'histoire — cent fois répétée — de sa chute du trône : « Un matin, très beaucoup matin, quand on n'avait pas encore gagné six heures, par ordre de Monsieur grand commandant Ballay, *gouvernor...* », etc., etc.

Enfin une petite séance de *balafont* pour finir. Peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que le *balafont* ? Pour les tout à fait profanes j'expliquerai que le *balafont* est un instrument de musique composé d'un chevalet sur lequel, parallèlement, sont tendues une série de baguettes permettant de donner — ou à peu près — toutes les nuances de la gamme. L'artiste, jambes croisées, s'installe devant cet outil mélodieux — et, tel un joueur de xylophone, tape sur les baguettes avec deux chevilles de bois taillées.

Ce ne serait point la peine, assurément, d'être venu en plein Sénégal, entendre des airs sénégalais, pour déclarer, ensuite, que ces airs ne sont point originaux. Donc ils sont originaux, et non toujours dépourvus d'harmonie, assertion qui étonnera peut-être.

J'ajouterai que les *leit-motiv* y sont fréquents. Et que c'est par là que la musique de Wagner se rapproche de celle des nègres, — à moins que ce ne soit la musique des nègres qui se rapproche de celle de Wagner.

L'ADMINISTRATEUR Merlin est encore absent. A la direction des affaires indigènes où je vais prendre langue, on me dit que les affaires se compliquent. Les Maures ne s'arrêtent que difficilement aux escales. On semble craindre l'interruption de la traite de la gomme.

Il faudrait nous rendre compte, par nous-mêmes, de cet état de choses. Nous allons donc pousser jusqu'à Dagana et Podor, les deux centres d'échanges des Trarza et des Brakhna.

Le lendemain matin, à huit heures, sommes à bord du *Borgnis-Desbordes*, le paquebot-poste de la Compagnie des Messageries Fluviales, qui remonte jusqu'à Mafou.

Sur le pont, un encombrement de colis et de malles réduit le confortable au minimum strict.

Parmi les passagers, un chef de bataillon d'infanterie de marine, M. Dargelos, le même qui se distingua si souvent dans les trois campagnes menées contre Samory, — puis les chefs ou les représentants des principales maisons de la colonie, en tournée d'inspection : MM. Philippe Delmas, Sambain, Germain d'Erneville, etc.

Nous partons. La machine souffle. Le fleuve se fend en deux sous l'hélice. Et devant nous défile Saint-Louis, tout blanc dans le bleu du ciel.

Le long de côtes basses, boueuses, jaune ocre. De fréquents lacets où des îlots de verdure apparaissent, et, de nouveau, la

A BORD DU « BORGNIÉ-DESBORDES ».

ligne droite, le ruban liquide qui se déroule, bordé de terres plates que l'horizon circonscrit. Et sur ces terres plates de grandes herbes blondes pressées en touffes.

De nombreux vols de goélands s'abattent en polygones sur l'eau. Ils plongent, et, à chaque relèvement du cou, on voit un poisson se tordre dans leur bec.

Bonnival demande à un Toucouleur, à côté de lui : — Quel est ce poisson ?

— C'est un *mange-...* *Cambronne*, répond ce dernier, impassible. Nous voilà fixés.

..... Passons devant l'ancien poste fortifié de Mackha, aujourd'hui petit village indigène. Quelques pêcheurs ont jeté leurs filets. Avec une dextérité sans pareille ils les retirent, chargés à rompre mailles.

L'un d'eux, dans sa méchante pirogue de quatre sous, a fièrement arboré une loque qu'à toute force il veut faire prendre pour un drapeau. Et, à l'ombre de ces trois couleurs illusoires, il nous salue, plein d'enthousiasme.

Pour le récompenser de son patriotisme, nous faisons semblant de diriger sur lui les canons de nos fusils. En riant il se couche alors au fond de l'embarcation, et fait le mort...

Que sont ces guenilleux, sur la rive droite ? Des Brakhna. Ils regardent passer le vapeur, groupés en des attitudes de primitifs, sans qu'une ligne de leur physionomie vacille.

« La Ilah illa Allah ; Mohamed ressoul Allah ¹. » J'entends ronronner ça à mes côtés. C'est un vieux marabout à lunettes, qui commente à haute voix le Coran. Autour de lui une demi-douzaine de Ouoloffs n'attendent qu'un signe pour psalmodier, en chœur, le monotone salam.

Tiens ! voici le fleuve qui s'élargit. A peine apercevons-nous maintenant un mince filet noir, — qui est la terre.....

1. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Mohamed est l'apôtre de Dieu.

XXI

DAGANA. — Il a plu pendant la nuit, et le ciel se fond en des tonalités grises qui étonnent ici. Est-ce la peine d'être par 14° de latitude, pour retrouver la Hollande? Et au fond, pourtant, cela n'est point pour déplaire. Cela repose de ce bleu trop cru, un peu bête à force de franchise.

Des maisons alignées sur un quai de 300 mètres de longueur environ; au centre, le palais (?) du Gouvernement, une grande caserne, bâtie par Faidherbe. Et voilà tout Dagana.

Vu M. Merlin. Le directeur des affaires politiques n'est pas encore bien rassuré.

— Je n'avance guère, nous dit-il. J'espère cependant arriver à ne point supprimer la traite de la gomme cette année. Mais les palabres seront longs... Quels maudits bavards que ces Maures!... A propos, voulez-vous un conseil, en passant?

— Donnez toujours.

— Eh bien, allez donc à Podor. Voici un mot pour notre administrateur M. Leclerc. Vous étudierez avec lui les moyens de pénétrer dans l'intérieur par le pays des Brakhna¹.

— Au revoir et merci.

Derechef à bord du *Borgnis-Desbordes*. Capricieuse en diable cette promenade fluviale. Nous nous rapprochons de la rive gauche. Il est alors facile de distinguer la nature du sol. Le sable

1. Les Brakhna, grande tribu maure, située au nord du Dimar et du Fouta.

se perd, — remplacé par de petits cailloux ferrugineux, aux strates régulières.....

Des chalands chargés se suivent lentement. Et de loin, ces chalands, coiffés de voiles triangulaires, on dirait de grands vautours, ailes déployées.....

Sur l'eau, en des coups brusques de soleil, des lueurs jaunes éclatent, détonent, — et c'est comme un embrasement d'or pur.

ENTRE RICHARD-TOLL ET DAGANA.

Puis tout s'efface. Maintenant le sillage que laisse derrière lui le bateau paraît se solidifier en traînées de bronze verdâtre. Le ciel nous écrase ; aucun souffle n'agite l'atmosphère. — Et cette chaleur d'étuve fait la joie des bons crocodiles, dont les gros corps gris dans la vase semblent quelques vieux troncs d'arbres abattus... Mais voici les berges qui de nouveau se resserrent, et de nouveau l'uniformité générale se déroule. Ce sont de longues herbes s'avancant loin dans les terres basses. Par moments ces longues herbes se couchent, avec un bruit sec de papyrus froissé : un torse noir en émerge, puis un autre, puis un autre encore. Et processionnellement vont les Sarrakollés vendeurs de mil.

XXII

PRÈS de Podor, changement à vue. Les rives s'élèvent, soudain très boisées. Il est huit heures du soir quand le vapeur accoste. Trois lucurs zigzagantes sur l'eau : trois pirogues. Dans l'une d'elles a pris place M. Leclerc, pour lequel, on s'en souvient, le directeur des affaires politiques m'a donné une lettre de recommandation.

Depuis l'assassinat de son collègue de Dagana, M. Leclerc se montre très pessimiste.

— Si pessimiste, nous dit-il, que je n'ose plus sortir seul de mon poste. Que ferais-je avec mes deux gendarmes ?

— Ah ! si l'on voulait me laisser agir ! Je lèverais trente cavaliers, et en moins d'une semaine j'aurais retrouvé le criminel. Mais, voilà, on ne veut pas... Les commerçants protestent, disant que la traite de la gomme est compromise pour plusieurs années si l'on tente un coup de force... Je n'y comprends rien.

Comme suite à cette conversation peu encourageante, nous avons le lendemain long entretien avec l'interprète du Gouvernement. De cet entretien, il résulte que la route à travers le pays Brakhna n'est point praticable en cette saison : les puits y sont trop rares. Mieux vaut suivre l'itinéraire de Panet et de Vincent — par le bord de la mer, — jusqu'à la hauteur du Tiris.

Ne pas croire, toutefois, que la sécurité y soit plus grande, témoin l'aventure arrivée à Solcillet, il y a quelques années : ce vaillant explorateur complètement dépouillé par une bande

d'Oulad-Delim, à 250 kilomètres de Saint-Louis, et n'ayant la vie sauve que grâce à l'intervention d'un marabout influent...

Donc, c'est bien entendu, nous ne passerons point par le Brakhna pour aller en Adrar.

Podor est ce que sont tous les postes situés sur les rives du Sénégal. Des maisons le long d'un quai, comme à Dagana, et, parallèle à ces maisons, une belle rangée de caïlcédrats, à qui le fleuve vient malheureusement rogner, tous les ans, pendant la crue, cinquante centimètres de terre végétale.

SUR LES BORDS DU FLEUVE.

J'allais oublier une grande place, au milieu de laquelle, près d'un baobab, s'élève une simple colonne de marbre.

Sur cette colonne on peut lire :

A LA MÉMOIRE
D'ABEL JEANDET
ADMINISTRATEUR COLONIAL
ASSASSINÉ LE 2 SEPTEMBRE 1890 EN SERVICE COMMANDÉ,
VICTIME DE SON PATRIOTISME.
LE SÉNÉGAL L'A PLEURÉ, ET HONORE SA MÉMOIRE.

Et cette courte inscription rappelle toute une vie de courage et de sacrifices.

— Il est là, nous dit M. Leclerc, en passant près du cimetière dont les murs s'effritent au soleil.

Nous entrons. Pas même une grille pour enclore sa place ; une petite pierre, sur cette petite pierre une couronne d'immortelles séchées et une croix de bois noir.

Mais en faut-il davantage ? Et ce bon Jeandet n'est-il point heureux, quand les chansons des grillons le viennent bercer dans les nuits chaudes, et que les grands vols des marabouts et des

PODOR.

cigognes mettent un voile d'ombre entre sa tombe et le soleil ?

En revenant du cimetière je butte... et peu s'en faut que je n'aille m'étaler le nez en avant. Je me retourne. C'est une sorte de billot, élevé de dix centimètres environ au-dessus du sol.

— Ce gros tronc d'arbre, explique notre cicerone en piquant du bout de sa canne le malencontreux morceau de bois, servit à trancher la tête des trois assassins de Jeandet. Penchez-vous davantage, et vous pourrez voir encore les entailles faites par la hache de l'exécuteur.

XXIII

GRACE à l'obligeance de M. Devès, un des plus riches négociants du Sénégal, qui a bien voulu nous laisser monter à bord de son yacht, nous avons pu accompagner le commandant Dargelos jusqu'à Mafou, — à 125 kilomètres plus à l'est. Là se trouve le chaland qui conduira le brave officier à Kayes, — soit près d'un mois de navigation à la remorque de quatre noirs halant sur la cordelle.

— Et de novembre à mai, dis-je au commandant, il n'est pas d'autres moyens de transport ?

— Pas d'autres. Vous voyez, du reste, la somme de confortable allouée : huit mètres de coque, un toit en paille d'arachide au milieu.

— Combien encaque-t-on de soldats là dedans ?

— Douze fantassins ou caporaux, ou huit sergents, ou quatre capitaines et lieutenants, ou deux chefs de bataillon et colonels... Moi je serai tout seul... Heureusement j'ai là quelques bouquins, — puis un petit lot de boîtes de cigares à vider... Aussi bien le temps passe plus vite qu'on ne croit à flâner, dormir et rêvasser. Venez voir mon installation !...

C'est un amoncellement de caisses et de ballots de toutes sortes disposés pêle-mêle dans la cale. Sur ce fouillis une petite tente en toile à voile, et un lit de camp gardant l'horizontalité par je ne sais quel miracle d'équilibre.

— Croyez-vous qu'en France on consentirait à fourrer des chiens de Terre-Neuve en de pareils trous ?

— Je ne le crois point, me répond-il simplement. Mais voici que tous mes préparatifs sont achevés. Les hommes sont prêts. Allons, en route ! Au revoir ! A Paris, n'est-ce pas ? Donnez-moi

A TRAVERS LES MARIGOTS.

de vos nouvelles quand vous serez dans le Sahara, *via* Tombouctou.

— C'est entendu. A bientôt et bon voyage¹ !

Et le chaland s'éloigne.

Le lendemain matin nous touchons à Podor juste à temps pour nous réembarquer à bord du *Borgnis-Desbordes* qui regagne Saint-Louis, — où nous arrivons cinquante-six heures après.

1. Le commandant Dargelos ne devait pas revoir Paris. J'ai appris avec chagrin, qu'il était mort le 5 juillet 1895, à Bissandougou.

Le 5 juillet 1895, la France a perdu un héros.

XXIV

Voyons, sérieusement, dis-je quelques jours plus tard à M. Merlin, de retour de Dagana, quand allez-vous nous faire partir ?

— La semaine prochaine, si vous voulez.

Enfin, nous quitterons cette ville où l'on ne peut seulement faire quatre pas sans risquer de rencontrer un nègre électeur promenant son importance ; — sans se cogner à une mer bête, toujours d'humeur féroce, ou à un fleuve capricieux qui trouve le moyen d'être à sec pendant six mois de l'année, histoire d'ennuyer les pauvres gens de Kayes !

— Vous nous donnerez, de suite, deux lettres d'introduction au-

près de Leurs Majestés Ahmed-Saloum, émir des Trarza, et Ahmed-ould-Aïda, cheikh de l'Adrar...

ARMES ET OBJETS D'ÉQUIPEMENT DU OUOLOFF.

— C'est entendu. Demain je ferai ces lettres.
 — Il nous faut aussi un interprète.
 — Dans l'après-midi je l'enverrai chez vous.
 — Et les fusils Gras que j'ai demandés au ministère de la Marine?...

— Vous pourrez en prendre livraison quand cela vous conviendra..... Mais, dites-moi, insinue le directeur — vous

DANS LES PAILLOTTES DU OUALO.

qui parlez avec un tel aplomb, — êtes-vous prêts, au moins?

— Archi-prêts.

— Vos hommes?...

— Arrêtés.

— Vos chameaux porteurs?

— Achetés. Depuis deux semaines, ils broutent l'herbe du Gouvernement, dans les fossés de Guet N'Dar.

— Ah! vous m'en direz tant!...

Et M. Merlin se tut, désespérant de trouver en défaut notre esprit de prévoyance et de sagesse.

XXV

CHEZ le Gouverneur. Visite d'adieu.

— Vous savez, nous dit-il, que M. Léon Fabert, qui avait été chargé par le Ministère d'une mission en Adrar, a dû revenir précipitamment. Il sera ici vers le 10 du mois prochain. On prétend qu'il est en fort piteux état : très malade, abandonné par une partie de son escorte, pillé, volé... Ce courageux voyageur n'a pu dépasser 400 kilomètres ; il s'est arrêté à Taouezit, où Saad-Bou, un cheikh très influent, l'a fort bien accueilli... Mais quant à aller plus loin, impossible. Ahmet-ould-Aïda n'a rien voulu entendre... Je vous souhaite plus de chance...

— M'est avis que je ferai bien d'éviter ce Saad-Bou.

— Pourquoi ? Saad-Bou est un bon allié.

— Heu ! heu ! Enfin je vous écrirai cela, — à mon retour.

— Vous m'écrirez !... Mais il me semble que vous pourriez prendre la peine de venir me voir quand vous repasserez par Saint-Louis.

— Nous ne viendrons pas vous voir, parce que nous ne repasserons point par Saint-Louis.

— Et par où passerez-vous donc ?

— Par le Sud-Marocain. Cap Juby.

— Oh ! oh !

— Je ne veux pas dire, remarquez-le bien, que nous réussirons, je veux dire, simplement, que nous ferons tout ce qu'il sera possible de faire pour réussir. Quand on s'est donné un but, si l'on

s'attarde à regarder les difficultés, on n'obtient rien qui vaille. Il est préférable de ne point s'en préoccuper et de marcher de l'avant, comme si l'on était sûr de la réussite. Certes nous n'ignorons pas que mille bâtons se fourreront dans nos roues pour nous empêcher d'avancer.

Et c'est justement parce que nous prévoyons tous ces accrocs que nous disons avec autant d'assurance : « Nous passerons », au lieu de dire : « Nous essaierons de passer ».

En tactique on appelle ça, je crois, couper les ponts.....

Nous avons voulu couper les ponts, monsieur le Gouverneur.

— Et vous avez raison. Bonne chance et à bientôt... bonne santé, nous dit M. de Lamothe en nous serrant la main... Ah ! à propos, ajoute-t-il, est-ce que M. Merlin vous a raconté ce qu'il avait fait à Dagana ? Non ? Eh bien, voici : c'est de fort bonne besogne, comme vous allez le voir. Grâce à ses efforts, les choses se sont arrangées le mieux du monde. Le meurtrier de Vincent sera fusillé, et le commerce de la gomme n'aura pas eu une minute d'interruption... Je crois qu'en ce moment-ci le Trarza est fort calme...

Mais je vous retiens, là, inutilement... Allons, encore une fois, bonne chance et prompt retour.....

LOUANGES à Dieu et à son prophète.

« Le gouverneur du Sénégal et dépendances à son ami et allié Ahmed-Saloum, cheikh des Trarza,

« Salut le plus complet.

« Cette lettre a pour but de te recommander M. Donnet, chargé, par le Gouvernement français, d'une mission scientifique et commerciale dans le Désert.

« Je te prie de lui faciliter sa mission par tous les moyens en ton pouvoir, de lui fournir des chameaux et des vivres au prix fixé par les conventions qui existent entre nous, et enfin de lui donner pour tes alliés les lettres de recommandation dont il pourrait avoir besoin.

« M. Donnet est accompagné dans sa mission par M. Bonnival, que je te recommande de la même façon.

« Je sais qu'en cette occasion, comme toujours, je puis compter entièrement sur toi. »

.

« De la part du roi fils d'un roi Ahmadou ould Sidi Ely ould Ahmadou ould Sidi Ely ¹.

« A Hamet-ould-Sidi-Hamet ould Aïda et à cheikh Saad-Bou et à cheikh Sidia-ben-Cheikh Si Mohamed ben cheikh Sidia,

« Salut le plus complet.

1. Ahmadou-ould-Sidi-Ely, cheikh des Brakhna.

« Je vous apprends à tous que les Français sont mes amis et les vôtres. Chaque fois qu'un Français arrivera chez vous, faites tout votre possible pour l'aider, le bien traiter et lui assurer la sécurité. »

.

« Louange à Dieu, créateur de l'Univers.

« De la part de Baba-ould-Hamdi¹ à tout individu qui verra cette recommandation, et enfin à toutes les tribus guerrières,

« Salut le plus complet.

UNE FACTORERIE.

« Elib, oulad-Mouhamet, Hel Amar, Hel Sadoum, N'Diou-khoukha, Kouhoul, oulad-Sidi Hamet, oulad Moktar, Limekassir, Charaïbouba, Liguenaïdia, oulad-Saraïbia, Limezazega, Toualir, Loubaïdat, Arhahéla, Hel Kouairi, Hel m'Barie Lassaïnat, Hel Maham, Lakhervaïnat, oulad-Amerane, Hel Nagat, Arvaïjat, oulad-Boulia, oulad Lab, oulad Labaïle et Labadela,

« Je recommande à votre bienveillance le Français porteur de cette recommandation, et vous prie de lui porter secours quand il en aura besoin.

« Si mes vieilles relations avec vous existent toujours, je vous prie de l'aider, et d'assurer la sécurité de sa personne. »

1. Baba-ould-Hamdi, célèbre marabout trarza.

DU SÉNÉGAL AU TIRIS

A TRAVERS LE PAYS DES MAURES — TRARZA — ELIB — OULAD-BOU-SEBA
OULAD-DELIM — YAHIA-BEN-OSMAN

AFTHOUTH — IDOU-EL-HADJ — TARAD — TAFFOUELLI — AGNEÏTIR — TASIAST
BANC D'ARGUIN — TIRIS — AZFAL — TIDJIRIT — ACKHAR — INCHIRI —
FRONTIÈRES DE L'ADRAR.

I

CECI commence comme un roman de Fenimore Cooper. A quarante kilomètres de Saint-Louis, dans un repli de dunes de sable ocreux, tout au bord de la mer, une grande tente se dresse.

Autour de cette tente, pêle-mêle entassés en forme de murailles, des ballots, des caisses, des sacs de tissus, de cotonnades, de sucre, de tabac et de verroterie... dix chameaux couchés à la sphinx, les pattes repliées sous le ventre, le cou tendu en une attitude de vague défiance... Un peu plus loin, une grosse marmite aux flancs rebondis que viennent lécher les flammes d'un anémique feu de bois.

Est-ce un campement de trappeurs ? des bandits qui se cachent dans ce repli de dunes de sable ocreux, au bord de la mer ? — Ni l'un, ni l'autre.

Les trappeurs perdraient leur temps en ce pays où la faune n'est représentée que par quelques couples de chacals faméliques. Et les bandits, de même, perdraient leur temps : la proximité du poste français de N'Diogo, enlevant toute sécurité, hors laquelle le métier de voleur devient si difficile à exercer.

Que sont donc ces gens qui campent dans ce repli de dunes de sable ocreux, tout au bord de la mer ?.....

Votre serviteur, son escorte et ses dromadaires, tout simplement.

Pénétrons sous la tente. Un vent violent l'agite, faisant claquer ses amarres sur la toile tendue. Mais on ne semble guère s'en aper-

cevoir dans l'intérieur. L'étape a été longue, et chacun se repose à sa manière.

Le chef de la mission est assis sur une caisse : il fume une pipe. Son compagnon de voyage est assis sur une autre caisse, — et fume une autre pipe. Tous deux ont une forte envie de dormir, — mais héroïquement ils se contiennent, par respect mutuel.

A quatre pas de « l'état-major », en plein soleil, un Maure est accroupi sur une natte.

Ce Maure, le personnage le plus considérable de la caravane, c'est le chef-convoyeur, interprète juré, Mohamed-Amar.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

— Lève-toi, Mohamed, on va faire ton portrait.

Et Mohamed se lève, docile.

Il est de bonne taille moyenne, maigre, sec, comme tout Arabe de sang. La tête est longue, osseuse, chevaline, embroussaillée de cheveux noirs, forêt vierge jamais explorée... Yeux gris, profondément enfoncés en l'arcade sourcilière, lèvres épaisses entr'ouvertes sur une double rangée de dents blanches.

Il reste entendu que Mohamed est mahométan... Mais si peu ! Croyez bien qu'il ne se gêne pas pour boire du vin en cachette, pourvu toutefois qu'on ne le fasse point *soulage* (qu'on ne le grise pas) !

Mohamed est de souche illustre. Son père, grand chef parmi les plus grands, le fit élever à l'école des otages de Saint-Louis. Mohamed sait lire ; Mohamed sait écrire, — ou à peu près ;

Mohamed chante quelques vieux refrains de troupiers en goguette ;

Mohamed, sans être un homme du monde, n'ignore rien des raffinements de notre civilisation : il se sert de la fourchette, de la cuiller ; il s'essuie la bouche du revers de sa main après avoir bu ;

il fait toujours suivre ses demandes, — et Dieu sait si elles sont nombreuses ! — d'un correct « s'il te plaît » ; il dit quelquefois « pardon », quand il passe devant vous ; il s'informe dès l'aube de l'état de votre santé et, toujours à propos, sait prendre un visage attristé quand vous lui dites que vous avez mal dormi, ou un visage aimablement souriant quand vous lui confiez que pour vous la nuit fut courte et le sommeil réparateur.

Mohamed, dans la conversation, marque un goût particulier pour la transposition des genres... Je ne me souviens point, en six mois de voyage, l'avoir entendu dire autrement que : « Mon maison » ou : « Ma fusil... »

Mais qu'importe ? Cela n'empêche pas Mohamed d'être un interprète merveilleux... un poète aussi... Et, enfin, pour clore cette longue litanie en son honneur, j'ajouterai : un fort honnête garçon.

Tous les gouverneurs du Sénégal, depuis Faïdherbe, l'ont connu. Tous se sont accordés, dans leurs certificats, à rendre hommage à ses qualités d'initiative et de dévouement.

Pourrais-je lui reprocher son âpreté au gain ? Mais qui n'a ses petits défauts ?... Je connais même, à ce sujet, bon nombre d'Européens qui sont Maures.

Tournez maintenant vos regards vers le feu de bois sur lequel est posée cette marmite ventrue déjà signalée tout à l'heure. Un homme, du plus beau noir, est assis sur ses talons, faisant face au foyer. Il est très affairé ; il tient de la main gauche un quartier de chèvre, et de la main droite un couteau. Mais voilà que le couteau ne lui sert plus de rien ; alors il empoigne à pleins doigts le morceau de viande, et tire dessus si fort que la chair se détache en longs filaments.

Cet homme, assis sur ses grègues, répond au nom néo-mystique d'Idris-Sar. C'est le membre le plus important de l'expédition, après Mohamed-Amar. Il exerce, comme vous avez pu vous en douter, la profession de maître-coq. A parler franc, il ne me fait pas l'effet de posséder un grand nombre de recettes culinaires, mais celles qu'il possède, il les possède complètes : c'est ainsi qu'il excelle dans le mouton au riz, ... et le riz au mouton.

Flower

L'INTERPRÈTE MOHAMMED-AMAR ET M. GASTON DONNET.

Idris est un pince-sans-rire, un gavroche silencieux, se plaisant dans la confection de farces de très mauvais goût dont ses camarades sont toujours victimes. Aussi a-t-il le don — funeste don ! — d'exciter de fort déplorable manière les nerfs de Mohamed. De là des scènes tumultueuses où nous sommes obligés d'intervenir, pour sauve-

garder la dignité de notre interprète-juré. Idris — M. Cuisinier, tel est son titre — est sévèrement blâmé, quelquefois puni avec inscription du motif de la réprimande sur le livret de route. Il ne se départ point un seul instant de son beau calme, il proteste jusqu'au bout de son innocence. Mais quand il constate qu'on n'ajoute pas foi à ses déclarations, il se garde bien d'insister.

Il se retire en quelque coin, sous la tente... et on peut l'y voir rire, à l'étouffée, en songeant, sans doute, au bon tour qu'il jouera demain à son chef Mohamed.

Un grand diable chevelu, crépu, lippu, là-bas près des chamcaux, s'est étendu sur le sable, et dort à poings fermés au soleil. C'est Mahmadou-Dialo, colosse épanoui, toujours gai, toujours riant, toujours content. Avec cela bavard, paresseux comme pas un. Marque particulière : ami intime d'Idris-Sar.

Mais voici qu'un *goddam*, très fort articulé, me fait soudain

OMAR-SEMBA, COSTUMÉ EN CHEF INDIGÈNE.

tourner la tête. Omar-Semba vient ainsi de révéler sa présence. Omar-Semba est le meilleur Toucouleur du monde, mais la patience est sa moindre vertu. Quand quelque chose ne va pas à sa fantaisie, il frappe violemment du pied, serre les poings et déroule d'affilée une demi-douzaine de *goddam*. Pourquoi ce juron anglais plutôt que *doul* qui est ouoloff, ou même qui est français? je n'ai jamais pu le savoir. Aussi bien cela n'a que peu d'importance. Qu'il suffise de ne point ignorer que Omar-Semba est un ancien matelot, qu'il a gardé de son passage à l'État une certaine fierté lui faisant prendre en mépris tous ceux qui n'ont pas eu l'honneur de servir cinq ans dans la flotte, qu'il n'a pas son pareil pour tourner une épissure, raccommoder une toile... et voler des provisions de biscuits, offertes ensuite galamment aux dames mauresques.

Et j'en aurai fini avec la présentation de notre escorte quand je vous aurai fait faire la connaissance de cet individu mal peigné, ou plutôt pas peigné du tout, que vous apercevez là-bas, auprès d'un ballot de cotonnades, absorbé dans la réfection d'une vieille selle. Il s'appelle Abdallah ; il est chamelier, et originaire de la très peu noble tribu trarza des Erguibat. Mohamed le considère comme son captif, et ainsi pensant Mohamed a tort. L'intéressé l'a fait savoir en termes catégoriques à la gazette de la mission — Mahmadou-Dialo — qui me l'a incontinent répété. Dont acte.

Abdallah : une bonne tête de brute posée en tronçon, sur un petit corps trapu. Ne possède pas un traître mot de français, mais supplée à cette regrettable lacune dans son instruction par une pantomime des plus expressives. Un détail : Abdallah a trente-cinq ans, et ne s'est jamais lavé depuis son sevrage. La saleté s'est amoncelée en couches tellement épaisses sur sa peau, qu'elle a formé carapace. Bonnival prétend que cette carapace est à l'abri de la balle...

J'avais eu un moment l'intention de ramener Abdallah à Paris, pour le présenter à l'Académie de Médecine. La vue de ce Maure, magnifique de vigueur, aurait été, j'en suis sûr, un terrible argument à opposer à ces hygiénistes qui prétendent que la propreté est le meilleur moyen de se bien porter et de vivre longtemps.

II

DONC nous voilà avec nos cinq hommes, — notre seule société pendant de longs mois. Et nous nous prenons à réfléchir : Que seront-ils, ces hommes ? Que feront-ils ? Voudront-ils marcher jusqu'au bout ? C'est si loin !

Oui, ils marcheront ; le difficile est de les faire aller jusqu'à deux cents ou trois cents kilomètres dans l'intérieur :

Passé cette distance, devant l'impossibilité de revenir sur leurs pas, ils seront bien obligés de nous suivre...

J'en suis là de mes réflexions, lorsque Idris-Sar pénètre sous la tente. « Tout est paré ! » s'écrie-t-il. Cela veut dire que le dîner est servi.

Nous sortons ; la nuit depuis longtemps est tombée, — une de ces nuits de tropiques qui ne sont qu'un jour plus sombre. Nous nous asseyons, en face de la petite table sur laquelle sont rangés l'unique assiette, l'unique couvert devant faire toute la campagne, et nous nous mettons en mesure de découper — déchiqueter serait plus exact — un gros morceau de chèvre cuit à petit feu dans un bain d'eau chaude et de saindoux. De temps en temps nous nous baissions pour ramasser par terre, dans le sable, la bouilloire pleine de thé brûlant, versé aussitôt à plein jet dans les tasses.

Près de nous, accroupis autour du feu qui se tord en longues flammes sous l'action du vent, nos laptots font plus intime connaissance avec la grande marmite de kouskous, objet de tant de sollicitude de la part du maître-queux. Tous les bras plongent, à

la fois, dans la pâtée ; les mains s'emplissent de viande et de riz, roulent en boulettes cette viande et ce riz ; puis les bouches s'ouvrent toutes grandes et, d'un seul coup, entonnent la boulette. Une vingtaine de mouvements du même genre, — et la marmite est vide, et tout le monde est rassasié.

On sait quel est le mépris des Arabes de haute volée pour les noirs. Mohamed — quoiqu'il ait la meilleure place et le privilège de choisir lui-même sa ration — Mohamed, qui est un grand chef, est un peu humilié de partager ses repas avec l'escorte. Je lui promets de l'inviter quelquefois à manger en notre compagnie.

Mais se dresse un écueil. Faisons-nous notre cuisine au beurre, ou à la graisse ?

— A la graisse.

— A la graisse de quoi ?

— A la graisse de cochon.

— Graisse de cochon ! Alors, moi pas pouvoir manger à côté de toi, observe tristement Mohamed.

Puis soudain indigné :

— Mais pourquoi les *blanches* (j'ai déjà dit, je crois, que notre interprète avait la peu grammaticale habitude de mettre au féminin tout ce qui devait être au masculin, et *vice versa*)... Mais pourquoi les *blanches* verser toujours graisse cochon dans kouskous ?

— Mon pauvre Mohamed, nous n'avions pas songé que ta religion te défendait...

— Oh ! réplique ce musulman farouche, si moi étais sûr pas être vu par Maures... moi mangerais bien cochon... tu penses !

— Tu mangerais cochon, comme blancs ?

— Moi *blanche*, continue-t-il avec feu. Mon grand-père *blanche*, mon père *blanche*, mon femme *blanche*... Tu verras mon femme !... Tout le monde *blanche* dans ma famille... et pas fous... Tu connais bien que je suis pas fou, moi ?

— Certes, Mohamed !

— Eh bien, Trarza tous fous, ont pas compris prophète. Prophète a dit : « C'est défendu manger cochons maures », mais a pas dit : « C'est défendu manger cochons *blanches*... »

— Si tous les habitants du Sahara entendaient leur Islam

de cette manière, murmure Bonnival, nous les aurions déjà faits prisonniers, le transsaharien serait construit, et Tombouctou éclairé à la lumière électrique.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interroge Mohamed.

— Rien, mon vieux, rien. Va te coucher, tu déjeuneras demain avec nous.

— Pas graisse cochon ?

— Pas graisse cochon. Sois tranquille.

.

..... Le feu est éteint. Les fusils sont groupés en faisceaux. Omar-Semba, enveloppé dans sa couverture, veille à l'entrée du camp. Les chameaux ont allongé leur long cou dans le sable, et dorment serrés les uns contre les autres. Les hommes, pêle-mêle près d'eux, en font autant. La lune vient de se montrer ; elle estompe le ciel de teintes très douces. Des vapeurs chaudes montent encore du sol...

Fumons une dernière pipe, et restons silencieux en ce grand silence apaisant.

Devant nous les dunes évoquent de monstrueuses choses vivantes. Une grande ligne noire de pénombre borne l'horizon, et semble cercler de deuil la terre...

Nos deux lits — une simple toile sur un cadre de fer — sont installés côte à côte, sous la tente. Si nous allions enfin nous reposer?... Mais je ne puis m'arracher à cette étreinte de néant... Et bien longtemps, encore, je reste debout, les yeux très las fixant ce je ne sais quoi épars qui est dans la nuit... et cette grande ligne noire de pénombre qui borne l'horizon, et semble cercler de deuil la terre.....

III

LEVER à cinq heures.

— Allons, Mahmadou ! Faut partir !

C'est Idris-Sar qui secoue le brave laptot à pleins bras.

— *Doul !* répond Mahmadou furieux (*doul*, en langage sénégalais, est un fort vilain mot).

— Abdallah, ouste ! les *djemels*¹.

Mais Abdallah s'en est allé ronfler en quelque coin, derrière quelque monticule. Impossible de le retrouver. Omar-Semba est envoyé à sa recherche. Un quart d'heure après, il revient, remorquant le chamelier. Je prends ma figure de service, j'élève la voix de deux tons, et de ma bouche sort la plus verte des semonces. Le coupable, à qui Mohamed traduit mes paroles, baisse la tête, mal à l'aise, inquiet, cherchant un trou pour fourrer dedans, tout à la fois, et sa propre personne et sa honte. Enfin j'ai fini de parler : on demande pardon, on promet de ne plus recommencer, d'être à l'avenir un modèle d'exactitude. Et l'incident est clos.

— Abdallah, ouste, les *djemels* !

Les *djemels* arrivent à la queue-leu-leu, dégingandés, ahuris, l'air bête et doux, le muse violemment tiré en avant par la longue corde passée dans la narine gauche.

Lents, ils se couchent près des marchandises rangées au préalable. Mais à peine ont-ils fini de fourrer leurs longues pattes sous leur ventre aux côtes en saillies, que les voilà exhalant au ciel

1. Les chameaux.

d'interminables plaintes contre cette dure loi de travail que l'homme leur a imposée.

Et c'est bientôt à en pleurer dans le campement, tant la douleur de vivre est imprimée en caractères visibles sur ces honnêtes faces de caméliens.

On s'approche : ils soupirent sourdement ; on les touche : ils soupirent avec fracas ; on juche, en équilibre, sur leur gibbeuse échine, deux sacs de cotonnades : ils gémissent lamentablement ; on ajoute à ces deux sacs deux autres sacs, et alors, c'en est trop, la coupe déborde. Lamentations, gémissements, soupirs, vont *crescendo*, et se terminent par de véritables explosions de désespoir.

Que si votre égoïsme naturel a permis au chef d'escorte d'accoler à chaque charge un colis d'un poids variant entre cinq et dix kilogrammes,... alors, contemplez votre œuvre. Les pauvres victimes affalées dans le sable n'ont même plus la force de se plaindre. A peine un gloussement — gloussement est ici le terme exact — s'échappe-t-il de leur gorge serrée. L'atavisme des longs siècles de servitude, destructeur des volontés, s'appesantit sur elles.

« L'atavisme des longs siècles de servitude..... »

Oh ! que voilà une belle phrase, mais combien fausse !

Si un observateur, quelque jour, tenté d'ajouter une page au livre de Grandville, prenait pour sujet d'études le chameau, que d'erreurs n'aurait-il pas à relever !

— C'est le plus docile des ruminants de la création, lui diraient ceux qui ne les ont guère connus que le dimanche, au Jardin des Plantes.

— Oui, le plus docile, à condition qu'il ne fasse que ce qu'il veut bien faire.

— C'est le plus susceptible d'attachement...

— Erreur ! Il ne connaît personne, pas même l'indigène qui lui donne à manger soir et matin.

— En tout cas, il n'a point de rancune. Jamais il ne se souvient des mauvais traitements infligés.

— Eh ! eh ! ne croyez pas ça ! Voulez-vous un conseil ? Prenez vos précautions quand vous êtes près de lui... un coup de dent est si vite donné.

— Vous ne nierez point son courage ?

— Au contraire, je le nie. Qu'un homme s'avance dans sa direction la main levée, et vous le verrez tortiller son long col et rouler de gros yeux ronds épouvantés.

— Alors il lui reste, au moins, des qualités physiques. Il résiste merveilleusement à la fatigue ; il est vigoureux, sobre.

— Couci-couci. Tout cela a été bien exagéré. On n'a pas craint d'affirmer que le chameau pouvait rester huit jours sans boire et sans manger ; qu'il lui était aisé de porter trois cents ou quatre cents kilogrammes, et de faire, avec ce poids considérable, des marches quotidiennes de cinquante à soixante kilomètres.

Un ancien consul d'Angleterre au Maroc, M. Gray-Jackson, est même allé plus loin. Il a donné une preuve de sa prodigieuse naïveté en affirmant qu'un méhari¹ avait dévoré la route de Saint-Louis à Mogador en une semaine. Soit un total de cinq cent vingt-cinq lieues.

Il convient de couper court à tous ces racontars.

Un chameau ne peut pas rester plus de cinq jours privé d'eau et de nourriture. Fréquemment, il nous est arrivé, en cette exploration, de passer quatre jours sans trouver de puits et de pâturages. Au bout de soixante heures nos malheureuses bêtes faisaient pitié. Elles ne marchaient plus ; elles se traînaient, — les pattes molles, l'œil atone.

Mourant de soif, nous aussi, nous voulions corser les étapes. Impossible. Les plus affaiblies s'écroulaient dans le sable avec leurs faix. Obligés de les débâter et de les abandonner sur le chemin. Nous en avons perdu cinq de cette façon.

Est-ce à dire qu'elles étaient trop chargées ? Nous étions loin, cependant, des poids fantaisistes indiqués plus haut. Ce n'étaient point quatre cents kilogrammes qu'elles portaient, mais cent soixante-dix — y compris le cavalier (Les Maures ne dépassent jamais cent cinquante kilogrammes, et encore, quand ils veulent obtenir de grandes vitesses, diminuent-ils de cent livres, au moins, le poids total).

Certes nous n'ignorons pas que certains animaux, d'une espèce particulière, produits de sélection raisonnée, tels ceux du

1. Chameau coureur.

UNE CARAVANE DE MAURES VENDEURS DE GOMMES, A SAINT-LOUIS.

Sénégal qui servent au transport de l'arachide dans le Cayor, sont capables de fournir une somme de travail beaucoup plus considérable. Mais on voudra bien tenir compte de ce fait : c'est que les conditions d'existence diffèrent.

D'un côté—en plein Désert,—privations continuelles, souvent marches forcées à toute heure du jour et de la nuit ; de l'autre côté, au contraire — dans le Cayor, — repos assuré après le temps de labeur ; bonne herbe tendre recouvrant le sol sans discontinuité, eau limpide jaillissant des puits creusés à toutes les étapes...

Et maintenant, est-il nécessaire de reparler de la docilité du chameau ?

Oui, car cette docilité est passée, avec la sobriété du dit chameau, à l'état de proverbe.

Un exemple prouvera que ce proverbe, comme bien d'autres proverbes, du reste, est complètement faux.

Nous nous sommes arrêtés, tout à l'heure, je crois, à ce moment précis où nos coursiers venaient d'être chargés. Il ne s'agit donc plus, à cette heure, que de les mettre sur pied.

Eh bien, vous allez voir comme cela va être facile !

Je choisis, pour type, ce carcan beige qui paisiblement rumine à peu de distance de la tente :

De petits mots doux. — Rien.

Des caresses. — Rien.

Un coup de pied. — Insensibilité absolue.

Un coup de bâton sur le dos. — Mépris parfait.

Un grand coup de soulier dans le ventre. — Indifférence méprisante.

..... A la fois sept coups de pied, sept coups de bâton sur le dos, sept grands coups de soulier dans le ventre. — Même attitude superbe de dédain.

La sale bête s'est plongé le nez dans le sable, et renifle bruyamment. Bonnival soutient qu'il l'a vue hausser les épaules.

C'est alors que Mohamed furieux, à bout d'arguments frappants, se décide à employer les grands moyens : une gerbe de paille enflammée sous la queue...

En France, les ânes les plus têtus ne résistent pas à pareil

traitement. Ils se lèvent, comme lancés par un ressort, poussent un temps de galop, et s'en reviennent afin d'amende honorable. Mais les dromadaires du Sahara sont plus stoïques que les ânes de France.

Scævola — ainsi l'avons-nous nommé — ne sort pas de son immobilité farouche. Sa peau grésille, elle va cuire, elle va rissoler — et Il (permettez que j'emploie un I majuscule pour le désigner) ne pousse même pas le cri de grâce.

Que faire ? Le décharger, puis le recharger en ayant soin de répartir son *excédent de bagages* sur ceux de ses camarades animés d'intentions plus conciliantes.

Ci, une heure de perdue.

De la sorte allégé, le protestataire ne fait aucune difficulté pour se relever — parbleu, il ne porte presque plus rien ! — et encore tout fumant, s'en va, de lui-même, reprendre sa place en file indienne.

Après cet exemple, se trouvera-t-il encore des personnes assez osées pour soutenir que le chameau est un animal docile ?.....

IV

OUF! Tout est achevé. Nous jetons le coup d'œil du maître sur les fardeaux amarrés.

Qu'est-ce ? L'un penche à gauche ; l'autre penche à droite. Un troisième dodeline de la base, prêt à s'effrondrer ?.....

— Tu connais bien, me dit notre patron de caravane, en haussant les épaules, que noirs pas savoir travailler, pas savoir faire autre chose que planter mil et manger kouskous... Allons, Omar, Mahmadou ! Et cette *méchante* cuisinier qui est là qui me regarde!... Tu connais bien que c'est pas droit!... Faut remettre tout ça sur grand bosse *djemel*.

— Moi avoir appris à faire cuire viande mouton et poulet, à faire cuire civet lièvre et omelettes... Moi pas avoir appris à faire cavalier, observe, fort judicieusement du reste, Idris-Sar.

— Tu vois, s'écrie tragiquement Mohamed, cette *mauvaise* noir!... Tout le temps me chercher raison ! Dis lui donc qu'il me *garde* tranquille !

— Idris, je te défends de parler ainsi à ton chef.

NOTRE CUISINIER.

..... Les faix ont été remis en place, Abdallah a attaché les chameaux à la queue les uns des autres, pour ne pas être obligé de les surveiller constamment dans leur marche. Chacun s'est installé du mieux qu'il a pu sur le dos de sa bête.

Et j'ai donné le signal du départ.

La caravane quitte le rivage pour s'enfoncer en l'intérieur des terres.

..... Passé le marigot de Oualalan. L'aspect du pays reste le même. De grandes étendues herbeuses sur un sol uniformément plat. Mais bientôt ce sol se boursoufle ; des collines essaient de se former.

Une remarque en passant : comme il y a toujours connexion entre les accidents topographiques et la nature du sous-sol, on peut conclure qu'en cette région les changements, résultats des bouleversements de l'écorce terrestre, n'ont pas été nombreux. La même roche s'étend, à des kilomètres et à des kilomètres, dans l'Est et dans le Nord. Si nous creusons un trou nous constatons qu'aucune modification ne se devine en cette masse compacte. Rien qu'une épaisseur de sable gréseux...

Escaladons quelques dunes — car les dunes, signe caractéristique du Désert, commencent déjà à se montrer aux portes du Sénégal — escaladons quelques dunes, pour retomber dans cette *brousse* jaune qui s'ouvre en sillons sous les pas...

QUEL est celui qui a eu la malencontreuse idée de faire halte au bord de ce petit marais, formant suite au marigot de Oualalan ? Bonnival prétend que c'est moi ; moi je prétends que c'est Bonnival. Il est difficile de nous entendre. Tellement difficile que, maintenant encore, nous continuons à nous accuser réciproquement.

Ah ! c'est que la nuit que nous avons passée au bord du petit marais en question comptera pour une des plus abominables de notre existence. Songez que, de huit heures du soir à quatre heures du matin, des légions pressées de moustiques n'ont cessé de se ruer sur nos malheureuses personnes, et que le sang coula, tant les piqûres étaient profondes et répétées.

Le seul Abdallah n'a rien senti. Fortuné Abdallah !... Impossible de séjourner sous la tente. Nous nous étendons avec nos hommes devant le feu allumé pour écarter les lions rôdeurs, et, la pipe aux dents, en des apothéoses de brouillards nicotineux, chacun essaie de chasser l'ennemi.

Efforts vains...

Heureusement, il nous reste Mahmadou-Dialo. Mahmadou-Dialo, le troubadour et la gazette de l'escorte, nous fera prendre notre mal en patience.

Je le prie de nous raconter une histoire. Et Mahmadou obéissant nous en raconte quatre. Et parmi ces quatre, une toute d'actualité, que je vais à mon tour vous conter.

Comment Bon Dieu fit « mousquites »,
par MAHMADOU-DIALO.

Y a passé bien longtemps, bien longtemps, noirs ouoloffs avaient grand roi. Lui grand roi s'appelait Abdoulaye-Diop.

Il était fort — plus fort que tous autres hommes... Craignait pas crocodiles, pas serpents, pas lions..... Quand voyait lion, lui prenait lion sous le bras, et portait lion mouri dans rivière...

Abdoulaye - Diop était pas méchant. Mais il avait gagné tant force qu'il avait gagné aussi beaucoup fierté.

Un jour dit Abdoulaye : « Moi avoir peur rien ce qu'a fait Bon Dieu ! »

Bon Dieu, entendu. Va sur terre en pays ouoloff, habillé vieux marabout, avec boubou déchiré et grand bâton.

Bon Dieu entre dans case Abdoulaye.

LE BON MAHMADOU-DIALO.

« *Selam-alek*, Abdoulaye-Diop !

— *Selam-alek*, dit Abdoulaye-Diop.

— Je suis, dit Bon Dieu, marabout bien vieux, beaucoup fatigué. Sais que toi, Abdoulaye, homme fort. Veux-tu porter mon sac jusqu'à paillotte là-bas ? »

Abdoulaye prend sac. Mais pouvait plus marcher parce que sac bien lourd, — plus lourd que tout.

Alors Bon Dieu dit :

« Suis Bon Dieu, venu te voir ; pourquoi toi as dit avoir pas peur de tout ce qu'avait fait moi ? »

Abdoulaye-Diop dit :

« *Selam-alek*, Bon Dieu ! Suis poussière devant toi. Moi avoir pas dit pas avoir peur de toi, Bon Dieu ! moi avoir dit avoir pas peur de tout ce que toi avoir fait, Bon Dieu ! »

Bon Dieu fâché. Il envoya gros tonnerre, poum... poum !!... gros éclairs, gros vent. Mais Abdoulaye pas eu peur.

Alors Bon Dieu envoya trois gros lions pour manger Abdoulaye. Mais Abdoulaye prit trois gros lions et fit mourir étouffés.

Alors Bon Dieu mit gros serpents qui faisaient : xi, xi, xi, avec langues feu. Mais Abdoulaye tira couteau et coupa serpents.

Alors Bon Dieu envoya trois hommes grands, grands, plus grands qu'Idris sur Omar et Omar sur Mohamed. Mais Abdoulaye fit mourir tous trois.

Alors Bon Dieu envoya à la fin beaucoup petites bêtes avec ailes qui faisaient en volant en l'air : zi, zi, zi... à Abdoulaye. Abdoulaye donna coups de poing, coups de pied, petites bêtes piquèrent Abdoulaye ; Abdoulaye mit feu à herbes, petites bêtes firent zi, zi, zi, plus haut et piquèrent Abdoulaye ; Abdoulaye beaucoup fâché coucha par terre, petites bêtes piquèrent toujours plus Abdoulaye.

Abdoulaye figure pleine sang — comme chef Bonnival qui est là, — embrassa poussière sable et demanda pardon à Bon Dieu.

Bon Dieu remonta au ciel, — mais oubliâ petites bêtes.

Et c'est à cause Abdoulaye qu'y a *mousquites* sur la terre, conclut le bon Mahmadou.

VI

OUATIL, où nous campons depuis deux jours, c'est encore le vaste steppe herbeux déjà vu.

C'est, au bord d'un marigot qui se déploie en arc de cercle, gagnant vers la mer, une quarantaine de feux disséminés.

UN CAPTIF BAMBARA.

Mohamed est ici chez lui, — et il nous fait en grande pompe les honneurs de sa demeure.

Sa demeure : celle de tous les Maures de qualité. Une grande tente en poil de chameau frangée d'étoffes bariolées, masquant le soleil. Par terre une natte, sur laquelle on s'accroupit ; deux coussins de cuir... un large coffre en bois cachant le « capital espèces » de la famille : ambre, corail, pièces de guinée... Puis, pêle-mêle, entassés, les vivres pour de longs mois : sacs de riz, sacs de mil, pains de sucre, grandes poches en peau de mouton contenant de petits bâtonnets gris, durs comme de l'os, qui ne sont autre chose que de la viande de chameau séchée à l'air... des calebasses pour faire le couscous ; la selle du maître de céans en acacia recouvert de maroquin rouge ; la selle de la

maîtresse de céans, très large, très plate, surmontée d'une espèce de baldaquin en cotonnade bleue...

Et voilà, très exactement dressé, l'inventaire du « mobilier » acquis à tous habitants du Sahara, que la fortune n'a pas oublié de combler de ses dons.

DANS L'AFTHOUTH.

Trois genres de commerce ou d'industrie leur assurent cette fortune :

- 1° La récolte de la gomme et la culture du dattier ;
- 2° L'élevage ;
- 3° ... L'utilisation à bon compte de la main-d'œuvre esclave.

Nous reviendrons, en un ouvrage spécial, à l'étude de ces lois économiques auxquelles obéissent toutes les tribus de l'intérieur¹.

1. Consulter à ce sujet : *Une mission au Sahara occidental : Du Sénégal au Tiris, Trarza, Elib, Oulad-bou-Seba, Oulad-Delim, Yahia-ben-Osman*, par Gaston Donnet. 1896, Aug. Challamel, éditeur, Paris.

Il y a là matière à fort curieuses observations... Et puis, peut-on savoir?... En ce moment, où nous cherchons tous, plus ou moins bêtement, un remède au mal de vivre, peut-être trouverons-nous, chez les Oulad-bou-Seba, quelque formule, quelque éclaircie de civilisation dont nous pourrions tirer avantage?...

Il est certain que ces gens-là — captifs compris — sont parfaitement heureux.

Et que nous ne le sommes pas, nous !

Ils ne demandent rien, eux, tandis que nous demandons beaucoup de choses, nous !

Vaut-il mieux simplifier l'existence au point de la faire tenir tout entière dans la possession d'un joli cheval, d'une pipe de tabac et d'un plat de riz?...

Ou vaut-il mieux, au contraire, « brûler » cette même existence,... la rendre, chaque jour, plus inquiète, plus gênée, plus incertaine du lendemain, acceptant aujourd'hui ce qu'on refusait hier, ou *vice versa*, courant à la recherche d'émotions et de sensations neuves, de progrès jamais tenus ?

C'est là le problème de l'humanité.

Et ce problème, vous pensez bien que je me sens fort peu capable de le résoudre...

VII

J'AURAIS voulu vous présenter à Souadou, la première femme légitime de Mohamed-Amar, ainsi qu'à Fatimedou, la seconde femme légitime du susdit. Mais cela m'est impossible. Nous ne nous appartenons plus.

Le bruit de notre arrivée dans le village s'est répandu, et tout le monde tient à nous venir voir. Notre tente est bientôt envahie par une foule de pouilleux, mendiants de toutes espèces et de tous sexes. Ils s'accroupissent autour de nous, devant nous, derrière nous, à gauche, à droite...

Ils s'accroupissent autour de nous, et nous regardent. Ce sont des gaillards sordides, repoussants, avec leurs cheveux toujours en révolte, leur barbe taillée à la diable, poil de-ci, poil de-là... et, par-dessus tout, cette invraisemblable couche de crasse qui recouvre leur corps, à jamais vierge d'ablutions — n'en déplaise à Mahomet... Ils nous regardent et se mettent à rire, découvrant des dents blanches, seul luxe de propreté que leur dégoûtante personne se permet d'avoir.

Et nous les regardons, nous aussi... Et savez-vous qu'il y a de fort beaux types, parmi ces écœurants bonshommes? Taille moyenne, bien prise, membres un peu grêles, mais nerveux et si finement attachés! mains et pieds de statues antiques, bouche aux ourlets correctement tracés, nez droit, et, éclairant le tout, deux yeux noirs, très durs, que l'on devine inaccessibles à la pitié.

En leurs guenilles nouées autour du torse, pieds et jambes

nus, ils évoquent ces pasteurs de la Bible que Gustave Doré a fait revivre. On les voit tels qu'ils devaient être, quarante siècles passés, nomades comme aujourd'hui, errant au gré du désir de leurs troupeaux...

Et c'était une joie pour nous de les observer, de les immobiliser, en deux traits de crayon, dans des poses non prévues. C'est que, chez le Maure, il y a un artiste, un artiste à l'état brut... Chez ce demi-sauvage, pour qui la reproduction de la nature

MOHAMED ET SA FAMILLE.

animée est un crime religieux, chez ce demi-sauvage, cependant, l'idée plastique existe intuitive, inconsciente.

Voyez ces quatre drôles, là-bas, près de cette grande dune de sable... Voyez-les fièrement drapés dans leurs loques..... Et comme ils ont su se grouper avec pittoresque !

Ici il est rare qu'un peintre soit assez sûr de lui-même pour trouver, de suite, sans tâtonnements, l'attitude qui convient le mieux à son modèle. Là-bas, il semble qu'une parcelle de cet art qui sertit dans la pierre l'Alhambra et les blanches mosquées de Stamboul, soit restée en eux. Et quand processionnellement, ils suivent le marabout qui, les mains levées au ciel, va faire *Selam*, ils sont, sans le vouloir, un magnifique tableau...

VIII

OH ! ce *Selam* ! Comme c'est bien la prière qu'on peut prier dans le Désert, — simple, nue et grande comme lui !

Je les revois encore s'agenouillant à la chute du jour, alors que le disque du soleil élargi troue le ciel d'une plaie saignante.

Le visage tourné du côté du Levant, à travers l'immensité éparse devant eux, les fils de Mohamed communient de pensée avec leur Père.

— Allah ! Allah ! Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohamed est le prophète de Dieu !

Lents, ils se lèvent, extasiés, ils étendent les bras... Puis, en un mouvement brusque leurs genoux se cassent, et ils tombent le front dans la poussière... Et cette chute symbolise le néant de la vie, elle montre que le germe de tout est en cette poussière, et que poussière nous-mêmes nous nous fondrons bientôt dans l'infinité de ses atomes...

A trois reprises, c'est ce même élan furieux d'humilité. Mais soudain il semble que leur attitude change ; tout à l'heure, chétifs, vacillants, ainsi que brisés par quelque formidable puissance, n'est-ce pas une force nouvelle qui les agite maintenant ? Le regard est assuré, le geste dominateur ; les mains épandues semblent vouloir étreindre un monde... Minute suprême où les prières de tous les Croyants ont pu arriver jusqu'à Lui.

..... Minute suprême... à peine une minute... Le fatalisme qui encloue cette race est revenu. *Selam* est fini.

D'un pas d'automates, tous ont tourné le dos au Prophète, pour aller s'accroupir dans le sable. Machine humaine au ressort de volonté détruit par ce soleil impitoyable qui incendie encore l'horizon, par cette *hamada* figée dans le calcaire des âges dévoniens, par ce Coran grossièrement enluminé que quelque *moudden* psalmodiera, tout à l'heure, jusqu'à la nuit.

.

J'ai parlé de la femme, tantôt. J'y reviens.

La femme est peut-être encore plus sale que son compagnon d'existence. Il est fort probable qu'elle n'a jamais bien su à quoi s'en tenir sur l'usage de l'eau.

Jolie pourtant, malgré ses poux. Plutôt petite, potelée, visage arrondi, yeux bien fendus, cheveux épais, dents éblouissantes... Mais un revers à cette médaille : elle engraisse très vite ; à vingt-cinq ans, c'est le plus souvent un fort imposant monument, sur la massivité duquel le chameau, quelque philosophe plein de résignation qu'il soit, jette un regard inquiet, — quand il doit la transporter avec sa progéniture.

UNE CAPTIVE.

La femme, en pays saharien, est sans conteste la plus assommante, la plus absorbante, la plus insupportable moitié du genre bimane supérieur ; et la galanterie, avec elle, est toujours jeu de dupe.

Mettez bout à bout l'avarice de Shylock, la gloutonnerie de Falstaff, le toupet d'Artaban, et vous n'aurez qu'une idée très approximative des légers défauts constituant l'état d'âme d'une Mauresque.

L'homme consent, parfois, à de rares intervalles, à vous laisser en paix.

La femme, jamais. Elle est là devant vous, vous regardant. Et de s'agiter, et de se démenier, et de sourire, et de tendre la main en répétant à satiété, l'éternel :

« *A théné* » : Donne-moi ! donne-moi !

FEMMES TRARZA ET OULED-BOU-SEDA.

— Tonnerre ! s'écrie Bonnival, elles surgissent plus nombreuses que les sables de leur Désert. En voilà tout un défilé maintenant ! Gare de dessous !

..... L'une montre sa gorge : elle veut un collier ; l'autre montre ses cheveux : elle veut un peigne ; la troisième se passe à fréquentes reprises la main sous le nez, traduction : un flacon de senteur quelconque ; une autre se frotte énergiquement le visage : elle réclame un savon... — Voilà, au moins, un cadeau utile. — Puis c'est une avalanche, une grêle, une trombe de demandes de pipes — car elles fument comme des « cent-gardes », — de fil, d'aiguilles, de soie, de tabatières, de tabac en feuilles, de sucre, de biscuits, etc., etc.

Et ça n'est point fini. Les enfants s'en mêlent. Et ce sont, pour ces affreux petits êtres, des rasoirs, des bracelets, des couteaux... que sais-je encore ? Il y a de quoi en devenir névropathe.

« La patience est la fleur de l'homme », s'est écrié un jour le Prophète.

Mon avis est que, en prononçant ces paroles, le Prophète n'a pas montré qu'il avait fait de la psychologie de ses compatriotes et futurs coreligionnaires, une étude approfondie.

« Une fleur », c'est bien peu. N'est-ce point tout un « bouquet » qu'il aurait dû dire ?

IX

IL faut, comme écrivait dans le grand siècle M^{me} de Sévigné, que je vous conte une petite historiette qui est très vraie et qui vous divertira fort... à mes dépens.

J'avais cru reconnaître, à une heure de chemin, vers l'ouest de notre tente, la présence de nombreux cailloux ferrugineux.

Des cailloux ferrugineux... Rien que de très commun, dira-t-on... Oui, sans doute, mais ceux-là étaient stratifiés en si bizarres formes, qu'ils pouvaient passer, à la rigueur, pour intéressants à recueillir.

Donc, un matin, je me dirigeai vers le lieu de mes recherches pétrographiques.

Je fais cinq, six, sept kilomètres sans trouver trace de cailloux ferrugineux.

Me suis-je donc égaré? Bast! tant pis, je tâcherai de rectifier ma route tout à l'heure... Et je continue.

Grosse faute. Je m'éloigne de plus en plus du but à atteindre. Ce que voyant, d'escalader dunes sur dunes, — tant et si bien qu'enfin, moulu, fourbu, rompu, je finis par dénicher mon fameux gisement.

Grosse faute encore. Ces masses de sables métallifères, coagulées en prismes, semblables, toutes proportions gardées, aux aiguilles basaltiques, et aussi cet admirable spectacle de l'immense steppe qu'au loin la mer frange de blanc... tout cela m'absorbe à tel point que je ne vois pas le soleil, déjà prêt à me quitter.

La nuit, sous les tropiques, arrive vite. Une heure après, Phébé a pris la place de Phébus. Et moi, pauvre diable, je patauge dans une demi-obscurité détachant toutes choses ambiantes en reliefs fantastiques.

Fichtre ! mais c'est que je commence à ne plus avoir envie de rire du tout !

A OUATIL.

M'orienter ? De quelle façon ?... J'ai été assez stupide pour ne pas prendre au départ la position du camp ; je n'ai point de boussole. Et les astres, c'est bien trompeur !

L'étoile polaire, cette providence des marins de Jules Verne et des trappeurs de Gustave Aimard, l'étoile polaire me jette un coup d'œil engageant. Je suis l'étoile polaire... Et je viens me buter contre un des bras du grand marigot de Ouatil, large en cet endroit de plus de six cents mètres.

Je reviens sur mes pas, pestant, jurant, me criblant d'injures plus injurieuses les unes que les autres. Éreinté, je marche

toujours, — et je ne sens plus la fatigue. Où vais-je ? A l'aventure : en droite ligne, en rond, en zigzag.

Je marche pour ne pas me refroidir, — car la température est fraîche.

Et la nuit gagne de plus en plus. La lune joue maintenant à cache-cache avec les nuages. D'énormes gibbosités noires d'ombre se découpent sur la terre, cependant qu'au loin le marais salant d'Ouatil paraît plus blanc, d'une blancheur éteinte, mystérieuse de sépulcre.

Et un silence profond, accablant d'immobilité lourde, règne, — un silence profond que seul trouble, par instants, le murmure enveloppant, comme rythmé, de la brise se perdant dans les hautes tiges...

Et voilà que soudain mes inquiétudes si grandes s'en sont allées. Je sens si peu la vie autour de moi, que je suis tout étonné de vivre encore moi-même. Il me semble que je fais partie de ce grand tout si accueillant, si reposant...

Inutile d'aller plus loin, je m'étends sur le sable ; des poignées de longues herbes arrachées me servent de couverture.

Je sommeille à demi inconscient en tout ce vague...

Quand de longs hurlements me réveillent en sursaut. Chacals et hyènes passent et repassent à dix mètres de ma cachette, me flairant sans doute. Leurs gros corps se suivent pressés... J'en compte dix, j'en compte vingt... Et je n'ai rien pour me défendre, ni fusil, ni revolver... pas même un couteau.

Mais à quoi bon insister davantage ?

Trois heures du matin. L'aube commence à paraître. En route vers l'Est...

Tout à coup, après une interminable marche, au sommet d'une colline, j'aperçois Mohamed-Amar et son fidèle lieutenant El Boïte, juchés sur le même dromadaire.

Les suivent Bonnival et une partie de l'escorte.

Tous en un appareil guerrier qui m'intrigue : fusils sur les genoux, revolvers dans les fontes. Pourquoi tant de précautions en plein jour ?

On me dit que le pays est loin d'être sûr, qu'on a eu peur

qu'au bord de la mer, sur le chemin de Portendik, je me sois fait assassiner par quelque mécréant.

Bien mieux, il paraît qu'un lion et sa moitié m'ont suivi à la piste durant une partie de la nuit.

Si non e vero...

Mon brave camarade vient enfin me serrer la main. Il semble plus fatigué que moi. Voilà plus de huit heures qu'il me cherche. Je devine ses angoisses...

Juste le temps de manger un biscuit, et en selle ! nous rentrons à Ouatil.

Sous la tente, le thé fume dans les bouilloires. Mes hommes boivent à mon heureux retour.

— Eh ! eh ! fait Mahmadou-Dialo, en son langage intraduisible... Eh ! eh ! y a pas bon coucher tout seul dans sables...

— Y a pas bon, répètent les trois laptots en chœur. Toi pas malade, au moins ?

— *De det*¹.

— Tu penses bien, se croit obligé de dire Mohamed, si chef avait mourì, moi aurais attaché grosse pierre à mon tête pour noyer dans marigot...

La « grosse pierre », c'est de l'exagération. Mais ce qui est plus vrai, c'est que le pauvre homme, durant mes longues heures d'absence, passa de longs moments d'inquiétude. A chaque instant, m'a-t-on répété depuis, il soupirait :

— Si lui perdu, que va dire monsieur *Gouvernor* ?

Et Bonnival d'augmenter encore ses transes en ajoutant :

— Et le Ministre ? Que va dire le Ministre ?

— Tu penses Ministre mettre moi en prison ?

— Sûrement.

— *La Ilah illa Allah !!*

... Et ce fut la première fois, peut-être, qu'on eut ce spectacle, bien fait pour étonner, d'un musulman priant son Prophète de conserver la vie à un chien d'infidèle.

1. Particule négative, en langage ouoloff.

DEVANT la grande carte du Sahara :

... Voici maintenant, sauf modifications à apporter plus tard, l'itinéraire à suivre :

TYPE TRARZA.

— Direction nord-est. Arrivée à Bouzoubra, résidence du cheikh Ahmed-Saloum et du marabout Baba-ould-Hamdi. Séjour à Bouzoubra, — juste le temps d'obtenir, à défaut de renforts, deux sauf-conduits pour traverser le pays trarza. Marche vers Portendik, — sur la côte. Puis de nouveau dans l'intérieur par le Tarad, le Talfouelli, l'Agneitir, le Tasiast, la vaste plaine des Oulad-Delim et le Tiris jusqu'en Adrar-Souttoul. En cette dernière oasis, formation d'une escorte d'indigènes Oulad-bou-Seba pour atteindre, d'abord, les comptoirs espagnols du Rio-de-Ouro, au bord

de la mer, ensuite, au nord, le groupe de Tekna, Tindouf (déjà visité par Camille Douls) et le cap Juby, sud marocain, — point terminus du voyage.

..... — Pas d'observations à présenter?... Alors en route,... et sans retard !

12 avril.

— En route!...

— Mais où est donc Mohamed ?

— Je vais le chercher, propose Bonnival.

Dix minutes plus tard, mon compagnon est de retour.

Secoué de gros rire il me prend par la main.

M. GASTON DONNET.

— Viens !

— Quel spectacle me réserves-tu ?

— Les adieux de Fontainebleau, acte dramatique joué par la troupe d'Ouatil.

L'introuvable Mohamed est sous sa tente. A ses pieds gît Souadou en larmes. Autour de lui s'amasse sa vieille garde, une trentaine de matrones qui,

la tête baissée,
Semblent se conformer à sa triste pensée.

A ma vue, le héros de cette scène de désolation essaie, mais en vain, de se dégager des deux bras qui l'enserrent.

— Tu vois, dit-il, mon femme, près de moi, beaucoup triste. Veut pas laisser partir moi. Tu penses, Oulad-Delim tous faire mourir...

Oulad-Delim... Brr... brr... Souadou de plus belle se remet à sangloter, — et la « vieille garde », remplissant, pour la circonstance, le rôle du chœur antique, marmotte le funèbre *Allah akheur* des jours de deuil.

Comment tout cela finit-il ?

Bien simplement :

Possesseur d'un collier, d'un bracelet et de deux flacons d'eau de Cologne, Souadou ne craint plus les Oulad-Delim ; possesseurs d'une douzaine de couteaux, de pipes et de ciseaux, les « vieilles gardes », soudain rassurées, nous prédisent foule de choses fort heureuses.

Et Mohamed enfin libre — Mohamed revêtu d'un magnifique costume de guinée, chaussé de magnifiques bottes en cuir rouge, le « winchester » sur l'épaule, le revolver à la ceinture, — enfourche un grand diable de *djemel* de course qui, en trois foulées, le mène au premier rang de l'escorte.

.... A travers le pays trarza stupidement monotone.

... Solide ossature gréseuse. Quartz résistants.

Grandes plaines déchirées par des dunes de sable pourpre, empanachées d'herbes très rêches. — sorte d'alfa, — de taïchit, de gommiers épineux, de genêts étendus en nappes.

Un grand trou noir tapissé d'herbes et de branchages bâille en l'épaisse masse calcaire piquée de fossiles, — un puits... De l'eau à dix, douze, quinze, vingt mètres de profondeur : — saumâtre quand elle est chargée de sulfate de soude, punaise quand elle subit le contact de matières organiques.

15 avril.

Même marche monotone. Rencontré une caravane se rendant au Fouta.

On met pied à terre, et chacun — *si vis pacem para bellum*, — abrité derrière son chameau, le doigt sur la détente du fusil, attend.

— Nous sommes des voyageurs pour nos affaires, s'écrie Mohamed, et nous ne voulons de mal à personne !

Pas de réponse.

— Nous ne voulons de mal à personne !...

Même silence.

Périlleuse situation. Ils sont au moins deux cents, armés de leurs escopettes, — nous ne sommes que huit¹. A voix basse je donne l'ordre de reculer de trente pas. Mais le khébir² a deviné ma pensée, d'échapper à la portée de ses armes. Il manœuvre pour reprendre sa distance perdue ; ses hommes le suivent.

A TRAVERS LE PAYS TRARZA.

— Nous ne voulons de mal à personne !... Vous entendez?... Que Dieu punisse ceux qui ont de mauvaises intentions !

— *Salam-alek ! Marhaba-bikoum*³.

— Ouf !

— J'ai bien cru que nous serions obligés d'en découdre ! murmure Bonnival à mon oreille.

— En ce cas, lui dis-je, nous étions... flambés. Peut-être en aurait-on abattu une quinzaine, — mais le reste, à bout portant, nous canardait.

1. Y compris un laplot du nom d'Omar-Kahn, dont je n'ai pas parlé au début de ce récit parce que nous fûmes obligés de le renvoyer, malade, au Sénégal, quelques jours après cette rencontre.

2. Le guide de la caravane.

3. Soyez les bienvenus.

— Ou prenait la fuite...

— Tiens, tiens ! c'est encore possible ! Il faudra voir la prochaine fois.....

— Merci ! je n'y tiens pas.

L'interprète, durant ce colloque, est allé serrer la main du khébir. Il s'est informé, ainsi que le code de la civilité arabe l'y oblige, de la santé de son père, de son frère, de son oncle, de son cousin, de tous les habitants de sa tribu.

Et le khébir lui a rendu sa politesse.

« Heureux soit votre voyage, s'il plaît à Allah ! » La caravane s'en est allée. Longtemps encore nous la voyons, zigzaguant au ras des dunes, comme un grand serpent noir aux multiples anneaux.

Arrêt brusque. Pourquoi ?

... Scævola, l'affreux Scævola, ce parangon des chameaux récalcitrants, refuse d'aller plus loin.

— *Goddam !.....* C'est Omar-Semba qui prend un gros bâton, et le casse net sur le mufle de Scævola — lequel riposte par un formidable coup de dent.

Et il y a miracle que l'irascible matelot n'ait pas été coupé en deux, — tant les mâchoires se sont abattues avec rapidité et force, l'une sur l'autre !

Quand donc, Omar, comprendras-tu que les dromadaires sont aussi incorrigibles que les hommes ?.....

XI

ENCORE de bien longues heures par monts et par vaux. Soixante degrés ; des rafales de vent d'Est vomissant du feu. Les casques se bossellent, les malles se fendillent. Si grande est la soif, que la gorge douloureusement se resserre, semble vouloir se recroqueviller jusque dans l'estomac.

Vers la nuit, enfin, au pied d'une haute dune, en des carrés de gommiers géométriquement espacés : des feux qui papillotent... des silhouettes qui se détachent, agrandies sur fond fuligineux ; un murmure berceur de voix que ponctuée le battement régulier des pilons broyant le mil.

UNE BROYEUSE DE MIL.

A Bouzoubra, sur les confins de l'Afthouth. Le marabout Baba-ould-Hamdi, prévenu de notre arrivée, nous a fait dresser une tente, — tout ce que l'on est convenu d'appeler le confortable saharien : moustiquaires à l'intérieur, et grandes calebasses contenant dattes, quartiers de mouton et beurre.

Quelle munificence !

Mais attendons la note à payer.

— *Selam-alek-oum* ! Un Bouzoubrien nous souhaite la bienvenue. — *Selam-alek-oum* ! Un deuxième Bouzoubrien nous souhaite la bienvenue. — *Selam-alek-oum* !... — *Selam-alek-oum* !...

— *Selam-alek.....* Trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, cinquante Bouzoubriens... non compris leur progéniture !

— Tirez, tirez ; ils vont... partout, comme les petits chiens de Racine.

La lune vient de se montrer. Et à la lueur de cet astre indiscret on nous détaille, — ébahis.

Une remarque en passant : la mendicité apparaît moins développée en pays Idou-el-Hadj, qu'en pays d'Ouatil.

Les douars seraient-ils plus riches ? Bien invraisemblable supposition. Non, il faut voir, dans cette attitude réservée, les immédiats effets de la puissance spirituelle de Baba.

Ce Baba est décidément un homme du meilleur monde. J'imagine que les usuriers à quatre-vingts pour cent ne doivent pas opérer d'autre façon, pour « rendre service à leurs clients ¹ ».

1. Voici, à titre de curiosité, une lettre traduite par Mohamed, que Baba-ould-Hamdi m'envoyait quelques temps après ma visite à Bouzoubra.

Cette lettre fut écrite sous la dictée du marabout par son « Secrétaire », un noir du nom d'Abdoulaye-Diop.

« Cher Donnet,

» Je vous écris cette présente lettre pour vous demander de vos nouvelles et l'état de votre santé. Quant à moi, je me porte très bien, Dieu merci.

» S'il plaît à Dieu, la mission que vous avez, je vous la ferais, comme vous voulez. Il faut garder bien Khayeroume, ministre. Accompagnez aussi roi des Trarza. Il faut dire aux blancs qu'Abmet-Saloum c'est un roi très bon, je ne vu pas de roi plus bon lui qu'à les Français.

» Votre marabout bien affectionné.

« BABA-OULD-HAMDI. »

« Moi, Abdoulaye-Diop, vous salue. »

XII

G OUM!... Goum!...¹ Une bousculade se produit. « Ahmed-Saloum! Ahmed-Saloum! » clament les voix aiguës des enfants.

Diab!e! serait-ce Lui? Quel honneur pour nous! Et j'ajouterai : quel périlleux honneur! car pour se déranger comme cela... comme le dernier de ses sujets, il faut que le cheikh des Trarza ait bien des choses à nous demander...

— Bonnival, gare à ta pacotille!

— Hélas! elle diminue à vue d'œil, ma pacotille... Entre nous, je crois qu'on nous vole...

— Moi, j'en suis sûr! Mais qu'y faire? Nous sommes en trop petit nombre pour pouvoir protester. Si nous ouvriions trop grands les yeux, on pourrait peut-être nous les fermer pour toujours. Donc, silence, — et inscris cela aux « profits et pertes ». Aussi bien, cite-moi donc un seul voyageur africain qui n'ait pas été un peu pillé et dépouillé par les peuplades qu'il rencontrait?

— Ah!med-Saloum!! Ahmed-Saloum!!

En personne. Il est escorté de ses officiers d'ordonnance : quatre guenilleux guerriers, fusil au bras.

Un court entretien avec son marabout ordinaire, homme plein de prudence, qui lui crache dans la main pour éloigner de lui le Mauvais Esprit, — et Sa Majesté pénètre sous la tente, et s'accroupit près de nous (à la meilleure place, il va sans dire).

Une dextre négligemment tendue, à peine un mot en réponse

1. Allez-vous en!...

à nos souhaits d'arrivée. On voit tout de suite que le monarque n'aime pas se répandre en vaines paroles. Mais quelle entente supérieure de ses intérêts ! Apercevant une blague pleine de tabac sur les genoux d'Idris, sans façon il s'en empare, sans façon l'examine, et sans façon la fait disparaître dans l'ample ceinture de son boubou. Se suivent bientôt en la même cachette : un briquet, une boîte de pastilles de menthe, un cahier de papier à cigarettes et un tournevis. Que va-t-il faire de tout cela, mon Dieu !

Qu'est-ce ? L'émir s'agite. On dirait qu'il veut quelque chose.

Encore un tournevis, peut-être?... Et, prudemment, je me hâte de déposer en lieu sûr les menus objets encore épars autour de moi.

Il s'agit bien de tournevis ! Le roi manque de confortable. Comprenez-vous ? Il a les jambes trop hautes, les épaules trop basses. Le bon Abdallah s'en inquiète, et cherche un remède... Et voilà que soudain il a trouvé, le bon Abdallah : il ira s'étendre près de Sa Majesté, — et celle-ci lui mettra sa tête sur le ventre.

Ce qui est fait incontinent.

Un membre de notre escorte en aussi vile posture ! Je proteste. Mais Mohamed m'arrête d'un mot : — Vile posture. Allons donc ! Tout l'honneur est pour lui !

Et je m'explique maintenant les hésitations d'Abdallah !

Le brave chamelier s'estimait-il assez bon gentilhomme pour servir ainsi d'oreiller à son roi ?

Enfin, non sans peine, notre auguste visiteur a pris position. Il a envoyé loin de lui — mais trop près de nous, hélas ! — deux ou trois jets de salive ; il a regardé à plusieurs reprises, avec un intérêt marqué, nos armes et notre matériel de campement ; il a retiré une savate de son pied droit pour la remettre à son pied gauche ; il s'est mouché avec ses doigts.

Et nous avons profité de ce temps qu'il passait à ces diverses besognes, pour tracer de lui un signalement complet, digne de figurer sur un permis de chasse : Très jeune. Vingt-cinq ans à peine. Taille moyenne. Yeux noirs ; visage arrondi, d'une grande expression de douceur, avec cependant une pointe de rouerie qu'accentue encore une barbe de coupe droite accumulée sur les joues en favoris de procureur.

Un peu d'étiquette : le monarque maure, vêtu d'un costume de guinée recouvert d'une sorte de gandoura de couleur plus claire, a seul le droit de porter le *seroual* — pantalon de toile blanche s'arrêtant aux genoux, serré à la taille par un lacet de cuir.

Ses sujets, bien entendu, ont tous droit, eux aussi, au port de « l'inexpressible », mais cet inexpressible ne peut être que d'étoffe bleue, — jamais, au grand jamais, d'étoffe blanche.

Ainsi l'a prescrit le protocole des Oulad-Aïd.

Et j'avoue que, connaissant notre protocole européen, je n'ai pas eu le courage de rire.

.

SUR LA ROUTE DE BOUZOUBRA.

Cheikh Saloum a parlé. Il a dit (traduction Mohamed) : « Qu'Allah soit avec vous, et vous protège, s'il lui plaît. Pour moi, je crois que vous ferez comme vous voudrez. Français amis des Maures. Maures voudraient pas quelque chose mauvais arriver à Français ». Et sans transition : « As-tu apporté cadeaux ? »

« As-tu apporté cadeaux ? » Hum !...

Nous avons grande envie de répondre, tel Harpagon à Maître Jacques : « Que diable ! toujours des cadeaux ! On n'a que ce mot à la bouche ! des cadeaux ! toujours parler de cadeaux !... »

Mais voilà : le Roi n'a jamais lu Molière. Et même, l'aurait-il lu ?...

Quel peintre pourra rendre l'expression de physionomie d'un Maure, devant quinze mètres de calicot !

Oh ! ces yeux qui fixent la toile se déroulant ! Et ces mains tâtant la trame, tirant sur les fils pour s'assurer de leur solidité !

Ahmed-Saloum passe par toutes les affres de l'hésitation. Que de temps avant d'accepter tel coupon plutôt que tel autre ! Que de conseils demandés aux guerriers qui l'entourent !

Enfin, il finit par se décider en faveur d'un grand manteau rouge en drap soutaché de similor, de cinquante pièces de guinée, d'un fusil de chasse à deux coups avec ample provision de poudre, plomb et balles, de dix boîtes de thé, de cinq colliers d'ambre, d'une grande glace, d'un sac de tabac en feuilles, et d'une foule d'objets de diverse importance (articles de Paris).

En échange de ces richesses — et ici le mot « richesses » n'est pas pris dans un sens ironique, — en échange de ces richesses, l'émir nous remet une lettre assurant notre libre passage (on verra plus tard de quelle façon) jusqu'au pays des Élib — sud-ouest de l'Adrar.

XIII

ME voilà maintenant *persona grata* auprès de la « Cour ». Le ministre Khayeroume, dignitaire influent, me donne une poignée de... conseils.

— Reste à Bouzoubra, me dit-il. Dans trois mois tu viendras avec nous en *mechbour* à N'ten-Daten. Les Oulad-Delim sont méchants, méchants aussi les Zouguedou¹, méchants aussi les Élib. Si tu es seul, ils te tuent. Si tu es avec nous, au contraire, ils fuiront « comme oiseaux » à ton approche.

Je fais cadeau à Khayeroume de deux pains de sucre, pour le remercier de son offre obligeante. Mais je me garde bien d'accepter sa combinaison.

Attendre, c'est aller à un échec certain.

Durant les trois longs mois qui nous séparent encore de la saison de départ, nos marchandises, déjà fort insuffisantes, auront diminué, en de telles proportions, que lorsque le moment de s'enfoncer dans l'intérieur sera enfin venu, nous n'aurons pour marcher de l'avant que les restes « d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint ».

UN MARABOUT.

1. Peuplade fantastique créée de toutes pièces par l'imagination des Maures.

Les Zouguedou : « cavaliers fantômes qui courent aussi vite que le simoun, et boivent, dans des crânes, le sang de leurs ennemis ».

18 avril.

Baba est venu toucher le montant de la location de sa tente, et recevoir ses présents.

Le marabout n'a qu'à se louer de la générosité de Bonnival, — pourtant peu coutumier du fait. Il nous donne sa bénédiction, en de petits gestes saccadés de la main, — nous appelle « ses fils », et distribue aux laptots une grande calebasse de riz et de poissons séchés.

Le soir, sous la présidence d'Ahmed-Saloum, grand tam-tam en notre honneur. Un accordéon de 2 fr. 95 (bazar de l'Hôtel-de-Ville) obtient un succès prodigieux. Mahmoud en tire des airs « petit-nègre » qu'un aveugle, dans nos cours, ne désavouerait pas.

Après la représentation musicale, distribution de couteaux, de ciseaux et de feuilles de tabac. Beuveries de lait de chamelle, exercices de force, chants en chœur coupés de *illa Allah!* retentissants. Puis, conversations se prolongeant bien avant dans la nuit, — car les Maures, par cette raison qu'ils ne font rien de toute la journée, sont d'incorrigibles noctambules.

Les femmes consentent à s'approcher très près de nous. Mais défense expresse de les toucher. Un simple mouvement vers elles, — et les voilà poussant des cris aigus. Il paraît que nous avons le mauvais œil...

Et tous les hommes d'éclater de rire.

XIV

LONGUES conversations, ai-je dit plus haut.
Sur quoi? Sur nous! Sur ce que nous voulons entreprendre, sur ce que nous avons déjà entrepris...

Pourquoi venir dans leurs terres, puisque les nôtres sont si grandes? Pour prendre le Trarza et l'Adrar, comme nous avons pris le pays des Ouoloff?

Je proteste de nos bonnes intentions. Quelles raisons de prendre l'Adrar? A quoi cela servirait-il? Nous ne voulons de mal à personne, nous serons toujours les amis de ceux qui resteront nos amis.

Mais le doute s'affirme sur ces faces dures, — creuse un pli dans le front, glisse des lueurs mauvaises dans les yeux.....

Mon attitude conciliante n'a pas produit l'effet voulu. Chez ces peuples de demi-enfance, adoreurs de la force, douceur est souvent synonyme de faiblesse.

ESCLAVE DE RACE MACINIENNE.

Soyons forts. — Et je continue, en Rodomont :

— Nous resterons toujours les amis de ceux qui seront nos amis ; mais malheur à ceux qui deviendront nos ennemis ! Les soldats blancs sont aussi nombreux que le sable, — ils ont de grandes voitures qui les transportent, tellement vite, qu'ils pourraient aller d'ici au Tiris en une journée ; ils ont des bateaux grands comme des dunes, et si redoutables sont leurs armes qu'elles fauchent d'un seul coup une caravane de deux cents chameaux.

— C'est bien vrai?... grommelle Khayeroume.

— C'est vrai !

Et avec sa faconde habituelle, commentant mes paroles, Mohamed fait une description tellement ampoulée de la puissance de la France, que ses auditeurs en restent confondus.

Le doute s'en est allé — mais le pli dans le front persiste ; les yeux, obliques, se dérobent sous le battement précipité des paupières — mais les mêmes lueurs méchantes s'allument, passent et s'éteignent...

Peuple abattu, dompté, — et pourtant indomptable !

.
.

— Puisque tu es si puissant, c'est que tu es très riche ! Donne-nous cadeaux !

Logique impitoyable d'un jeune garçon de quinze ans qui, depuis une heure, me lapide pour obtenir un flacon d'eau de Cologne.

Son esprit d'à-propos mérite récompense. Il aura son flacon.

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue...

Vers faux.

XV

25 avril.

TOUJOURS à travers sables hérissés de gommiers et de bouquets de tamaris. Après cinq heures de marche fort pénible, sans eau — rien qu'une épaisseur de boue saumâtre au fond des outres, — nous arrivons à Tiffourthès, petit village au bord d'un puits.

Bonnival se sent malade : de sourdes douleurs, une diarrhée continue... Ce ne sera rien sans doute : une nuit de repos, et soulagement certain.

En attendant, il se médicamente.

Mais à peine le bruit s'est-il répandu que nous avons là, dans cette grande caisse, remède à tous les maux, que la foule des boiteux, des rogneux, des rhumatisants, des asthmatiques et des phtisiques, s'est hâtée d'accourir.

Une femme de soixante ans, crasseuse à faire peur à des pincettes, nous demande de lui enlever, comme ça... en soufflant dessus, un bubon qu'elle a depuis plusieurs mois à la hanche droite.

Une autre femme est atteinte de phlegmon suppurant à la main. Une incision semble indispensable... mais le moyen de la pratiquer ? Le membre est dans un tel état de saleté, qu'en admettant qu'il fût possible de lui appliquer des compresses d'acide phénique pur, — cet acide phénique ne serait pas assez fort désinfectant.

Nous voulons laver la plaie. Elle s'y refuse, indignée.

— Va au diable ! vieille têtue !... A un autre.

Et il en arrive de tous les côtés. C'est une vraie corvée, — et, qui pis est, une corvée inutile, car des remèdes appliqués une seule fois, sur des organismes aussi rebelles que ceux des Maures, ne peuvent produire aucun résultat.

Aussi, après avoir fait avaler deux ou trois douzaines de pilules, après avoir usé du bismuth et surabusé de l'ipéca, prenons-nous le parti de nous débarrasser de notre clientèle.

Nous débarrasser... mais comment ? J'ai trouvé : « Mohamed, dis à tous les malades qui sont là, que les médicaments des blancs, pour guérir, ne doivent être pris que le matin, de très bonne heure. »

Et ce fut, je vous l'assure, chose bien triste à voir, que cette procession d'éclopés regagnant péniblement leurs tentes — jetant sur nous de ces regards humides que la

souffrance alanguit, — de ces regards comme en ont les pauvres chiens sans maître que le passant a battus.

Aperçu pathologique par un médecin malgré lui :

L'habitude de dormir la nuit insuffisamment habillés ; souvent en plein air, prédispose beaucoup les indigènes sahariens aux

UNE DE NOS MALADES.

affections de poitrine et aux rhumatismes. Les maladies de vessie, dues aux longs voyages à dos de chameau, et les maladies cutanées — prurit, surtout chez les très jeunes enfants, — résultat de l'action du quartz fin sur l'épiderme¹, sont également fort répandues.

De même les ophtalmies. Pour se préserver de l'amaurose, Trarza et Oulad-bou-Seba se badigeonnent le tour des paupières avec une sorte de teinture rouge obtenue à l'aide d'un conglomérat de silice ferrugineuse, — très abondant dans la région.

Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal non plus... C'est ce que nous appellerons — pour rester savant jusqu'à la fin — un « collutoire » neutre. Et, après tout, cela vaut bien la taupe que nos paysans s'appliquent encore sur le ventre, quand ils ont la colique.

Je disais tout à l'heure que les Maures avaient un organisme rebelle à toute action thérapeutique.

En voici un exemple : le chef Ibrahim-Moktar souffrait de constipation opiniâtre. A peine... Comment dirai-je?... A peine, tous les six jours, éprouvait-il le besoin de s'isoler de son entourage. Il vint s'en plaindre à ma clinique.

« J'en fais mon affaire », pensai-je. Et successivement j'administrai au patient — à intervalles suffisamment rapprochés : — 30 grammes de santonine ; 1 dose de calomel ; 1 dose de sulfate de soude ; 25 grammes de fleurs de kousso, sans obtenir de résultats... appréciables. Je dus m'avouer vaincu. — Qu'en pense la Faculté ?

1. Au bout d'un mois de voyage, le sable avait si bien pénétré nos pores, que, lorsque nous nous touchions la peau, nous éprouvions une sensation désagréable analogue à celle que l'on éprouve quand on passe la main sur une lime.

XVI

Voyons, mon vieux Mohamed, où trouverons-nous de l'eau?
— ... Cette nuit, si *djemels* font courir jambes vite, vite...
Tu connais bien, continue notre interprète, railleur, qu'y a pas *même* entre marche de... Comment les blancs appellent cette petite bête qui porte calebasse sur son dos?...

— Une tortue...

— Tu connais bien qu'y a pas *même* entre marche tortue et marche oiseau?

— Certes... Alors tu crois que si nous ne perdons pas de temps...

— Cette nuit, Bon Dieu donnera eau douce comme lait.

— Bon Dieu t'entende !

Mais quelle grande misère lorsque la caravane, au bout du long chemin, s'arrête au bord du puits comblé !

En selle. On brûle les étapes. Boutreyfia, Nteguen. Les indigènes ont fui à la recherche de l'oasis. Des piquets de tente aux trois quarts enfoncés dans la dune, le parc aux moutons avec sa clôture d'acacias, seuls indiquent la place du village abandonné.

Oh ! le besoin de descendre de ce dromadaire dont le balancement de bateau vous brise, de s'affaler au pied de ces gommiers, de s'anéantir sous ce pesant soleil !.... Une heure ! ne fût-ce qu'une heure !...

Mais les outres asséchées flageolent aux flancs des méhara, et nous disent d'aller toujours.

Et nous allons longtemps, longtemps, — jusqu'à Bogueun.

— Doucement ! vous allez vous rendre malades, que diable !

Pensez-vous qu'on m'écoute ?

Chacun boit à gorge que veux-tu une sorte de mixture — eau et sable ! — bouillie jaunâtre déplorablement puante¹.

— Mohamed, avance à l'ordre ! Est-ce là cette « eau douce comme lait » que tu nous avais promise ?

— Elle n'est pas bonne ? répond-il les yeux baissés.

— Tartufe, va !

UN PETIT MENDIANT.

1. La profondeur des puits varie de trois à six mètres — mais pour atteindre dans l'Inchiri et dans l'Ackhar, trente mètres.

L'eau, comme je le disais plus haut, est mauvaise, d'un exécrable goût de pourriture. Ce goût provient de toutes matières organiques que le vent et les indigènes laissent tomber au fond des puits — et aussi, de ce fait que le sable composant le sol est contenu tout autour des parois forées par de menus branchages qui, au contact de l'eau, se décomposent.

L'existence seule de nappes souterraines, peut expliquer l'origine de ces puits. Les pluies qui tombent très rarement, mais toujours avec beaucoup de force, traversent le sable pour s'aller réunir dans les bassins les plus déprimés des plateaux..... La salure des eaux n'a pas d'autre cause que l'influence des terrains environnants. — (Voyez *Une mission au Sahara occidental*.)

XVII

ALLONS, bon ! voici qu'on recommence à nous rebattre les oreilles avec les Oulad-Delim, et autres écumeurs du Désert.

Ces Oulad-Delim savent que nous devons traverser leur pays. Ils nous attendent, paraît-il.

..... Et puis ce sont des gars de très mauvaise mine qui se montrent, depuis quelques jours, aux alentours du camp.

L'un d'eux, hier, a cherché querelle à Mahmadou-Dialo. Le colosse l'a empoigné par le fond de son *seroual*, et l'a envoyé rouler à trois pas...

L'homme, furieux, est revenu à la charge — armé cette fois. Dialo l'a couché en joue. L'homme s'est éloigné, menaçant.

Tout cela n'annonce rien d'heureux. Je suis inquiet. Je place deux sentinelles, baïonnette au canon.

Bonnival montera la garde jusqu'à minuit. A minuit, je viendrai le relever.

Douze heures d'attente. Mais rien, sinon, à l'aube, des traces de pas reconnues très distinctement. Un *ghezou* de maraudeurs, sans doute.

Atmosphère d'oppression douloureuse, de craintes continues, en laquelle nous vivons. Les laptots ont perdu cette belle insouciance, signe caractéristique de la race. A grand'peine se décident-ils à conduire au puits le chargement de peaux de bouc ¹.

1. Outres en peau de bouc.

Semba nous fait part le premier de ses terreurs. Je le réconforte de mon mieux.

Vient ensuite Idris. Monsieur Cuisinier est persuadé qu'il ne reverra jamais « son maman » à Dakar. Et il donne le conseil de rebrousser chemin.

Bonnival déclame à son adresse un discours semé de mots

A TRAVERS BROUSSE ET SEBKA.

pompeux : « honneur », « patriotisme », « désintéressement », « mépris de la vie », « gloire », « médaille militaire ».

Mais Idris n'est rien moins que cocardier. Et les joies que procure l'accomplissement du devoir lui sont un maigre stimulant.

Il continue donc de rechigner, — à voix basse au début, très fort ensuite.

Les autres, enhardis, l'appuient.

— Bref, que voulez-vous ?

— Retourner au Sénégal.

— Par quel moyen ?

— Avec les chameaux que tu nous donneras.

— Jamais je ne vous donnerai de chameaux. Quant au premier qui s'avisera d'en prendre un, il peut être certain que nous lui casserons la tête à coups de crosses. Et maintenant, retenez ce que je vais vous dire :

« Je ne souffrirai point de mauvaise volonté dans mon escorte. Que le lâche qui veut s'en aller, s'en aille, — mais sans armes, sans monture, sans vivres. Si les lions ne le mangent pas dans la plaine, s'il n'est pas assassiné ou fait captif par quelque tribu, il reverra Saint-Louis. Et alors savez-vous ce qui l'attend ? Le gouverneur le jettera en prison pour le punir de n'avoir pas suivi jusqu'au bout ses chefs blancs !

« Mais voyons ! où est-il donc ce Ouoloff qui a peur ? Que son père le maudisse ! que ses femmes lui crachent au visage ! que ses fils se détournent de sa route !

« Mais où est-il donc ? Qu'il se sauve à l'instant même comme un vautour, comme un chacal devant le bâton qui le menace ! »

Je ne saurais vous dire combien cette petite harangue, de forme sénégal-mauresque, obtint de succès.

— Nous pas peur ! cria Omar.

— Nous tuer mais pas parti ! tonitrua Mahmadou.

— Pardon ! murmura Idris.

Et à partir de ce jour il n'y eut pas de serviteurs plus dévoués, plus vigilants, plus courageux, que les trois laptots Omar-Semba, Idris-Sar et Mahmadou.

Nous allions bientôt avoir besoin de leur dévouement, de leur vigilance et de leur courage.

XVIII

IMPRESSIONS de caravane :

Un vieux, bien vieux, tout cassé, tout voûté, l'air de la fée Carabosse habillée en homme, est assis sur le sable, nous regardant venir.

En un geste qui déploie comme deux ailes noires les manches de son manteau, il nous fait signe de nous arrêter. Mohamed met pied à terre. Une longue conversation s'engage.

Mohamed remonte sur son chameau :

— Nous allons tous mourir ! murmure-t-il en passant près de moi. Le marabout Abderrhaman l'a dit...

Et d'un !

Près des salines de Tinidjmar, que le soleil martèle de taches lie de vin, des pâtres dorment sous la tente. Ils se réveillent pour crier que les Oulad-Delim nous massacreront si nous poussons plus loin.

Et de deux !

Auprès du puits de Melmough, cinq captifs trayant des chamelles interpellent Abdallah. Il paraît que dans une semaine nous serons reçus à coups de fusils par les Elib !

Et de trois.

Comme ces gens-là sont gais !

10 mai.

J'imagine que le métier de peintre orientaliste doit être, ce qu'il y a au monde, de plus facile.

Veut-il faire un « désert », il lui suffit d'appliquer successivement, sur une grande toile, une épaisse couche d'indigo — la voûte céleste, — une épaisse couche de blanc — la terre.

Et, ceci achevé, il a une vue exacte de ce Tarad-Emelil que nous traversons aujourd'hui.

Mais je me repens bientôt d'avoir prononcé ces paroles impies.
— Regarde ! me dit Bonnival.

..... Vers le nord, ce sont des teintes très douces : rose clair, gris cendré, qui poudrent le ciel à frimas.

Plus près de nous sonne la fanfare des bleus crus à la Delacroix, — des rouges qui éclatent dans les massifs floconneux des nuages comme autant de grenades ouvertes, des « laminés » de violet coupés en écharpes et en banderoles. De larges appliques d'orangé s'écrasent sur ces fonds de gloire, tels des boutons d'or en un manteau de velours...

Mais soudain, dans une dernière convulsion, une déchirure se produit — une déchirure droite comme un portique, et tellement grande qu'elle paraît menacer la terre.

Et de ce trou béant, des lueurs pourpres surgissent, s'allument comme des torches, roulent comme des vagues.

L'incendie gagne. Le flot de sang couvre tout. L'empereur Soleil disparaît.

..... Et le crépuscule tomba lentement ce soir-là. Et avec le crépuscule les dernières flammes s'éteignirent.

Seules les teintes très douces, réfugiées très loin là-bas, dans une atmosphère différente, restèrent figées dans la brune. — Et ce fut la seule note de pitié en toute cette magnificence.

XIX

LE Désert est bien « désert ». Par delà les dunes, très loin, la lunette d'approche n'annonce rien de suspect. Les nomades s'en sont allés en Inchiri. Le sable garde encore traces de leurs pas.

Donc une journée de repos. Nous l'avons bien gagnée. Les dromadaires n'en peuvent plus ; un de nos noirs souffrant de diarrhée symptomatique faiblit à vue d'œil ; mon compagnon, lui-même, malgré toute son énergie, demande grâce.

Nous nous étendons sur nos lits de camp. Les malades absorbent calomel sur magnésie, — durant qu'Idris, toujours infatigable, fait la popote, et que Mohamed, atteint d'un prurit religieux, vraiment bien extraordinaire chez lui, « selamise » trois ou quatre fois de suite, avec la ferveur d'un vieux marabout.

« Tout est paré », phrase sacramentelle du maître-queux. A table. Bon Dieu ! qu'il fait chaud ! — Et le mouton qui mijote dans la marmite et l'eau saumâtre, encore gluante de boue, n'excitent guère l'appétit.

Bast ! on se bouchera le nez pour boire, — et se souvenant, à propos, du précepte « qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger », on se bourrera de chair dure barbouillée de saindoux.

UNE CAPTIVE MANDINGUE.

Une bonne pipe, par là-dessus, — et de nouveau la sieste sur les lits de camp.

A quatre heures : réveil. Je mets à jour mon carnet de voyage. Bonnival passe l'inspection des armes. L'escorte, massée dans un coin, bavarde. Les chameaux ruminent. Et Mohamed, de plus en plus féru de dévotion, converse avec son Prophète.

Enfin le soir arrive. Petite promenade autour du bivouac.

— Que fait-on à Paris?... Et c'est surtout des préoccupations de joies physiques qui nous poursuivent en cette existence de perpétuelles privations, — un bock ! comme ce serait bon ! Et un bifsteack aux pommes ! un énorme chateaubriand, cuit à point, arrosé de quelques bouteilles de vin frais !...

Oh ! du vin frais ! Un royaume pour du vin frais !

.
..... La nuit vient de recouvrir cet infini dont nous sommes les seuls points vivants.

Pourquoi — par quel phénomène de télépathie — nous semble-t-il voir maintenant devant nous ceux que nous aimons, ceux que nous avons aimés — vivants ou morts ?

Ils passent et repassent processionnellement, en de familières attitudes. Leurs voix nous psalmodient des choses très belles et très tristes...

Et puis, trop tôt, ces voix s'éteignent...

Et nous restons sans voix nous-mêmes — bien près de pleurer.

Fin de notre conversation :

— Somme toute, pourra-t-on me dire ce que c'est que le devoir ?

— Le devoir, répondis-je, c'est ce que tu fais depuis deux mois.

Et je crois que j'eus raison, ce soir-là.

XX

TROUVÉ hier, dans le fond de ma malle, un livre.

L'auteur? — Je ne me souviens plus de son nom.

Le titre? — Qu'importe?

C'est une œuvre tout entière de mièvrerie sentimentale, taillée sur patron romanesque. Trame vieillotte; sujet rococo. A la fois Feuillet, Ohnet, Theuriet; réminiscences de George Sand...

Cette œuvre d'imagination puérile, sans le moindre souci du réel, seulement à l'usage des mondaines chercheuses d'émotions faciles, — cette œuvre je la lis, la relis sans m'en jamais lasser...

Et une impression pénible se dégage de ma lecture. Cette vie factice aux lumières, ce luxe, dont tous les héros de machinations *livresques* sont entourés, ces femmes en « robes de soie mauve garnies de larges plastrons de dentelle », allongées au fond de leur victoria, dans le lent défilé d'un retour du Bois — ces femmes, statues finement ouvrées, mises au monde pour le seul plaisir des yeux; ces hommes qui mourront sans savoir même ce que c'est que l'effort... cette plénitude de bonheur matériel en ce moment où je manque de tout... tout cela me révolte, — et mon isolement à la fin de cette journée très lourde me pèse ainsi qu'un exil...

Je ne cherche pas à analyser le roman. Que me fait de savoir que M^{me} de X... aimera d'abord M. Y..., pour le tromper ensuite avec M. Z...?

J'établis simplement un parallèle entre leur situation et la mienne, et je gémis sur mes misères en pensant à leurs joies!

Et je m'aperçois bien tard que ce que je viens de dire est folie... Car, enfin, si j'avais voulu éviter ces misères, rien ne m'était plus facile que de rester chez moi.

.

Qu'on me pardonne. Ce sont accès passagers de mauvaise humeur, — accès bien connus de tous ceux ayant fait campagne aux colonies.

Cela s'appelle, au Soudan : la *soudanite*; au Tonkin : la *tonkinite*; en Guyane : la *guyanite*.

Cela débute un beau matin, — on ne sait trop comment. On se lève furieux contre cette chaleur suffocante, ce ciel si bêtement bleu, cette eau si saumâtre, ce sol si monotonnement plat, ces noirs si apathiques...

Scène première : votre camarade vient à vous la main tendue :

— Tu as bien dormi ?

— Merci. Pas mal.

— Oh ! comme tu me dis ça sèchement.

— Parbleu ! ne faudrait-il point emprunter pour te répondre le formulaire de politesse de la baronne Staffe ?

— Sans aller aussi loin, tu devrais, il me semble...

— Encore des manières ! Bon Dieu, si tu savais comme c'est assommant le protocole....

— Sur quel ton le prends-tu ?

— Le ton qui me plaît.

.

Scène deuxième. Trois heures plus tard.

— Je regrette fort, mon vieux compagnon, d'avoir été ce matin un peu brusque. Excuse-moi.

— !!

— Ah ça ! Tu ne me réponds pas.

— Je n'ai pas à te répondre. Tu es chef de mission, ordonne, j'obéirai. Mais ta tyrannie...

— Ma tyrannie !!!...

— Oui, ta tyrannie !... n'ira pas, je suppose, jusqu'à exiger de moi, soumission à tes moindres caprices.

— Enfin qu'as-tu ?

— J'ai... j'ai... que je suis comme toi tout à l'heure. Parler me fatigue. Tu devrais le comprendre, et me laisser en paix...

.

Scène troisième.

— Oserai-je te demander comment tu as passé la nuit ?

— A merveille !

— Cette amabilité de hérisson ?

— Disparue. Mais, au fait, et toi qui étais, si j'ai bonne mémoire, piquant, tel un buisson d'épines.

— Mon cher, je possède aujourd'hui le calme socratique.

— Ah ! alors, dans ce cas...

— Dans ce cas ?...

— Nous sommes deux imbéciles. Embrassons-nous.

— J'allais justement te le proposer.

Soudain, très grand bruit sous la tente.

Un énorme poing tendu, — le poing d'Omar-Semba.

Un juron d'Idris, en réponse à cette menace.

Invectives sur invectives. Pugilat.

— Faut-il les séparer ? propose Bonnival.

— Bah ! laisse-les ! Demain ils se raccommoieront.

XXI

ILS se raccommoderont... Pas toujours. Combien d'expéditions ont échoué par froissements d'amour-propre, excès de discipline, jalousie, esprit de caste...

Une réprimande infligée devant les hommes de l'escorte en termes peu congrus ; une décision prise sans avoir consulté, au préalable, l'intéressé. C'est assez pour entraîner la révolte, en ce climat énervant.

Piqûre d'épingle, en France, devient coup de poignard là-bas. Savez-vous qu'il faut une force d'inertie peu commune, pour ne pas tomber en fureur au moindre obstacle ! Débilité par le manque de nourriture, le manque d'eau, le malaise à la fois moral et physique que crée la préoccupation constante de sa propre sécurité : l'organisme entier sous la surexcitation d'une chaleur d'été, sous la menace des nuits chargées d'orage où le sommeil trouve à peine son temps — l'organisme entier s'insurge, se cabre contre la volonté.

Et fatalement arrive l'heure où la volonté succombe.

Les indigènes sont parfois témoins de ces « chutes de nerfs ». Qu'en pensent-ils ? Rien de bon. Ils haussent les épaules.

Pour eux, la colère est haïssable.

Chaque accès d'emportement vous enlève un peu de votre prestige. Voyez ce qu'il en doit rester au bout de six mois, dans ce pays où l'Européen est méprisé, presque à l'égal du Juif !

Un chef, en constituant son état-major, prend-il toutes les garanties désirables ?

Il est certain qu'il ne fait appel qu'aux plus robustes, aux plus courageux, aux plus convaincus, aux plus instruits...

Mais vigueur, courage, savoir... est-ce assez ?

Non. Il manque le caractère.

Le caractère. Personne ne s'en occupe, dans le recrutement d'une caravane !

M. HENRI BONNIVAL.

Pour aller en Afrique inconnue, il est admis qu'il faut être un « cerveau brûlé ».

Dès lors, le commandant de mission, partageant l'erreur générale, s'entoure, de préférence, de têtes folles, d'ambitieux aux ambitions mal définies, — qui ne voient dans l'œuvre à tenter que le pittoresque, à la Mayne-Reid, de la grande aventure, la réclame faite dans les journaux, le « coup de gloire » du retour...

Égaler Brazza ! Surpasser Monteil ! Avoir la croix d'honneur à cet âge où les camarades usent leurs culottes sur les bancs des Facultés.

Beau rêve !

Hélas ! Que vaut le ruban rouge, au bord du puits asséché ?

— Pas même une carafe d'eau fraîche ! Ah ! si j'avais su !

Ce sont là tristes réflexions que notre héros a tout loisir d'évoquer durant ses longs jours d'abstinence.

Est-ce à dire qu'il ait peur ? Non certes. Seulement découragé, abattu, cruellement désabusé...

Remarquez qu'en guerre ce même homme peut faire merveille. Solidement encadré, entraîné par l'exemple, il marche, marche à l'aveugle, dédaigneux de la mort, sans songer à rien. C'est le fantassin de la Grande Armée, c'est le grenadier de Waterloo, c'est le cuirassier de 1870...

En exploration : c'est un inutile. Pis que cela : un embarras. Pis que cela : un danger.

Un caractère calme, réfléchi, un courage froid, prudent, méthodique, une décision où rentrera moins de spontanéité que de calcul ; une volonté sachant, dès le début, ce qu'on exige d'elle, où elle doit aboutir. Voilà le vrai pionnier.

J'oubliais d'ajouter une qualité à toutes ces qualités : l'humeur égale, la gaieté.

La bonne gaieté qui fait trouver les étapes moins pénibles, les nuits de bivouac moins angoissantes.

Foin des gens moroses !

Un visage morne de philosophe déçu ! Quelle piteuse acquisition, en voyage !

— Mohamed, viens ça, nous raconter une histoire drôle.

Mohamed n'est pas là...

XXII

UN coup de feu !.....

— Alerte !

..... En un clin d'œil Bonnival est debout. Les laptots nous entourent.

— Que personne ne bouge ! Attendons.

Et Mohamed qui n'arrive pas !

— Mohamed ! Mohamed !

— Parbleu, c'est lui qui a tiré...

— Mais non, ça n'est pas possible. Ses armes sont sous la tente.

— Mohamed ! Mohamed !

— *Goulou* ¹ !

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Un *mechbour*, — trente cavaliers environ au galop de leurs dromadaires... Ils viennent vers nous.

— Trente cavaliers contre nos carabines, c'est peu de chose. De l'ensemble, du coup d'œil. Et je réponds de tout !.....

« Je réponds de tout. » Jamais général en chef n'avait été plus éloquent.

Éloquence perdue. Un homérique éclat de rire m'arrête net dans mon essor.

— Regarde nos adversaires.

Pauvres diables. Ils nous ont pris sans doute pour des Oulad-Delim. Aussi, quelle fuite !...

1. — *Voilà, donc !*

L'interprète a une moue de mépris. La main en abat-jour sur les yeux, il les fixe longuement.

La moue de mépris s'accentue :

— Ça pas guerriers ! ça captifs ! *Lahmé* ¹.

Un Romain n'eût pas mieux dit.

— Mais quel est donc celui qui a fait « parler la poudre » tout à l'heure ?

Le chamelier vient de rentrer... — Où étais-tu ?

Geste vaguement indicatif.

— Donne ton fusil !

La cartouche est vide.

Une semaine de privation de tabac, avec inscription du motif sur le livret de route, à Abdallah, « pour avoir quitté son poste sans autorisation, et avoir tiré un coup de feu sans nécessité ».

Un Maure me remet une lettre. Dans cette lettre Baba-Ould-Hamdi nous annonce de « gros dangers ». — Veillez sur vos têtes, les Elib vous guettent !

Brave Baba ! Mais je déchante en lisant le post-scriptum :

« Envoie-moi de suite, par celui qui te remettra ce papier, deux pièces de calicot blanc. »

A quel mobile a obéi le grand marabout idou-el-hadj ? A-t-il voulu charitablement nous avertir du péril qui nous menaçait, ou, supposition tout aussi admissible, a-t-il pris ce prétexte pour alléger encore notre pauvre pacotille ?

Problème difficile, que je ne parviendrai jamais à résoudre.

1. Esclaves traités de *lahmé*, c'est-à-dire : « viande bonne à manger ».

XXIII

15 mai.

DE grandes plaines encore ; de grandes plaines toujours. Une mer d'herbe jaune se creusant en vagues sous le vent...

Puis des dunes de sable rouge très hautes, droites comme des murailles ; et, au pied de ces dunes, des marais salants qu'au loin on prendrait pour des lacs paisibles, — des marais salants pleins de soleil...

Le long de la route, dans l'empâtement des boues argileuses, des herbes spirales rachitiques, exfoliées, que paissent, avec plus de bon vouloir que de réel succès, de maigres troupeaux de moutons ; des tentes en mauvaise toile de guinée abritant, pêle-mêle, des familles d'indigènes el-boëni. Et voilà un tableau bien couleur locale.

La lumière enveloppe, pénètre toutes ces formes, en accuse tous les reliefs, en magnifie tous les contours. Pas un détail ne manque. Le grain de silice piqué dans le sol stric le sol d'éclairs ; une coquille d'alluvion ourlée de gypse rose, comme une oreille de femme, devient un bibelot précieux serti de diamants. Il n'est pas jusqu'à l'inî, tapi en touffes épaisses au bord du puits, qui ne se couvre de tons fauves... se fige en des immobilités lourdes de métal.

Collines et steppes déroulés semblent quelque titanique planche à l'eau-forte gravée par quelque Piranèse surhumain... Du ciel à la terre, c'est un égrènement sans fin d'impalpable

poussière, tourbillonnant en masses d'or devant les yeux éblouis...
L'immensité n'est faite que de soleil.

.
.

17 mai.

Des traces de lion !

— C'est sérieux, ce que tu nous racontes là ?

— Aussi vrai qu'y a Bon Dieu là-haut, affirme Mohamed.

— N'y aurait-il pas moyen d'en voir un ? Voyons, Mohamed, sois gentil, montre-nous un petit lion !

Mais Mohamed, froissé de tant de scepticisme, s'en est allé.

Est-il besoin d'ajouter que pas plus aujourd'hui que les jours précédents, pas plus les jours précédents que les jours suivants, nous n'avons aperçu de « seigneur à la grosse tête »¹.

Auraient-ils raison ceux qui, avec Alphonse Daudet, affirment qu'il ne reste plus un seul lion dans le Désert ?

L'auteur de *Tartarin* est persuadé que le dernier de ces intéressants animaux habite les environs de Géryville. Très vieux, aveugle, perclus de rhumatismes, ce Bélisaire de l'Atlas se tient sur la route nationale, attendant qu'un voyageur charitable veuille bien verser son obole dans la petite sébile qu'il porte suspendue au cou.

Cette histoire, quelque navrante qu'elle soit, doit être tenue pour vraie.

1. C'est ainsi que les poètes arabes appellent le lion.

XXIV

18 mai.

TIOUROUR, point sans importance, qui, sur la carte Lannoy de Bissy, vous a des allures de capitale.

On dit : « Les palmiers de Tiourour ». Or il n'y a pas de palmiers à Tiourour. Y en eut-il jamais ? Le capitaine Vincent affirme — c'était en 1862 — en avoir vu plus de deux mille.

Tiourour est un lieu d'arrêt forcé pour toutes les caravanes se rendant au Tiris ou en Adrar.

De quelle patience ne nous a-t-il pas fallu donner la preuve, en ce maudit village ! Je me souviendrai toujours des cinq heures passées au bord du puits.

Ça été tout d'abord la femme du guerrier Mou-Ben. Cette massive matrone, pesant au moins trois cents livres, a constamment barré de ses charmes débordants l'entrée de notre tente. Pour ouvrir le passage, l'économe Bonnival dut sacrifier le contenu d'une boîte entière de pipes, de couteaux et de rasoirs.

Et le petit Ibrahim, ne mérite-t-il pas lui aussi une petite mention ?

Cet adolescent de malheur me fait écrire en arabe, sur un morceau de carton, les cinq ou six mots de français qu'il a pu retenir en m'entendant parler : « Major » — « Dis donc » — « Ça va bien ? » — « Comment ? » — « Attends »...

Et ces mots disparatés, il les répète comme une prière, sans jamais se lasser...

Si encore les parents du jeune polyglotte me remerciaient de la leçon de langue que je viens ainsi de lui donner !...

Mais non, M. Ibrahim père, quoique ancien ministre du roi Ely — du moins il le certifie, — n'a aucun tact. Déplorable manque d'éducation chez un si haut personnage, ce diplomate se vautre sur mon lit, plonge ses doigts sales dans la caisse de sucre... bref,

UNE CARAVANE A TIOUROUR.

se conduit si incongrûment, que je charge Mahmoud-Dialo de nous débarrasser de sa présence.

Le colosse prend M. Ibrahim dans ses bras, — et, avec des précautions infinies, va le déposer dans le sable, à quelques mètres du campement.

Imprudente manœuvre, M. Ibrahim crie, hurle, vocifère. Les loqueteux qui l'entourent prennent sa défense. Le campement est envahi. Cent poings nous menacent. Omar-Semba veut résister. Il est renversé, foulé aux pieds. Hors de lui, le matelot a saisi son fusil. Il va s'en servir. Bonnival arrive à temps pour faire tomber l'arme de ses mains.

— Surtout, pas de coups de feu, ou nous sommes perdus, dis-je à voix basse.

L'interprète a beau se démener, — il n'avance guère. Ses « goulou » si persuasifs restent sans écho.

La situation s'aggrave. Nos adversaires ont pris carrément contact. Ils semblent maintenant beaucoup moins en vouloir à

nos personnes qu'à nos marchandises. Les malles sont violemment jetées dehors, plusieurs ballots sont déjà ouverts à coups de poignard...

Quand survient une idée de génie à Mohamed :

— Ahmed-Saloum ! Ahmed-Saloum ! crie-t-il à tue-tête.

Tous s'arrêtent, croyant voir apparaître le cheikh redouté.

— Ahmed-Saloum, continue Mohamed, profitant de l'accalmie avec beaucoup de présence d'esprit, Ahmed-Saloum a pris sous sa protection ces deux blancs — qui sont deux grands chefs dans leur France.

Écoutez bien ceci : c'est que tous ceux qui feront du mal à ces deux chefs blancs, feront du mal à Ahmed-Saloum lui-même.

Ahmed-Saloum est juste. Il ne veut pas considérer comme ennemis des hommes qui ne viennent à lui que pour le commerce, — et non pas pour rendre captives ses femmes, prendre ses douars, et brûler ses champs de gommiers !

Que les méchants soient punis ! Ces blancs ne sont pas méchants. Ils sont bons...

Et notre seigneur le Prophète l'a dit : « Un cœur d'enfant, sans mauvaises intentions, sans haine, sans colère, plaît toujours à Dieu ».....

Mohamed est un grand orateur. Ses paroles ont produit l'effet voulu. Les pillards ont laissé malles et ballots, — et sont venus se ranger autour de M. Ibrahim.

Embarrassé, M. Ibrahim n'a plus trouvé mot à dire. Suivi de

MONSIEUR IBRAHIM.

son épouse et de son fils, il s'est éloigné. Et les autres, imitant son attitude pleine de réserve, l'ont suivi.

Un fort coup de collier pour remplir nos outres avant la nuit, réparer les dégâts causés par tous ces coupe-jarrets... Et quittons Tiourour, vite, vite.

Touché à Arrehit, village de pasteurs aux troupeaux essaimés sur les areg. A peu de distance se trouve un marché de dromadaires.

Moyennant trente pièces de guinée, nous achetons un grand *djemel* de charge destiné à remplacer le trop fameux Scævola, — dont on ne peut décidément tirer aucun parti.

.
.

Nous sommes dans les sables du Taffouelli. Pays de mort. La végétation, réduite aux seuls taïchit, semble encore plus malade, plus exsangue.

Les collines rampent et s'écrasent à la surface du sol. La plaine fuit, fuit devant nous... Quand arrivera-t-on?... Où arrivera-t-on?...

LA mer ! la mer !.....

Ce cri est un cri de délivrance. Elle est devant nous, la Grande *Bleue* — très calme, très douce, pleine de soleil.

Porte ouverte sur le néant ; solitude infinie, profondeurs vides donnant le vertige...

Rien sur la terre ; rien dans le ciel ; rien sur la vague. Jamais un bateau ne se hasarde près de cette côte saharienne. Les steamers fuient grand large. Tout ce qui touche au Désert effraie... Le sol est traître : il s'émiette, il se dérobe, il s'affaisse, il s'écroule. Le vent le fait tour à tour dune et steppe.

Et pourtant, de cet insaisissable est sorti le tangible. Le travail des siècles a marqué son œuvre dans l'incertain.

D'abord, ce fut le sable des masses gréseuses, réserve des temps dévoniens... Puis l'océan est arrivé, recouvrant ce sable, pénétrant quartz et gneiss, formant de leurs molécules une gigantesque chaussée — peuplée aux premiers âges de limules et de nautilides, semée aujourd'hui d'algues et de fucus.

Cette chaussée s'appelle : le Banc d'Arguin.

Le Banc d'Arguin est un monde. De Portendik — la Marsa des Maures, le vieux port qui eut son heure de prospérité sous André Brue — à Agadir, il mesure 200 kilomètres de longueur sur 83 kilomètres de largeur. A quinze milles du rivage, ses fonds ne dépassent point vingt brasses !

Et quelle richesse de faune conchyliologique ! Et par suite,

quelle surabondance de poissons ! — morues, sardines, anchois, surmulets, dorades, merlans, samas, etc.

Si nos compatriotes nous demandaient avis, nous leur répondrions qu'Arguin semble appelé à rivaliser avec Terre-Neuve ;

EN ROUTE. — A TRAVERS LE TAFFOUELLI.

que Djioua, flanqué d'un wharf, pourrait être un excellent havre, accessible, même à marée basse, aux navires de fort tonnage ; que...

Mais à quoi bon insister ?...

Nos compatriotes n'ont de confiance que dans les actions de la *London and Zanzibar Problematical Gold Mining Company* !...

XXVI

REVENONS à Marsa, où nous avons séjourné une semaine auparavant.

Un marais salant — celui de Jreid — exploité par les Tendagha, avec, tout autour, des traces de fondations de maisons, et sept canons — ombres de canons rongés par le temps, aux trois quarts enfouis dans le sol — marque la place où commerçait autrefois le Portendik hollandais.

Marsa ¹ c'est un peu « autre chose » apportée en toute cette monotonie stérile. C'est une surprise que réserve le Désert.

Marsa se déploie en arc de cercle sur un tapis de plage très uni, — au pied de hautes dunes ocreuses découpées en arêtes vives.

Des herbes étranges recouvrent ces dunes ; des bouquets de tamaris, des caoutchoucs nains, bosselés de sève, allongent leurs bras noueux, cherchent l'humus, et, ne le trouvant pas, en meurent.

Et tout cela se répand au loin si paisible, — que tout cela semble pris de sommeil...

Tableau impressionniste :

La plaine du Tarad, grande mosaïque à la fois verte, noire, blanche et violette. Collines pourpres sur collines pourpres. La mer, d'un bleu mat, splendidement belle sous cette chaleur exaspérée qui la métallise.

Et par delà — vers l'horizon — la dernière ligne des flots —

1. En Arabe : l'*Escale*.

soudain une barre jaune brutalement tracée, comme un reste de couleur oublié sur cette immense palette qui est le firmament.

Et puis l'on ne voit plus rien, mais l'on devine de nouvelles étendues bleues, bien loin, très loin, jusqu'au seuil de l'Amérique... passé l'Amérique, en ces mêmes eaux tropicales qui baignent d'autres contrées aux végétations géantes.

Et cet « incommensurable » fait peur !.....

XXVII

SABLES ravinés, sillons profonds. De véritables gorges resserrées, des pitons, des semblants de créneaux couronnant des *chebka*. Une terre dure, criblée de gravier, martelée de coquilles pétrifiées : c'est le commencement de l'Inchiri.

26 mai.

Les puits sont vides.

Les dromadaires, à chaque pas, se couchent. Cinq sur douze sont déjà à moitié morts, incapables de porter charge quelconque.

Ils font pitié. Ils se traînent pattes « cotonneuses », tête frôlant le sol, ne sentant plus les coups. La feuille de tabac introduite dans l'œil, leur arrache des mugissements de douleur, sans les faire sortir de leur immobilité de bêtes malades...

Nous nous débarrassons de nos marchandises encombrantes, afin de marcher plus rapidement. Laisser là tous ces objets — des trésors pour nous — qui devaient aider à atteindre le Sud-Marocain ! quel crève-cœur !

L'eau : nous en avons trouvé. Misère ! elle est infecte, pourrie, — du purin.

Sera-t-elle meilleure là-bas ? Allons toujours.

Plus loin, elle est empoisonnée. Un mouton mort, panse ouverte, surnage.

Les laptots veulent boire quand même. A grands efforts je parviens à les retenir.

— Tu connais, me dit l'interprète, que ça peut pas rester là !

— Tu as raison, lui ai-je répondu ; malheureusement nous venons de faire dix heures de route, et nos *djemels*.....

— Toi mouri alors ?

Je fais signe à Bonnival, qui s'est affalé dans un coin :

— Nous crois-tu capables de pister encore pendant quarante-huit heures ?

— Ce sera dur. Enfin on essaiera !

— En avant !

Omar ne bouge pas.

— Qu'est-ce que tu as ?

— La... colique.

— Allons, mon brave, un effort : après-demain tu pourras te soigner !

.

Cinquante-cinq degrés ! Du feu dans la gorge !

Abdallah s'arrête — pris soudain de névralgie violente.

Je mets pied à terre et je fais avaler au chamelier deux cachets d'antipyrine.

Soulagement presque immédiat.

Et encore de bien longues heures, chevauchant. Personne ne dit mot. J'essaie d'allumer la conversation. Peines perdues. La misère est trop grande.

Omar se tord sur sa selle. Le malheureux est livide.

J'interroge Mohamed.

— Demain soir, si nous marchons bien, me crie-t-il de loin.

Mais nous ne marchons pas, nous nous traînons. C'est exaspérant ! Je deviens cruel. Je voudrais me ruer sur toutes ces bêtes et leur faire prendre le galop à coups de matraque dans le ventre...

Le galop ? Nous en sommes loin. La monture de Bonnival vient de s'abattre.

J'aide mon compagnon de voyage à se relever.

— A quoi bon ? me déclare-t-il avec le plus grand sang-froid : je ne pourrais aller davantage. Je suis à bout de forces. J'ai le palais desséché, cuisant comme une plaie.

XXVIII

ET voici que nous sommes seuls, en plein steppe — en pleins sables, à double étape de distance d'un puits, avec deux malades sur les bras. La situation est affreuse !

— Déroulez la tente et campons !

A peine étendu sur son lit, mon pauvre camarade a vu ses douleurs d'intestins s'accroître. Une fièvre intense le fait délirer, et, pour combattre ce desséchement des muqueuses qui tue, je n'ai rien que des pastilles de citron.

Mohamed est parti, un peu au hasard, à la recherche de quelque *ksar* de bergers.

Trouvera-t-il ? S'il ne trouve pas, il n'y a plus à attendre — il y va de la vie : — il faut toucher coûte que coûte au puits.

.
..... Mohamed a trouvé. On voit osciller au loin la silhouette apocalyptique de son chameau.

Il arrive. O bonheur ! deux outres rebondies pendent à la selle.

Le lait est aigre, quasi décomposé. Qu'importe ! il est reconnu exquis. Plusieurs jattes sont vidées en un clin d'œil. Nous sommes sauvés. La fièvre de Bonnival a disparu. Une grande faiblesse seule persiste. Deux bonnes journées de repos lui rendront toutes ses forces.

Quelle triomphante pipe j'ai bourrée ce soir-là, assis sur mon pliant, à l'entrée de la tente ! Je vous assure que je fus parfaitement

heureux. J'avais mangé, j'avais bu à ma soif. En vrai sage, mes désirs n'allaient point au delà.

A quelques pas de moi, Mahmadou, à plat ventre sur le sol,

VERS PORTENDIK.

suit de l'œil, tranquille curieux, une vipère rose regagnant son fourré.

Je lève mon bâton. Mais lui, d'un geste de la main m'arrête :

— Ne la tue pas, moussé¹. En la tuant pas, plus rien mauvais t'arrivera dans ta route. Tu laisseras le mal derrière toi.

Honnête Mahmadou, puisses-tu dire vrai !

1. Monsieur.

XXIX

2 juin.

Nous sommes depuis la veille dans le dernier village des Elib, en Agneitir. Village important s'il en fût : deux cents indigènes, au moins, sans compter les femmes et les petits.

Il n'est pas encore six heures du matin, et déjà on nous annonce la visite du chef Mouley.

Ce chef Mouley — un géant, tout en os, avec une grande barbe noire dure comme filin — paraît tout d'abord bon diable. Puis, en l'examinant de plus près, on s'aperçoit bien vite qu'il cache sous ces dehors engageants une âme retorse de vieil huissier picard.

L'affreux bonhomme commence par percevoir vingt-cinq pièces de guinée pour droit de passage. Et ses exigences augmentent bientôt en de si phénoménales proportions, qu'en fin de compte il se trouve nous avoir enlevé un quart de toute la pacotille que nous possédons.

Refuser ? Impossible. Le Mouley est gars de décision. Il a fait envahir notre campement par ses captifs. Nous ne sommes plus maîtres de la place. Il n'a qu'un mot à dire, et deux douzaines de ces voleurs nous désarment.

— Ce qui m'étonne, murmure Bonnival, c'est qu'il ne l'ait pas encore dit, — ce mot.

— Patience ! Nous n'avons peut-être rien perdu pour attendre. Cependant Mohamed a tiré de son haïck la lettre que l'émir

des Trarza nous a remise — on s'en souvient — lors de notre départ de Bouzoubra. Mais cette lettre lui est rendue immédiatement, presque avec dédain, sans une syllabe de commentaires...

J'en conclus que les Elib ne sont pas fidèles sujets de Sa Majesté Ahmed-Saloum ; — qu'ils ont même pour sa royale personne un mépris que les cinq cents kilomètres qui les séparent de la capitale guébélé expliquent du reste parfaitement.

— Il y a autre chose...

— Quoi donc ?

— Nous le saurons bientôt. Dieu veuille alors qu'il ne soit point trop tard.

..... Et la foule va toujours s'amassant. Cinquante paires d'yeux fixent nos marchandises.

Exigences continuelles ; les mains se tendent, prennent ce qui se trouve à leur portée, disparaissent un instant dans la large ceinture du boubou, — pour reparaitre plus avides, plus menaçantes.

— Omar, Abdallah, Idris, debout ! et baïonnette hors du fourreau.

On entend le bruit sec de la lame se fixant sur le canon.

Mais cette démonstration de force ne produit pas du tout l'effet voulu. Loin de faire peur, elle irrite, elle exaspère.

Nous sommes frais, si nous donnons prétexte à représailles. Bas les armes !

Il est temps. Deux minutes encore, et les laptots étaient littéralement assommés.

..... Courte accalmie. Les derniers venus en profitent pour s'avancer à pas de loup... Nous ne sommes point à fin de peines. La malchance nous réserve un pendant à l'aventure de Tiourour. Et cela sans tarder, car voici que des cris, des hurlements, des vociférations se font entendre. Pourquoi ?

Les faits suivants se sont passés :

Un jeune guerrier, pénétrant sous la tente, a voulu s'emparer d'une ceinture de laine, propriété de Mahmoud-Dialo. Mahmoud a protesté, et comme il est très brusque, le brave Ouoloff, et très vigoureux, il a saisi à la nuque son voleur, et l'a proprement bâtonné. D'où ces cris, ces hurlements, ces vociférations.

UNE HALTE CHEZ LES ELAB.

La bagarre est sérieuse : piquets arrachés, malle brisée à coups de crosses. Dix ou douze de ces gueux se sont mis près de nous, bien résolus à se servir de leurs fusils si nous tentons la moindre résistance. Mais nous ne bougeons pas, — poitrine contre poitrine, souffle contre souffle, le regard droit sur eux. Et ce calme leur en impose ; et ils finissent par s'en aller.

— Sais-tu que si cela continue, il ne va plus rien nous rester ? s'écrie Bonnival furieux.

— J'ai envoyé Mohamed chercher Mouley, dis-je. Mais Mouley n'arrive pas : ce coquin est complice ; c'est sur son ordre que nous avons été battus, volés...

— Et pas contents ! Oh ! Mouley, Mouley, que j'aurais plaisir à loger une balle dans ta sale tête ! Forçat ! pirate ! Tiens, te voilà, vieux bandit ! Allons, prends tout, va, vivres, effets, guinées ; prends tout, et débarrasse-moi bien vite de ta présence ! achève mon compagnon, rouge de fureur.

Mais Mouley, du haut de la colline, a levé le bras, et les deux cents sauvages hurlant, vociférant, se sont tus.

Mouley a parlé, et les deux cents sauvages se sont enfuis tête basse comme une bande de chacals « qui voit le sidi à la grosse tête ¹ », a ajouté Mohamed toujours lyrique.

Il n'est pas prudent de passer une seconde nuit en pareil lieu ; aussitôt je donne l'ordre de plier bagages. Contre mon attente, le chef ne fait aucunes difficultés pour nous laisser partir, — on saura pourquoi plus tard.

Après quelques heures de marche la caravane s'arrête au bord d'un puits (toujours de l'eau saumâtre, pour changer).

Durant que les hommes emplissent les outres, je réunis « l'état-major » au grand complet. On discute longuement. Enfin la combinaison suivante est adoptée :

Nos chameaux étant las à tel point qu'il leur serait impossible d'aller plus avant ; d'un autre côté, l'insuffisance de nos ressources ne permettant pas d'en acheter de nouveaux, surtout en un pays où l'hostilité des naturels nous les ferait payer très cher,

1. Le lion.

il est entendu que nous irons seulement jusqu'à El Mehambar, situé à peu de distance.

Là, un canot retenu par les soins de Mohamed nous transportera à Agadir, chez les Oulad-bou-Seba¹, — à Agadir, où il sera facile de former une solide escorte d'indigènes qui devra conduire la mission jusqu'au Rio-de-Ouro.

1. Les « Fils du Lion ».

XXX

EL MEHAMBAR est un village de pêcheurs bâti sur la pointe du cap Mirik, en plein banc d'Arguin.

Pas de tentes — le vent du Nord, souvent grondeur, les coucherait par terre, — des huttes, de petits cabanons aux montants d'acacia, revêtus de broussailles, chefs-d'œuvre d'architecture nomade.

A côté de la demeure, l'atelier : une seconde hutte faite des mêmes branchages, renfermant les filets et les nasses. Et plus loin, d'immenses claies sur lesquelles sèche au soleil le poisson pris la veille. Morues, rougets, dorades, ventres ouverts, exhalent une très forte odeur de pourriture. Des essaims de mouches bourdonnent autour de ces saletés, font bonne chère, pour venir ensuite se poser sur votre figure, tout à la joie d'avoir enfin trouvé peau blanche.

Nous les chassons en des gestes indignés, mais cela ne les empêche pas de revenir, — et, jusqu'au crépuscule, quelles insupportables taquineries !

La nuit, la mouche cède la place au moustique. Et il se trouve qu'on ne gagne rien au change, — au contraire.

C'est à faire regretter l'intérieur du Désert.

Cependant, assis bas devant la bouilloire pleine de thé, nous venons d'entamer grand palabre avec Abdallah-Ely.

Abdallah, petit vieillard à mine chafouine, ne veut à aucun prix consentir à nous livrer sa barque.

(J'ai su depuis qu'une très vive pression avait été exercée sur

le malheureux pêcheur ; — que, sous peine de voir sa case et ses provisions brûlées, il lui avait été défendu de donner quoi que ce soit aux « deux blancs. »)

La tactique de nos bons amis les Élib et les Oulad-Delim est aisée à suivre. En nous refusant tous moyens de transport, ils veulent nous obliger à rester dans leur pays, — doux pays où ils pourront nous voler, nous piller, voire même un peu nous tuer tout à leur aise.

UN TRIBUTAIRE.

— Une fois, deux fois, Abdallah-Ely, tu ne veux pas céder ton embarcation ?

— Non.

— C'est bien là ton dernier mot : tu ne veux pas ?

— Non.

— Eh bien ! nous allons te la prendre à ton nez, à ta barbe, ton embarcation !

— Oh ! oh ! proteste Mohamed : toi pas vouloir faire ça, peut-être ? *bisim-Allah !*¹

— Moi vouloir faire ça tout de suite, au contraire.

— Nous sommes seuls armés dans ce village, ajoute Bonnival. Le canot est sur son ancre, à cinquante mètres du bord. Sus au canot ! Et à coups de fusil si besoin est.

Idris et Mahmadou entrent aussitôt dans l'eau, tirent sur les amarres. Du rivage, nos winchesters au cran d'arrêt, nous surveillons l'opération.

La conquête achevée, et l'objet de cette conquête placé sous la surveillance de Mahmadou et de sa carabine, il ne s'agissait plus que de déterminer le patron, vieux loup de mer connaissant à merveille la côte d'Agneitir, à nous accompagner.

Dans ces négociations difficiles, Mohamed-Amar, enfin revenu de sa stupeur première, se montra diplomate consommé — souvent éloquent et toujours persuasif.

Il dut certainement menacer le malheureux pêcheur des foudres françaises. Il dut certainement lui dire que, s'il refusait, c'en serait fait du pays maure tout entier ; — que des compagnies de

1. Mot exprimant la surprise.

soldats montés sur de grands vaisseaux à vapeur viendraient avec des canons égorger sa famille et mettre à sang El Mehambar et toute la région des Elib. Il dut certainement ajouter bien d'autres choses bien plus terribles encore, car, après une demi-heure de conversation, — conversation ponctuée de gestes et de cris, parfois douloureux, de la part de l'infortuné patient, l'accord régnait.

XXXI

JE décidai que nous partirions le lendemain matin, soleil levant. Et, pour aller plus vite en besogne, ordre fut donné de lier les colis, — ne gardant à notre portée que le minimum indispensable au campement de la nuit.

Combien j'eus raison de ne pas négliger pareille mesure !

Il y avait à peine vingt minutes que le dernier ballot était serré dans son enveloppe :

— Tiens, un chameau ! fait Bonnival. Regarde donc : il « fonce » au moins huit lieues à l'heure !

— Mais il me semble qu'il y a quelqu'un sur ce chameau ?

— Et ce quelqu'un est double : un homme et un enfant. Et ils agitent à grands plis les manches de leurs gandouras...

— Et ils viennent vers nous ! Allons, il est écrit que dans ce maudit Désert on ne pourra seulement plus nous laisser une journée tranquilles !... Abdallah, va voir un peu ce que veulent ces cavaliers ! Et toi, Idris ! et toi, Omar, le doigt sur la détente, et l'œil au guet !

— *Selam-alek-oum !.....* L'homme a mis pied à terre, et — sans même prendre le temps d'entraver sa monture, sans même se donner la peine de répondre au chamelier qui l'interroge — il s'est dirigé droit sur Mohamed-Amar. Il lui parle à l'oreille, en menues phrases rapides.

Mohamed jaunit, verdit, rougit tour à tour, laisse tomber ses bras le long de son *seroual*.

— Qu'est-ce que ce rébus ? Parleras-tu, Mohamed ?

Le rébus est facile à expliquer :

Cet homme, qui est un brave homme — il y en a encore quelques-uns, paraît-il, chez les Maures, — connaissant de longue date l'interprète, est venu à bride abattue l'avertir que nos bons voisins les Élib, d'accord avec leurs compagnons de brigandage, les Oulad-Delim, prennent en ce moment les dernières dispositions pour venir nous attaquer.

Il m'en coûte une superbe pièce de flanelle et une caisse de sucre ; mais vrai, pour une pareille nouvelle, ce n'est point payer trop cher !

XXXII

VITE, il faut quitter Mehambar, et filer au plus près.

Tout le monde met la main à la besogne. Les bagages, d'épaules en épaules, sont portés dans l'embarcation. Mahmadou les empile à fond de coque.

La nuit est maintenant tombée ; la lune éclaire faiblement.

— *Goum !...* Et ce cri de Mohamed, je l'entends encore.

— *Goum !...* Des points noirs s'agitent dans l'ombre... Ils grossissent, ils se détachent en masses incertaines...

Les Élib arrivent !

Un dernier effort ! A bout de bras, je soulève une boîte de munitions pesant au moins quatre-vingts kilos !

— Un dernier effort ! Il y va de notre peau, les garçons ! Mettez les charges triples !... Voilà les Élib !

— Oui, mais ils marchent doucement, dans l'obscurité. Et cette obscurité nous sauve, ajoute Bonnival.

Le suprême coup de collier !

Oh... hisse ! Et d'un terrible tour de rein l'hercule Dialo soulève l'ancre.

Au large. Il n'est que temps.

Les bandits sont sur la berge.

Quelle déconvenue pour le respectable coquin qui leur sert de chef ! Nous sommes hors de portée de ses vieux fusils à pierre, et nous avons la mer devant nous !

Sauvés ! Hélas ! pouvons-nous vraiment dire que nous sommes sauvés ? Tout à l'heure le danger, c'était l'Élib — maintenant c'est la faim, c'est la soif. Deux sacs de biscuits, dix tablettes de chocolat. Plus de boîtes de conserves, presque plus de thé ; la moitié de notre matériel de campement, de nos rouleaux de pacotille, abandonnés — trop volumineux objets — sur la plage de El Mehambar.

Oh ! les bonnes grillades que nous ferions de ces merlans qui suivent, en masses épaisses, le sillage du canot, si nous avions du bois ! — mais pas de bois : pas de feu !

Comble de malheur, une des outres amarrées le long du bordage, se crève. Si dans trois jours nous n'avons pas trouvé le moyen d'arriver à Agadir, nous serons obligés de nous rationner.

XXXIII

LA barque, vent arrière, file toujours, sous l'énorme globe d'or de la lune, — sur les eaux phosphorescentes.

De grandes flammes s'allument aux crêtes des vagues, s'y fixent comme des diadèmes, flageolent en feux follets, s'éteignent — pour renaître bientôt.

Et d'autres vagues se dressent derrière celles-là, et d'autres encore, droites comme des murailles, étincelantes comme des brisures de soleil.

Et tout cela rayonne, et tout cela palpite, et tout cela s'épand en un furieux accès de chaude vie amoureuse. La lumière fait éclore la vie ; sa poussière astrale se pose sur la mer, de même que le pollen se pose sur la fleur — pour la féconder.

Et c'est le tourbillonnement sans fin des êtres organisés. En certains endroits, au large, on dirait d'une plaine couverte de neige. Les flots sont vivants ; chaque atome est infusoire.

Des méduses échevelées flottent en épaves ; des porpites et des vételles, tentacules enlacés, tournent, montent et descendent au gré de la lame... Des bancs compacts de morues, de dorades et de rougets, se pressent, se serrent. Les plus gros poursuivent les plus petits, — les mangent. Requins et espadons mangent gros et petits. Mais l'excès de fécondité est tel, que la destruction est toujours en arrière de la reproduction. Les colonnes, épaisses, profondes, vont, viennent, aiment, mangent et meurent...

Mi-couché à l'arrière, j'oublie les tristesses de l'heure présente

Le Village

UN VILLAGE D'OULAD-BOU-SEBA.

devant cette féerie d'illumination, cette grande fête, cet alléluia de panthéisme.

Comme le Saint Antoine de Flaubert, je vois naître la vie, je vois le mouvement commencer. « J'ai envie de voler, de nager... de beugler, de hurler... Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout... couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, — être la matière ! » — Tu n'es pas un peu fou ? grommelle Bonnival, qui se tourne et se retourne sur un ballot de cotonnades, bien dur pour servir de matelas.

— Écoute !... lui dis-je.

C'est une mélopée étrange, faite de chutes, de heurts de voix, — tantôt aiguë ou s'étendant en nappes de plein-chant, tantôt s'arrêtant court.

Mohamed célèbre les hauts faits des ancêtres. Le geste est saccadé ; la figure, cachée dans les plis du bernous, ne laisse voir que les yeux, deux flammes :

« Sidi Moktar est un grand chef. — Il a le cœur du lion. — Le courage du coq. — Jamais son bras ne tremble. — Il ne frappe qu'avec le sabre. — Sidi Moktar n'a que sa parole. — Il est le seigneur des hommes, — le protecteur des étrangers. — Sidi Moktar est un grand chef... »

— Est-ce assez « couleur locale » cette Chanson de Roland ? Et puis cette pirogue seule sur cette mer pleine de phosphore, ... ce ciel chamarré d'étoiles... Quel spectacle, hein ? Est-il composé de façon assez artistique !...

— Et que dis-tu de cela ? répond railleusement mon compagnon de voyage.

Patatras !... La barque vient de labourer le fond. Elle se couche sur le flanc, — et nous restons tête en bas, jambes en l'air. Position fort inconmode. Abdallah, peu familiarisé avec le perfide élément, ne sait ce qui vient d'arriver, se désole, mais bientôt se rassure, en constatant que la profondeur de l'eau ne dépasse point vingt centimètres.

Que tenter ? Rien pour le moment. Attendre le jusan.

Chacun s'installe de son mieux, — qui sur une caisse, qui sur un sac. — Bonsoir !

Au petit jour, le lendemain, le flot monte, le bateau oscille, donne de la bande — et ferme ! Va-t-il se relever ? — Un coup de main ! Hardi, Mahmadou ! pousse !!

La voile de nouveau se tend, et par petites bordées l'embarcation cingle vers le nord.

XXXIV

UN déjeuner succinct, composé de biscuit arrosé d'eau passablement croupie ; la pipe traditionnelle, — la pipe, consolation des mauvais jours ! — Et les Robinson du Banc d'Arguin se mettent, pour passer le temps, à interroger leur patron de galère :

— Quand arriverons-nous à Agadir ?

— Du *fedjer*¹ d'aujourd'hui au *moghreb*² d'après-demain.

— Mais l'eau va manquer. Si nous abordions ? La côte n'est qu'à quelques milliers de brasses. Peut-être, près de Kiji, trouverions-nous un puits ?

Excellente idée. Je prends la longue-vue. Quand, sur le long ourlet de sable qui borde l'océan, j'aperçois, de loin en loin groupés, des indigènes montés sur des chameaux. — Hé ! hé ! attention ! on nous guette !

— On nous guette. Allons donc, pas possible !

— Mohamed, dis-je à l'interprète, en lui remettant la jumelle, regarde bien. Que vois-tu ?

— Des hommes qui sont cavaliers.

— Quels hommes ?

— Des Elib et des Oulad-Delim, — le boubou relevé, et le fusil sur l'épaule.

— Le fusil sur l'épaule?... Des guerriers ! Ah ! les gaillards,

1. Du point du jour.

2. Au coucher du soleil.

il paraît qu'ils tiennent à nous ! Brûlons-leur la politesse... Droit sur le cap Blanc !

Je fais montre d'une grande tranquillité. Et pourtant, quelle inquiétude est la mienne !

Si ces bandits persistent dans leurs idées de vengeance ; s'ils s'opposent, plus loin, à notre débarquement, que ferons-nous ? que deviendrons-nous ?...

Deux journées panachées d'arrêts, d'échouages, d'avaries, de lutttes contre les vents contraires ; — deux journées passées presque sans eau, pêle-mêle sur des paquets de marchandises qui, mal amarrés, se pressent, se heurtent, roulent sous les coups des vagues...

Enfin descente à Agadir — énorme colline de sable composée de minuscules grains de quartz roulés. Au pied de cette colline, une citerne revêtue de tuf. Végétation peu abondante ; nulle trace d'habitants.

Les Maures de la tribu des Oulad-bou-Seba sont installés plus loin, — et encore en différents endroits qu'il est impossible d'indiquer sur la carte, car ils changent à chaque saison, suivant les nécessités de la pêche.

Nous restons à Agadir juste le temps nécessaire au renouvellement de notre provision de liquide, puis nous nous remettons en route. Quatre heures après, avec des fonds ne dépassant jamais cinquante à soixante centimètres : — Terre ! s'écrie la vigie improvisée.

— Pas d'Élib ?... Pas d'Oulad-Delim ?...

Parfait ! Tout va bien ! Prenons pied, alors.

Mohamed m'a affirmé qu'un campement d'El-Boëni se trouvait à peu de distance, vers l'est. Je l'envoie en ambassadeur.

Il revient bientôt, flanqué d'un petit vieux à la figure couverte de pustules eczémateuses, traînant à sa remorque six chameaux.

Le petit vieux pas propre exerce la profession de marabout à Tidre.

— Combien tes *djemels* ?

— Trente pièces de guinée.

Le comptable Bonnival a un haut-le-corps : — Trente pièces !

— Paie, lui dis-je à voix basse : ce repoussant petit vieux sait bien que nous ne pouvons point nous passer de son concours. Si nous ne le prenons pas au mot, il est fort capable de s'en retourner, quitte à revenir le lendemain, plus exigeant que jamais.

Trente pièces de guinée multipliées par six, cela fait cent quatre-vingts pièces. Et nous en avons, au total, deux cent cinquante ! Le sacrifice est pénible.

Enfin ! après tout, nous ne sommes pas venus dans le Désert pour faire fortune...

Nous prenons congé d'Abdallah-Ély.

Pauvre Abdallah-Ély ! avec quelle hâte il vire de bord et s'éloigne !...

Il a grand'peur que les Élib, pour le punir de sa défection forcée, lui aient démoli sa case et brûlé ses filets.

Pauvre Abdallah-Ély !... Allons, bon ! voilà maintenant que je vais me mettre à le plaindre, celui-là !

Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Si je commençais d'abord par plaindre le personnel de la mission Donnet, — y compris M. Donnet et son compagnon M. Bonnival ? Car la situation dans laquelle ils se trouvent est loin d'être brillante. Poursuivis, traqués, cernés, volés, pillés, — tellement volés, tellement pillés, qu'il ne leur reste plus que 1.000 mètres de cotonnades sur 15.000 mètres qu'ils avaient au départ de Saint-Louis, — qu'espèrent-ils faire ?

Est-ce avec six chameaux — six chameaux pour sept hommes ! — est-ce avec trois sacs de biscuits, qu'ils pourront aller de l'avant ?

Ils vont de l'avant, pourtant ! A petites journées à travers le Tasiast. Toujours du quartz ; de maigres brins d'herbe à fleur de sol ; des tamaris blottis en touffes au pied des dunes — de hautes dunes à pic, brunes ou blanches, opalines ou violacées, roses ou bleuâtres, suivant que le soleil, admirable coloriste, monte ou décline dans le ciel vide.

GRUPPE D'INDIGÈNES. EL-VOUDIR (FRONTIÈRE D'ADRAM).

Enfin, nous sommes sur les frontières du Tiris, — ce fameux Tiris que seuls, Vincent et Panet, ont visité avant nous.

Quel tour de force ! trouver de nouvelles expressions, reforger du « pittoresque » pour rendre pareils paysages ! — L'abomination de la désolation, dirait l'Écriture.

M. Pierre Loti comblera cette lacune si jamais il revient au pays de Fatou. Lui, unique, est capable d'écrire trois cents pages avec ciel bleu, dunes, ouidan ensablés, marais salants pour seul canevas.

Pour moi, je me déclare inapte, je renonce de la façon la plus formelle à faire jusqu'à la fin mon métier de narrateur descriptif. Tiris comme Tasiast, Tasiast comme Agneitir, — tous ces vals solitaires sont d'un « déjà vu » navrant, désespérant, décevant, exaspérant.

A regarder de trop près cette interminable plaine semée de roches granitiques aiguës, bouffie de chaleur, on se sent sous le coup d'une menace d'aliénation mentale, on voudrait mordre, crier, hurler à ce soleil que ces nuages stupides ne voilent jamais.

— De décembre à juillet, me certifie Mohamed, cette écorce rugueuse se couvre de pâturages.

— Je veux bien te croire, ô Mohamed, — mais je ne veux point, par exemple, rester ici pour le voir. Adrar, quand viendras-tu ? Chez toi, au moins, il y a des arbres, des montagnes, de l'eau...

— De l'eau ?... où ça ?

— Pas de fausse joie, cher ami, — je parlais de l'Adrar qui est, paraît-il, un pays très riche, plein de sources vives et de forêts ombreuses. Connais-tu ce pays ?

C'est là que je voudrais vivre...

— O mon Dieu ! pourquoi torturer ainsi un pauvre voyageur qui n'a jamais fait de mal à personne ? Je sommeillais doucement au pas de mon chameau docile, lorsque ton exclamation m'a subitement réveillé. Je demande de l'eau, — et tu réponds par une mélodie.

— Vraiment c'est mal, ce que tu viens de dire là... c'est très mal !

Et Bonnival, sur ces paroles de blâme, se replongea dans sa torpeur première.

— Adrar, Adrar, quand viendras-tu?.....

Je suis las — vous êtes las, — nous sommes las de ce *Souchel*¹ monotone.

1. Les Arabes désignent sous ce nom toutes les contrées de l'Ouest-Saharien.

XXXVI

ADRAR n'est pas venu, — nous l'avons vu pourtant dans la personne du frère de son roi.

Sidi-ould-Aïda, tel est le nom de ce prince du sang, veut aller en Élib pour conclure avec Mouley, le fameux voleur Mouley, dont il a été longuement question plus haut, un traité d'alliance contre Abdallah-ould-Ély-ould-Ahmed, chef des Oulad-Lab (fraction d'Oulad-Delim).

Sidi-ould-Aïda est seul, sans escorte. Il a fort grand air, ma foi, juché, jambes jointes, sur son chameau de course.

Un court portrait en pied de Son Altesse.

Ample costume de guinée bleue ; bottes en cuir rouge ; grande ceinture blanche ; poignard marocain passé en la dite ceinture ; fusil à crosse sculptée, à canon damasquiné.

La tête soigneusement couverte, — mais le voile tombe ¹ dès que Mohamed prononce les premières paroles de bienvenue.

La-ba ! Si-alkoum ! ²

L'homme a trente ans. Mâchoire inférieure avancée — prognathisme, — longue barbe noire ; yeux très durs, très froids, regardant bien en face.

1. Les Maures ne se cachent jamais la figure durant la conversation. Est-il nécessaire de dire que le port du voile — chez les Maures comme chez les Touareg — est entièrement facultatif ? C'est une mesure hygiénique, et rien de plus. On se couvre le visage en route, — jamais dans les douars, — pour se mieux préserver des dangereux effets de la réverbération, et aussi pour ne point avoir la peau criblée de myriades de minuscules grains de quartz arrachés des dunes — et soulevés par le vent en de véritables tourbillons de poussière.

2. Formules ordinaires de salutations arabes.

Les salamalecs échangés, on cause.

Ahmed-ould-Aïda est averti de notre présence. Nous laissera-t-il atteindre Chingueti ?

Non pas. Le cheikh de l'Adrar est persuadé que le jour où des Européens pénétreront dans sa capitale, — ce jour, c'en sera fait et de son trône et de sa vie.

..... Le moyen de le persuader du contraire ?...

— Aussi bien... Pourquoi, m'observe Sidi, fort judicieusement du reste, pourquoi veux-tu aller dans nos areg et dans nos forêts d'acacias ? N'as-tu donc pas assez de terres et de montagnes chez toi ?

— Les blancs ne désirent pas aller dans ton pays pour prendre tes areg et tes forêts d'acacias. Ils ne désirent qu'une chose, les blancs : faire du commerce avec les Maures, parce qu'ils ont besoin de la gomme qui pousse dans le pays d'Afthouth. En échange de cette gomme, les Français donneront aux Maures des pièces de guinée, du tabac, du sucre, de l'ambre et du corail. Les Maures seront heureux ; ils auront autant de richesses que la chamelle a de lait.

Notre royal interlocuteur hoche la tête :

— Je ne puis croire à ce que tu me dis, parce que si Dieu a donné aux blancs beaucoup d'intelligence, double tête, — il leur a donné aussi double cœur. Toi, maintenant, tu veux entrer dans l'Adrar comme le mouton ; mais demain les autres Français voudront y rentrer comme le lion. Ils nous feront captifs, — comme ils ont fait captifs les Ouoloffs.

— On ne fait pas captifs les braves. Tu es un incrédule, Sidi. Souviens-toi de ce qu'a écrit ton seigneur Mohamed :

« Les actions de l'incrédule sont pareilles au *serab* (le mirage) de la plaine. Celui qui a soif les prend pour de l'eau, jusqu'à ce qu'il s'en approche et trouve que ce n'est rien ! »

« Les actions de l'incrédule... » Belle pensée, — heureusement choisie. Naïf, je m'imagine qu'elle va produire beaucoup d'effet sur Sidi.

Erreur, Sidi est un sceptique ; Sidi, en ce moment, m'a tout l'air de se moquer et de son prophète et du Coran de son prophète.

NOTRE CAMPMENT.

R.V.D. 66

Sidi ne répond pas à ma tirade. Il se contente de m'examiner des pieds à la tête, très lentement, très posément, très froidement...

Puis il hausse les épaules ; puis il sourit d'un air dédaigneux ; puis il se rapproche de son dromadaire, brusque, saute en selle, et... pft !... pique des deux.

Ahurissement. Déconvenue. Tout le monde bouche bée devant cette fuite.

Enfin les langues se délient. Jugement sévère est porté sur l'héritier collatéral de la couronne d'Adrar.

— Un peu fou ! murmure Mohamed.

— Lui a eu peur, surenchérit Idris.

— Drôle de façon de prendre congé ! grommelle Bonnival, toujours formaliste.

Et moi, *in petto*, d'ajouter : « Décidément, je crois que j'ai eu tort de lui parler de son pays ».

Mais la note juste est fournie par le bon Mahmadou :

— Toi pas fait... *tention* au chameau de Sidi ?

— Non, mon vieux, pourquoi ?

— Le chameau de Sidi en voyant toi, a crié comme ça : Hou ! hou !... longtemps, longtemps, en montrant ses dents.

— Ah ! il a crié comme ça : Hou ! hou ! en voyant moi... Eh bien, après ? Conclus, mon bon Mahmadou.

— Ne ris pas, commandant ¹. Faut pas rire ! Quand un chameau crie hou ! hou ! en montrant ses dents... y a pas bon ! y a pas bon ! y a pas bon pour personne !

— Danger, alors ?

— Danger ! grand danger, plus grand que tout. Y a faire *Selam* pour dire Bon Dieu pas arriver mauvaises choses.

Tous se prosternèrent... *Inch Allah !* ²

Et derrière eux nous nous retrouvâmes les mains jointes, à genoux, — dans l'incendie gigantesque d'un soleil agonisant.

1. Au Sénégal, les noirs ont l'innoffensive manie d'appeler « commandant » tous les Européens sous les ordres desquels ils servent directement.

Ceci dit pour rassurer l'autorité militaire qui, peut être, aurait pu croire que j'avais profité de mon séjour dans le Désert, loin de tous tribunaux, pour me montrer aux yeux de mon escorte dans l'éblouissement d'un uniforme richement galonné.

2. S'il plaît à Dieu.

XXXVII

15 juin.

HUIT heures de marche à travers épaves granitiques trouant le sol, pitons aigus trouant le ciel, nous mènent à Bir-y-Guerb — patrie de Mohamed-Amar.

Le digne interprète est persuadé qu'il lui sera facile dans ce *ksar*, habité d'un bout de l'année à l'autre par ses compatriotes, les Oulad-bou-Seba, de former une escorte pour nous conduire au Sud-Marocain. Mais il a compté sans Ibrahim-Moktar.

Après d'interminable palabres, après distributions sur distributions de pains de sucre et de rasoirs ; malgré l'appât d'un plantureux kouskous, malgré la promesse de nombreux cadeaux — cadeaux que j'aurais achetés à crédit aux colons espagnols du Rio-de-Ouro, — Ibrahim-Moktar, grand chef du village, refuse énergiquement de nous accompagner.

Le mot « Oulad-Delim » est un *leit-motiv* dont il abuse un peu trop dans sa conversation. Du reste, tous avec lui, guerriers et marabouts, tiennent pour certain que s'ils s'avançaient seulement à cinquante kilomètres au nord de leur propre district, les Oulad-Delim ne feraient qu'une bouclée et de leurs femmes et de leurs enfants.

XXXVIII

MAIS il y a des réticences dans ces déclarations, me fait observer Bonnival, le soir, sous la tente.

— Eh! je le sens bien, qu'il y a des réticences... Il y a quelque chose que je ne puis parvenir à expliquer. La peur des Oulad-Delim?... Non, ce n'est point là motif suffisant.

Les Bou-Seba sont braves, âpres au négoce; la perspective de gagner beaucoup de pièces de cotonnades aurait dû les décider... Il y a autre cause : mauvaise volonté évidente, calculée, intentions hostiles. Saurai-je jamais?

.....

— Tiens, Mohamed !... Eh bien, mon vieux, quoi de neuf?

— Ibrahim dit que Grand Sultan Maroc est mort.

— Mouley-Hassan mort!

Je comprends tout, maintenant : hésitations, mauvaise foi. La fatale nouvelle a jeté le trouble parmi ces peuplades. Une recrudescence de fanatisme est à craindre. Pourvu que les « blancs » ne soient point victimes expiatoires!...

Tout va de mal en pis. Tout conspire contre nous.

Pour la troisième fois depuis le commencement du voyage, je me pose cette question :

Que faire?

Marcher seuls! — Mais notre escorte se compose de trois laptots, et nos marchandises d'échange sont plus qu'aux trois quarts

entamées par les exigences continuelles et les vols nombreux dont nous fûmes victimes.

Marcher quand même ? en plein territoire Oulad-Delim ? Mais nous ne pourrions même plus couvrir deux étapes !

Revenir sur nos pas ?

Oui, sans doute, encore qu'il me paraisse très difficile de suivre la côte du Tasiast, car tous les points en sont bien gardés par les Elib.

Que faire ?... Mohamed vient de nous le dire : — S'enfoncer sans hésitation dans l'Est, gagner à travers le Tiris, l'Azfâl, le Tidjirit, l'Ackhar, l'Inchiri et l'Emelil, un point connu du littoral : Portendik, par exemple.

De Portendik, quelques jours d'étapes forcées nous mèneront à Saint-Louis.

XXXIX

Ainsi donc, il faut nous arrêter, — nous avouer vaincus ! vaincus par une persistante malechance, par toute une longue série d'événements contraires !

Quelle profonde tristesse ! Est-il heure plus navrante, dans la vie d'un homme d'action ?

En pleine santé, renoncer à ce qui devait être l'orgueil de plus tard !

Partis de Saint-Louis pour aboutir au Maroc !... mais ça valait Nachtigall, Duveyrier, Rohlf, Lenz !... Mais c'était une des plus belles explorations de ces trente dernières années ! — une des plus utiles, aussi. — C'était donner son nom à une bonne et grande œuvre.

Au lieu de cela, au lieu de la médaille d'or de la Société de Géographie, une simple note dans les feuilles techniques : « La Mission du Sahara occidental a complètement échoué. Arrivés dans le Tiris, jusqu'à moitié route de Tindouf, les voyageurs ont été obligés de rebrousser chemin ». Et voilà tout.

Et puis il y a gros à parier que notre échec aura rendu le Ministère oublieux : pas un mot de sa part, pas plus de regrets que d'encouragement. Rien pour favoriser une tentative nouvelle. Ainsi tous nos efforts nuls, et nos souffrances vaines ! Heureux, encore, si d'aucuns — il en est qui jalouseront même notre insuccès — ne viennent pas soutenir que tout ce que nous avons rapporté est faux.

Ibrahim-Moktar me fait savoir que si je veux attendre deux mois à Bir-y-Guerb, peut-être au bout de ce temps aura-t-il pu lever assez de guerriers pour me conduire au Rio-de-Ouro.

Le traquenard est tendu d'habile façon, — pas assez, cependant, pour que je m'y laisse prendre.

Je réponds à Ibrahim que je suis décidé à partir dès demain, non pour le Rio-de-Ouro, mais pour le Sénégal. Puisqu'il ne peut pas me fournir de suite l'escorte que je lui ai demandée, je considère mon voyage comme terminé, et je rentre dans mon pays. Qu'il n'essaie pas de me faire revenir sur ma décision, — ma décision est irrévocable.

17 juin.

Au petit jour, après avoir vidé dans les poches de nos hôtes, le contenu de l'avant-dernière malle de pacotille, nous nous mettons en marche.

Pour ne pas éveiller l'attention, je fais semblant de me diriger vers Agadir; mais, arrivé à une suffisante distance du campement, Mohamed, qui est en tête de la caravane, guide à gauche — plein Est.

Pauvre caravane ! Quel piteux défilé de traîne-loques ! Quelle exhibition de grotesque misère !

Nous n'avons plus de selles, — les deux dernières volées ; Bonnival, toujours ingénieux, les a remplacées par des matelas d'herbe laborieusement unis à grands renforts de fil de fer ; — plus de sacs de cotonnades.....

Sur le dos des chameaux, les charges ne sont point, comme autrefois, disposées avec art, suivant les lois strictes de l'équilibre. Une caisse assure le contre-poids d'une outre ; une cantine, mal amarrée, trinqueballe de-ci de-là en un bruit assourdissant de ferraille.

Je me regarde : hirsute, pouilleux, crasseux, dégoûtant ; une veste dépenaillée sur le torse, un casque bosselé sur la tête, des sandales sans semelles aux pieds.

Je regarde mes hommes : abrutis, affolés, ahuris.

Omar, juché sur le cou de sa bête, jambes pendantes :

DANS LES PLAINES DU TIRIS.

Mahmadou « à croppetons », avec Idris derrière un rouleau de cordages ; Abdallah tenant amoureuxment pressé contre son sein un malheureux mouton, notre seule réserve de viande fraîche, qui bêle, bêle, bêle... funeste pressentiment du sort qui le guette.

Et nous allons, bohémiens du Sahara, patte-patte sur le sol durci.

XL

18 juin.

UNE caravane grandit, et semble maintenant géante sous l'horizon. Elle se rapproche ; elle nous atteint.

— Attention, souffle Mohamed à l'oreille, tenez bien fusils ! Les El-ben-Omar-el-Boude¹ sont mauvais !

Cependant le khébir s'est détaché de sa troupe, et, fort civil, nous a salués. Il a pris ensuite l'interprète par le bras, pour l'entraîner à l'écart.

— Ouais ! que veut dire cela ?

Je fais un pas en avant. Trois cavaliers me barrent le chemin. Je fais un second pas. Trois autres cavaliers m'arrêtent net.

Soyons diplomates, puisque la force ne peut réussir.

— Que demandent ces hommes, Mohamed ?

— Des cadeaux.

— Des cadeaux ? Dis-leur que nous n'en avons plus ; que nous revenons de très loin, après avoir épuisé notre pacotille sur la route.

— Pas de guinées ? ajoute le khébir.

— Non.

— Pas de sucre ?

— Regarde toi-même.

Et je donne l'ordre immédiatement à Omar de délier les ballots.

1. Fraction d'Oulad-Delim.

LE CHAMELIER DE L'ESCORTE.

E. COHEN

LEVY

Cette franchise d'attitude plaît beaucoup. On continue de s'entretenir le plus amicalement du monde, — et la séparation a lieu avec force poignées de main.

..... La nuit est très obscure. Nous venons de camper, depuis deux heures environ, au milieu de roches granitiques, diminutif chaos. Soudain le chamelier de garde croit entendre un bruit. Il prête l'oreille : on se dirige de notre côté... Mais qui?... Mais quoi ?...

Il donne l'éveil. Nous écoutons, attentifs. Le bruit, maintenant, vient de divers endroits à la fois : c'est le frottement d'un objet contre le sable, — moins qu'un frottement, un frôlement, très doux, très doux, exercé avec d'innombrables précautions.

Pas d'incertitude. Ce sont nos bons amis de tout à l'heure, les El-ben-Omar-el-Boude, qui viennent procéder à un nouvel inventaire de nos marchandises.

Il s'agit de ne pas les laisser s'approcher davantage, car alors leurs escopettes auraient une portée sûre. Nous nous concertons à voix basse :

— Feu !... Pif, paf, poum ! tous les fusils partent à la fois.

Débandade générale : cinq, six, huit, dix, douze, quinze, vingt, trente ombres glissent rapidement, s'enfuient aux quatre points cardinaux.

C'est miracle que pas un de ces bandits n'ait été atteint !

LE pays que nous parcourons maintenant est sinistre, plein de terreur et de deuil.

Au pied de masses sablonneuses, roulées par le vent en cônes, en pyramides, en polyèdres, de grandes pierres blanches — des pierres tombales — sont dressées en angles¹.

Le cimetière des El-Voudir². Sans doute beaucoup de ceux qui dorment là, sont tombés sous les coups des El-ben-Omar-el-Boude et des Delim.

Les caravanes qui passent dans cette nécropole perdue, s'arrêtent. Tous descendent, s'agenouillent pour murmurer le *requiescat in pace* du musulman :

« O mon Dieu, fortifiez leurs voix, au moment où ils vous rendront compte de leurs actions ; ne leur infligez pas de peines au-dessus de leurs forces ! Nous vous le demandons par l'intercession de votre Prophète, de tous vos Anges et de tous vos Saints !

« Nous venons ici intercéder pour eux, ô mon Dieu ! Délivrez-les des désagréments de la tombe et des feux de l'enfer ; pardonnez-leur ; accordez-leur votre miséricorde ; faites que la place qu'ils doivent occuper soit honorable et spacieuse ; lavez-les avec de l'eau, de la neige et de la grêle, et purifiez-les de leurs péchés comme on purifie une robe blanche des impuretés qui ont pu la

1. Le sol, en toute cette région désertique qui nous occupe, n'étant fait que de quartz et silice très menus, ces pierres sont toujours apportées de très loin, — du Tiris, le plus souvent, à moins que ce ne soit des extrémités *Est* de l'Inchiri.

2. Tribus du Tidjirit.

CIEL ET SABLES. — EN ACKHAR.

souiller. Donnez-leur une habitation meilleure, des parents meilleurs, des épouses plus parfaites. S'ils étaient bons, qu'ils le soient encore davantage ; s'ils étaient méchants, pardonnez leurs méchancelés !

« O mon Dieu ! ils se sont réfugiés chez vous, et vous êtes le meilleur des refuges ! Ce sont des pauvres qui ont été trouver votre

UNE TOMBE.

munificence, et vous êtes trop riche pour les châtier et les faire souffrir.

« Louange à Dieu qui fait mourir et qui fait vivre !
 • Louange à celui qui ressuscite les morts !

« C'est à lui que revient tout honneur, toute grandeur ; c'est à lui seul qu'appartiennent le commandement et la puissance. Il est au-dessus de tout !

« Que la prière soit aussi sur le Prophète, sur ses parents, sur ses amis ! O mon Dieu, veillez sur eux et accordez-leur votre miséricorde, comme vous l'avez accordée à Ibrahim¹ et aux siens, car c'est à vous qu'appartiennent la gloire et les louanges.

1. Abraham.

« ... O mon Dieu, pardonnez à nos morts, à nos vivants, à ceux de nous qui sont présents, à ceux de nous qui sont absents, à nos petits, à nos grands ; pardonnez à nos pères, à tous nos devanciers, ainsi qu'à tous musulmans et musulmanes !

« Ceux que vous faites revivre, faites-les revivre dans la foi, et que ceux d'entre nous que vous ferez mourir, meurent vrais croyants.

« Préparez-nous à une bonne mort ; que cette mort nous donne le repos et la faveur de vous voir. — Amen ¹ ».

La prière achevée, les hommes passent en revue, soigneusement, toutes les tombes, recouvrent de sable celles qui s'affaissent, — et, pour les protéger contre les hyènes et les chacals, en hérissent les abords de buissons épineux.

Nous n'avons garde de manquer à si pieuse coutume. Abdallah et Mohamed prononcent à haute voix le *salat el djenaza* (l'oraison de la mort) ; les noirs égrènent sur leurs chapelets les sourates du Coran...

Et dans cette grande solitude déjà enténébrée, le long poème de résignation se déroule plaintif, chantant ²...

1. Traduction Daumas.

2. Les funérailles, dans le Désert, se célèbrent de la manière suivante :

On étend le corps sous la tente. Les femmes pleurent, crient, hurlent ; les hommes, rangés en cercle, psalmodient les sourates du Coran. Ces prières achevées, on roule le mort dans ses vêtements, on l'attache sur un chameau, et le convoi se dirige vers la fosse. Nouvelles prières. Le corps est placé la tête tournée du côté de l'Orient. On le recouvre de terre. On dresse une pierre sans inscription. La cérémonie est terminée.

XLII

NT'EN-DATEN, Lbatha, Najiye, Guett, Tamguit, Daman, nombreux villages habités par les Barekallah¹.

Marche rapide. Mais la retraite devient de plus en plus pénible : sans eau, sans vivres. A peine, de temps en temps, un agneau, une chèvre, que nous achetons avec les dernières feuilles de notre dernier sac de tabac.

Et puis... et puis... comment dire cela?... A force de coucher sous la tente, ayant pour voisins des gens dont le moindre souci est d'observer les lois sacrées sur les ablutions ; à force de dormir toujours roulés dans la même couverture sale, striée de poils de chameau, des hôtes fort gênants nous sont venus... Vous savez, de ces hôtes dont l'existence enfin menacée par M. Vicat, a fait ranger ce grand homme parmi les bienfaiteurs de l'humanité ?

Benoît Labre en eût béni le Ciel ; nous pas.

C'est que si le jour ces affreux petits animaux se tiennent cois, comme ils savent se rattraper la nuit !... Quelles luttes ! quelle

JEUNE GUERRIER BAREK'ALLAH.

1. *El Barek'Allah* : la bénédiction de Dieu.

mêlée ! Impossible de fermer l'œil. A tout instant, obligation de se lever et, une brosse en main, de se frotter le torse comme on frotte un vieux meuble.

Douze heures sans sommeil, bagatelle ; vingt-quatre, trente-six heures, passe encore... mais cinquante-deux, mais soixante-quatre !... On n'y tient plus. Durant l'étape, à califourchon sur sa

DANS LE TIDJIRIT.

bête, le patient dodeline du chef, près de tomber à la moindre secousse.

« Prenez, dit le *Formulaire moderne*, deux grammes de chloral bromuré... » Excellente médication : bientôt chacun ronfle à poings fermés, narguant « nos intimes », qui peuvent alors s'en donner à cœur-joie.

Seulement, le matin venu, que d'efforts pour réveiller le dormeur ! L'un le tire par les pieds, l'autre par les bras, — et c'est bien juste si ces nombreux appels suffisent à faire sortir Épiménide de sa torpeur.

Ce serait à mourir de rire, si nous avions envie de rire. Mais nous n'avons pas envie de rire.

XLIII

24 juin.

SUR le sol, des traces toutes fraîches de pas sont relevées. On nous suit ?

Rendu méfiant, je fais camper, très serrés, au pied d'une haute dune.

— Chut ! dit Mohamed, ne parlons point, ne fumons pas, ne faisons plus de feu, la fumée nous trahirait ; lions la bouche de nos chameaux pour les empêcher de crier, et préparons fusils !

Mais rien. Ce sera pour le lendemain, sans doute, car au lever du soleil nous distinguons, un peu plus loin, de nouvelles traces.

25 juin.

Depuis quatre jours, pas mangé autre chose que du biscuit.

Bonnival est malade, peut-être gravement malade. Faiblesse excessive ; diarrhée persistante ; appétit nul. Je suis inquiet.

Et pour comble de malheur voici que nous tombons sur un douar d'Oulad-Lab¹, et que cet insupportable défilé de mendiants recommence ! Il faut ouvrir nos sacs, et laisser prendre... laisser prendre...

En douze heures, c'est un va-et-vient sans arrêt, un flux et un reflux de vieux, de vieilles, de bancals, d'ankylosés, d'eczémateux, de rhumatisants, de bergers, d'enfants, d'adultes, de captifs et de guerriers.

1. Fraction d'Oulad-Delim.

Il en sort de tous les coins ; le sable les enfante.

Pourrons-nous réussir à nous dégager ?

— Mahmadou, va chercher les six chameaux !

— *De det*, répond le brave Ouoloff, y a pas avoir six.

— Comment ça, *y a pas avoir six* ?

— *De det*. Maures y a pas laissé six chameaux, tu penses.

Maures tous voleurs ; Maures volé un chameau hier soir.

— Et tu ne me l'as pas dit ?

— Moi y a pas vu...

— C'est bon, c'est bon... j'irai me plaindre au chef du village.

Mais le chef du village, aux premiers mots de doléances, se met à rire bruyamment, à grands éclats.

J'insiste, et alors il se fâche ; d'un ton sec me fait observer que lui et ses « administrés » sont au-dessus de tous soupçons.

Je vais me fâcher à mon tour, invoquer l'autorité d'Ahmed-Saloum, de Baba-ould-Hamdi, de Saad-Bou, de l'Europe, de la France, du gouverneur du Sénégal, du...

Lorsque soudain je sens qu'on me pousse le bras.

Je me retourne : devant moi un tiyab, vieux, cassé, tout confit en douceur, du miel aux lèvres :

— *Goulou*, écoute, me dit-il d'une voix prenante, ton *djemel* n'a pas été enlevé par un Oulad-Lab, ton *djemel* s'est sauvé ; il est maintenant à six ou sept heures de marche du bivouac ; tu le trouveras sur ton chemin.

Sur mon chemin !... Cet homme m'offre, en ce moment, un si parfait modèle d'aplomb tranquille, d'hypocrisie satisfaite d'elle-même, que je me prends à le regarder fixement, curieusement, en dilettante, sans trouver paroles à ajouter.

L'insigne canaille semble on ne peut plus flattée de cet examen. Elle accepte, peut-être, pour un témoignage ému de gratitude, ce qui n'est que l'expression trop exagérée de mon admiration pour sa rare impudence, car, s'approchant encore de moi, elle me saisit la main, la met sur son cœur, et, doucement, à l'oreille, demande... une récompense !...

Peu de chose : trois pièces de guinée.

JEUNE GUERRIER DE RACE OULAD-DELIN.

Jamais, en ma vie, je n'eus autant de vellétés que ce jour-là, d'utiliser mes deux poings.

Mais quelques mois de Désert rendent prudent.

Donc, je m'abstiens. Je souris en vrai diplomate, j'accorde libéralement un nouveau *shake hand* ; et grâce à ces démonstrations, si peu sincères, d'amitié, je m'en tire à menus frais : un couteau de trente centimes et une demi-douzaine de briquets à quatre sous la paire, au lieu de la triple pièce de cotonnade désirée.

Quand la diplomatie ne servirait qu'à faire des économies !

27 juin.

A Tin-Brahim. Arrêt très court. Juste une heure, pour remplir les outres.

Pourtant Bonnival est de plus en plus fatigué... En route ! en route !... Pourtant Omar a la fièvre... En route, quand même !

Il est dangereux de s'attarder au bord des puits. Les puits sont endroits trop connus des pillards.

.
.

Qui parle de pillards ? Une caravane passe au loin, s'allonge sur le sol, en multiples anneaux démesurément agrandis par la réfraction.

Alliés ou adversaires ?

Déjà j'aperçois les haïeks qui flottent au vent... Vont-ils se lancer sur nous ? Les quatre hommes valides préparent la défense.

« *La illa Allah !* Dieu est grand ! Dieu est bon ! » La caravane passe, disparaît un instant derrière quelque repli, réparaît, pour enfin s'effacer, comme un mirage, sous la ligne bleue de l'horizon, dans la brume épaisse, dans l'irréel....

.

Sebkha couleur lie de vin ; maigres bruyères tapissant les sables ; ciel lourd capitonné de nuages spiraux...

La monotonie de la vaste lande à peine coupée par des collines de grès pourpres, et recouverte de grains siliceux, impalpables, noirs comme charbon. Sans doute parcelles de végétaux brûlés, charriées par l'orage....

XLIV

29, 30 juin et 1^{er} juillet.

Nous avons des bruyères ; nous avons des genêts ; nous avons l'alfa, l'inîit, le tamaris, l'euphorbe, l'asclépias. Nous n'avons plus rien, maintenant.

Terre nue, comme aux vieux âges, alors qu'elle sortait de l'incandescence première. Terre nue ; ciel et sable.

Le ciel très bleu ; le sable très blanc.

C'est l'Ackhar. Un grand trou, avec, pour couvercle, le firmament, — un grand trou, comblé de lumière, sur lequel s'est abattu le silence.

Pays maudit ; solitude pleine d'épouvante.

Pas un campement, pas un village, pas un cri, pas une forme animée...

Le vent glisse là-dessus, par rafales, en vainqueur que rien n'arrête, — dressant des bastions de poussière, fixant au sol des dunes de quartz tourmentées. On parle, et il semble que la voix vienne d'en haut, de très haut, assourdie, comme pressée dans de la ouate ; on appelle, et soudain la voix s'enfle, vibrante, dispersée en échos métalliques... Nous marchons toujours, — et toujours se déploie cet incommensurable cercle dont nous restons le centre. Et cela paraît devoir durer éternellement.

Sommes-nous donc encore sur la planète, ou roulons-nous déjà très loin d'elle et plus près du Soleil, dans la radiation d'un monde abandonné ?

Qui saurait le dire ! Puisque ce qui nous entoure c'est du vide ; puisqu'il nous enveloppe, nous étreint, ce vide ! — pour nous briser, ensuite, nous prosterner si petits, si petits devant son énorme force de nature, que peu à peu la folie gagnante détruira, en nous, la notion même de l'existence.

La vie, c'est l'action. Or ici point d'action. Tout vous écrase,

LES STEPPES DE L'INCHIRI.

vous tue. Un effort quelconque semble montagne à soulever en cette fournaise qui fait bondir le mercure au sommet de la colonne thermométrique ¹.

Et alors on se laisse aller, inerte, sans penser, — au petit pas de la caravane, en longue file indienne. A quoi bon la lutte, quand vous n'êtes plus rien — qu'une molécule morte d'un infini mort !

Le fatalisme est bien la religion qui convient au Désert.

1. Les indigènes m'ont affirmé qu'en certains jours le « sable chantait ». Il faudrait voir là un phénomène assez commun dans le nord du Sahara, où il est désigné sous le nom de *sables sonores*. Ehrenberg en a donné une explication complète, dans un de ses principaux ouvrages.

TIJINJERT — Boumhara. — Mohamed est en tête. Abdallah conduit l'escorte ; les noirs le suivent ; les blancs ferment la marche.

Misère de nous ! En quel piteux équipage de Touraniens !...

Quatre dromadaires — les autres, volés ou abandonnés dans la lamada — amaigris, fourbus. Nos laptots juchés par couples sur la même échine ; notre petite pacotille réduite à rien.

Misère de nous ! Moi qui me pavanais, autrefois, seul, sur mon coursier fidèle, me voilà aujourd'hui obligé de donner abri à un tas d'objets volumineux, réduisant au minimum strict ma part d'assiette. De son côté, mon compagnon de voyage disparaît entre un rouleau d'outres en peaux de bouc et tout le matériel de bivouac...

Avez-vous vu, au Luxembourg, la *Fuite de Caïn* ? Eh bien, sauf l'expression tragique des physionomies (Tout le monde n'a pas à se reprocher le meurtre d'un frère !) il y a de ça dans nos apparences réciproques. Même pittoresque en guenilles.

— *Alas ! alas !...*

... Et encore un *mechbour* qui nous arrête :

— Donne-nous cadeaux ?

Comme ils sont cinquante, menaçant de tout prendre de force si on ne leur accorde rien de plein gré, je me laisse dépouiller ; seulement, en échange, je réclame, ou plutôt j'essaie de réclamer, timidement, oh ! très timidement, un mouton.

UN TROUPEAU DANS L'INGHRI.

Revue des Vénérables Romains

— Nous n'en avons pas, gémit, hypocrite, le chef.

Je n'insiste plus. Mais attendez la fin...

Le mechbour s'éloigne.

Tiens, tiens, voici qu'à deux kilomètres en arrière chemine, sans se presser, un troupeau, un grand troupeau d'au moins mille têtes.

Je fais un signe : Omar et Idris descendent de selle et, sans façon, ligottent une paire de superbes brebis.

Vociférations du berger.

— Pourquoi vociférer, bon berger ? puisque c'est marché conclu avec ton khébir.

— *No malou ! no malou !* suffoque le bon berger.

— Vas-tu te taire, animal ! A-t-on jamais vu plus récaleitrante victime ? Allons, finissons-en !

Trois canons de winchesters s'abaissent du côté du Tityre récaleitrant.

A voleur, voleurs et demi.

.

Nous nous proposons bonne chère avec cette viande fraîche acquise si malhonnêtement, mais nous n'avons pas d'eau.

Bon Dieu ! quand cela finira-t-il ? Et Bonnival qui s'affaiblit de plus en plus !...

Arrivés à Feznetum dans la nuit. Peut-être pourrons-nous emplir nos gourdes ?

Point. Guerriers et captifs nous reçoivent à coups de fusils.

Mouvement de recul, pour aller camper à deux heures de là, plus au Sud.

Coucher en plein air, car le vent souffle si fort dans la plaine qu'il est impossible de dresser la tente.

Coucher en plein air, à jeûn, brûlants de soif...

XLIX

4 juillet.

C'ELA devait arriver. Mon pauvre Bonnival a lutté courageusement, pied à pied, sans une plainte, contre la maladie, — mais la maladie a fini par vaincre, et l'a couché ce matin sur le sable.

« Je suis paralysé ! » a-t-il dit, en un tel accent de douleur que j'ai eu à ce moment même la sensation bien nette qu'il allait mourir.....

Ce sont des souffrances aiguës, lancinantes, dans l'exacerbation d'une fièvre de 39 degrés ; ce sont de sourdes tranchées, avec de brusques à-coups d'étouffement, — et une impatience de nerfs, à ce point avivée qu'au moindre bruit, au moindre geste, les larmes jaillissent.

Bientôt le délire l'a pris. Il a vu des ombres, des bêtes à gueule de feu se précipiter sur lui, l'étreindre à pleines griffes, le couvrir de bave sanglante.

Et toute la nuit, malgré la quinine et le chloral, nous n'avons entendu qu'appels sans nom, menaces, lamentations d'agonie, hoquets d'épouvante.

5 juillet.

A cette excitation cérébrale a succédé le *coma*, — l'immobilité est complète. — A peine quelques gémissements, des *ha ! ha !* exténués. Les yeux se perdent dans le front, la mâchoire inférieure pend, les pommettes semblent vouloir crever l'épiderme, — tout ce

UN Puits dans le désert.

pauvre corps s'est effondré sur ce tas de paille qui lui sert de lit.

Le sentir si bas, — et être si loin, si loin, privé de tout, dans un désert !

Et ces noirs qui passent, repassent vingt fois dans la journée, devant la tente, guettant sa mort... Ils ont faim, les malheureux !... ils n'ont pas mangé depuis la veille... Mais moi aussi, je n'ai pas mangé depuis la veille... ou l'avant-veille, peut-être ? Je ne sais pas, je ne sais plus... Je ne sais plus rien.

6 juillet.

L'interprète est venu me dire « que ça ne pouvait pas durer plus longtemps ». Les vivres manquent ; l'eau diminue... sans compter que les Oulad-Delim, maintenant que les tribus Trarza ont quitté leurs douars pour s'en aller camper dans le Tiris¹, les Oulad-Delim seraient fort disposés à revenir sur nous.

Il est urgent de plier bagage sans retard ; on installera le malade sur un chameau, et, à étapes continues, la mission gagnera le Sud idou-el-hadj. Mohamed raisonne juste : séjourner ici plus longtemps, c'est la fin de tout.

Je dirai à Bonnival (Grâce à la morphine, il va un peu mieux depuis ce matin), je dirai à Bonnival que son intérêt commande le départ immédiat. Et s'il refuse ? Eh bien, s'il refuse, j'essaierai d'avoir du courage : je l'emmènerai de force.

.
.

J'ai essayé d'avoir du courage. Je n'ai pas pu.

Aux premiers mots il m'a arrêté : — Ne fais pas ça, à la fin de l'étape je te resterais entre les mains.

Et d'une voix câline de petit enfant, fatigué entre chaque syllabe de l'effort de sa respiration sifflante :

— Patiente un peu, dis, veux-tu ? Accorde-moi trois jours... non, pas trois jours, — tiens, quarante-huit heures seulement ! Qui sait ? Un miracle !... Si, passé ce temps, mes forces n'ont pas

1. Du mois de juin au mois de novembre, les Trarza séjournent dans le Tiris. Là ils trouvent de l'herbe en abondance, pour leurs troupeaux.

augmenté, je t'abandonnerai ma pauvre carcasse. Tu feras d'elle ce que tu voudras !...

Il m'a été impossible d'en entendre davantage. Je me suis sauvé, pour ne point pleurer devant lui.

Nous ne partirons pas. Mais qu'allons-nous devenir ? J'envoie Mohamed en avant, à la recherche de quelque troupeau.

6 juillet.

Dans la nuit. — Une pluie torrentielle a jeté bas la tente. Les gouttes tombent larges, chaudes, lourdes d'électricité, sur mon malheureux compagnon, dont la violence nerveuse tourne à la folie.

Je me hâte, avec Idris, d'aller réparer le désordre. Opération difficile. Les piquets glissent sur ce sol meuble. Jusqu'au matin, à demi courbés, il nous faut, de nos deux bras tendus en arcs-boutants, soutenir la toile qui se dérobe sous l'orage.

Des éclairs paraphent le ciel à intervalles réguliers, laissant voir la grande plaine dans un panorama d'incendie. Les chacals hurlent.

L'horreur de cette nuit !.....

78 juillet.

Il ne devait pas mourir. Hier, après une triple absorption de calomel, il a eu une crise terrible. Crise salutaire : ce poids énorme qui l'étouffait s'en est allé. Les vomissements bilieux ont été si violents, que j'ai dû le coucher sur le sable, à plat-ventre, pour diminuer autant que possible la contraction des muscles abdominaux.

C'est sa vigueur exceptionnelle de tempérament qui l'a sauvé, — ou peut-être aussi ce miracle dont il prévoyait la venue, dans son atonie¹.

1. Et voici maintenant qu'il est mort, mon pauvre compagnon ! D'abord j'ai refusé de croire... Mais la dépêche est arrivée, terrible dans son laconisme : « Bonnival décédé subitement au Havre ».

Et vingt ans de bonne camaraderie, d'amitié jamais lasse, se sont écroulés devant moi.

Je ne verrai plus cette tête franche de bon garçon qui n'avait pas peur, qui n'avait jamais eu peur... Il est mort... à trente ans !...

Pionnier, explorateur, Bonnival a été tout cela, au degré le plus fou, le plus rare. Le difficile le faisait avancer ; mais l'impossible le faisait courir... — En avant ! toujours en avant !

Sa courte existence s'est passée dans l'action.

Marin, il parcourt l'Amérique, du Canada au cap Horn ; attaché à une mission gouvernementale, il visite

La fièvre a cessé. Nous partirons demain. Enfin !... Deux jours de plus, et, comme les matelots du « petit navire », nous tirions à la courte paille pour savoir celui qui serait mangé.

9 juillet.

Au lever du soleil, Abdallah amène les *djemels*. Gros et gras, les gaillards, la mine fleurie, la lèvre dédaigneuse. On voit qu'ils ont brouté tout leur saoul, pendant que leurs maîtres déjeunaient de peu de chose, et dînaient de rien.

En deux temps, Omar et Mahmadou dressent les charges ; en trois mouvements, Mohamed installe Bonnival sur un matelas.

— *Goum !*... En route pour Saint-Louis : marche de jour et marche de nuit, tant qu'on pourra aller.....

le Siam. La fièvre l'atteint à Bangkok ; il en réchappe. Il rentre à Paris pour de nouveau tomber malade. Un habile chirurgien le sauve.

Va-t-il enfin s'arrêter ? Point. Il sait que je dois partir. Il veut m'accompagner. J'hésite, après sa terrible opération. Il insiste, — et, pour me décider, m'apporte un certificat médical constatant qu'il est radicalement guéri.

Nous partons. On sait le reste : son dévouement, son courage à toute épreuve, ses souffrances stoïquement supportées... Hélas ! la mort le laissait là pour le reprendre deux ans plus tard.

Pauvre cher garçon, dont le souvenir est toujours — sera toujours présent devant moi, pour me rappeler que j'ai perdu le plus fidèle et le plus dévoué des amis !.....

XLVII

14 juillet.

A trente kilomètres de Teniahié, c'est-à-dire aux portes de la capitale sénégalaise, nous trouvons, dans un village de marabouts, un noir, interprète du gouvernement, porteur d'une lettre de M. Merlin, directeur des affaires politiques.

« Je vous envoie, me dit ce haut fonctionnaire, un mot pour vous aviser des derniers incidents qui se sont produits ici entre le chef supérieur du Oualo et Ahmed-Saloum, et qui peuvent avoir un contre-coup sur votre mission. Depuis un an déjà, Ahmed-Saloum et Yamar-N'Bodj étaient en difficultés au sujet d'un arrangement conclu entre eux, en 1892, et concernant des terrains situés sur la rive droite.

« Malgré notre médiation, les relations entre ces deux chefs se sont tellement tendues ces derniers temps, et l'attitude d'Ahmed-Saloum vis-à-vis de nous-mêmes a été telle, que le gouverneur a été obligé d'autoriser Yamar à maintenir ses droits, au besoin par la force; qu'il a dû faire renforcer le poste de gendarmerie de Dagana, et qu'il s'y rend lui-même.

« Il est à craindre qu'il y ait prochainement des coups de fusil tirés entre noirs et Maures¹...

1. Je m'explique à peu près, maintenant, pourquoi les Élib nous ont reçu de si fraîche façon; pourquoi, d'accord avec les Oulad-Delim, ils nous ont pillés, donné la chasse... C'est que la lettre de recommandation d'Ahmed-Saloum, qui nous servait de passeport, ne pouvait plus être d'effet utile, du moment que le cheikh des Trarza était en froid avec la France.

Relations tendues avec Ahmed-Saloum, nouvelle de la mort du sultan du Maroc arrivant le jour

« Aussi ai-je tenu à vous aviser d'urgence, pour que vous puissiez prendre telle décision... », etc.

L'indigène « courrier de cabinet » avait reçu, je l'ai appris plus tard, l'ordre d'aller à notre rencontre au moins jusqu'à Portendik. Mais, paresseux comme seul sait l'être un Trarza de distinction, notre homme, s'étant rendu compte qu'il lui aurait été très pénible de couvrir deux cents milles à dos de dromadaire, sous un soleil que, quoique enfant du Désert, on a le droit de trouver fort chaud, avait pris le parti, infiniment sage à la vérité, de s'abstenir — et de couler d'heureux jours dans le commerce de paisibles pasteurs, en attendant patiemment notre venue.

Du commencement de juin, date de la lettre, au 14 juillet, nous aurions eu, j'imagine, le temps, et au delà, de nous faire agréablement « supprimer »... Bah ! vaine sensiblerie... Et combien toutes ces craintes étaient de chétive importance, méritant peu de troubler la quiétude de M. Bilal (ainsi se nommait ce flegmatique émissaire) !...

.

Le 15 juillet, nous étions au marigot des Maringouins. Et le 16 juillet, à 6 heures du soir, nous voyions flotter devant nous le drapeau du poste militaire de N'Diogo, à 18 kilomètres de Saint-Louis.

même de notre départ de Bir-y-Guerb, recrudescence de fanatisme causée par cette mort, manque de moyens pécuniaires, escorte insuffisante... Telles sont les causes qui ont empêché la mission de réussir.

LE RETOUR

A BORD DU « PÉLION » — ILES CANARIES — GIBRALTAR — ORAN

MARSEILLE

I

UNE journée passée à N'Diogo, en compagnie du lieutenant commandant le poste, — fort aimable homme, qui nous invite à un de ces repas!... un de ces repas dont on se souvient toujours.

Imaginez-vous que nous avons mangé du pain et un ragoût de mouton ! Non pas un de ces ragoûts qui n'ont du ragoût que l'épithète,... un de ces ragoûts de mouton où trop souvent l'on déplore l'absence du mouton,... non, vous dis-je, un vrai, solide et honnête ragoût, le navarin classique, consciencieusement garni de pommes fondantes... Oh ! ce régal !... Et du pain ! et du vin ! et du... J'en arrive à manquer de mots pour traduire mon enthousiasme...

— Bonnival, mon ami, allons embrasser le cantinier !

— J'y songeais, répond-il gravement. Toutefois, si nous commençons d'abord par embrasser le lieutenant, notre hôte ?

— Embrassons le lieutenant.

Mais le lieutenant, averti du danger qu'il courait, s'est prudemment dérobé.

Bonne promenade le soir, au bord de la mer. Tranquillité parfaite. Pas une ombre d'Oulad-Delim ou d'Élib.

Le Grand Désert expire à quelques pas de nous ; ses sables s'entassent aux pieds de ce fortin, sentinelle avancée du Sénégal.

Le Grand Désert, comme il est déjà loin ! Il semble que ce fut un rêve pénible... Nous ne gardons aujourd'hui qu'une mémoire

indécise, brouillée, de tous ces ennuis, de toutes ces privations qui furent les nôtres !...

Et puis soudain, voilà que sans savoir pourquoi ni comment, la réalité reparaît devant nous... Triste réalité !...

Cette œuvre qui reste incomplète, ce voyage interrompu, — ce voyage qui aurait été le succès, presque la gloire. La malechance, toujours la malechance, d'un bout à l'autre !

Bast ! tant pis ! A chacun suivant ses forces et sa destinée. Nous n'avons réussi qu'à moitié : nous réussirons entièrement la prochaine fois. Il ne faut jamais désespérer.

Paroles d'encouragement que nous nous répétons bien haut, presque à tue-tête, pour nous en mieux convaincre.

Paroles banales qui ne satisfont plus.

— Allons nous coucher, tiens !

Mais dans le lit bien blanc — un luxe à côté de la tente saharienne — le sommeil ne vient pas.

II

Nous prenons congé du lieutenant.

Les noirs chargent sur une pirogue les quelques menus bagages qui nous restent. Mohamed, avec les quatre chameaux et le matériel de campement que je lui abandonne, retourne à Ouatil. Dans deux ou trois jours, il viendra nous rejoindre à Saint-Louis.

Saint-Louis, ville civilisée. Sommes-nous civilisés ? Je veux dire : avons-nous apparence de gentlemen ? Hum ! hum ! bien crasseux, les gentlemen ! Au coin d'un bois, ils feraient peur.

Le barbier de la capitale chez lequel ils se présentent, peut, à peine, cachèr son mépris.

Mépris bien mérité, car nos gentlemen, en dressant leur bilan, viennent de faire une fort pénible constatation : ils n'ont plus d'argent, plus un sou. La loi sur le vagabondage les menace...

Vite ils s'en vont chez le gouverneur. Celui-ci les reçoit de très aimable façon, les complimente, tout en regrettant avec eux — par politesse, car au fond ça lui est bien égal — tout en regrettant avec eux, leur échec. Il appelle, et un noir tout de blanc habillé couvre la table de sirops, de liqueurs et de glaces.

Le moyen, sous cette pluie d'apéritifs et de prévenances, d'avouer sa gêne ? Terrible métier, que celui de pauvre honteux. Faudra-t-il donc emprunter l'écriteau de l'aveugle du coin ? Enfin, je prends mon courage à pleins bras, je sais me faire un front qui ne peut plus rougir.

J'avoue tout.

Promesse est donnée de câbler immédiatement au ministère des Colonies.

20 juillet.

La réponse est arrivée.

Après un rapport sur les résultats de mon voyage — rapport approuvé par M. de Lamothe, — le Ministère veut bien se charger du règlement de mes hommes.

C'est parfait. Mais nous, qu'allons-nous devenir ?

A l'hôtel, le gérant, qui sait,

paraît-il, à
quoi s'en
tenir sur l'état moins
que rothschildien de
nos ressources, refuse de nous
héberger plus longtemps.

Dans la *Vie de Bohème*, Murger raconte que lorsque Schaunard voyait venir la date de paiement de son loyer, il avait un moyen, à la fois très simple et très ingénieux, pour s'acquitter. Il improvisait, au piano, un couplet dans lequel il essayait de prendre ses désirs de débiteur honnête pour des réalités de créancier satisfait :

Et quand sonnera au cadran *suprême*
Midi moins un quart,
Avec probité je paierai mon *terme*
A Monsieur Bernard.

Ceci écrit et chanté, le digne Schaunard se faisait passer quittance, — et s'en allait chanter ailleurs.

Peu pratique, ici, ce moyen-là. Néanmoins, nous avons voulu répéter en chœur le fameux couplet. Midi moins un quart a sonné, et nous n'avons rien trouvé qui ressemblât aux quatre pièces d'or que notre Monsieur Bernard réclame...

Il importe pourtant à tout prix de sortir de ce mauvais pas. Courons nous mettre à la recherche d'un généreux banquier, — que nous trouvons, du reste, presque aussitôt.

Avec une complaisance charmante, un tact qui double la valeur de cette complaisance, M. Blanc, de la maison Delmas et Clastres, de Bordeaux, me prête cinq cents francs.

Nous sommes sauvés ! Nous pourrons partir.

22 juillet.

Sur le quai de la gare, le bon Mohamed, le brave Omar, le doux Mahmadou et le facétieux Idris sont venus nous dire adieu.

— Surtout pas oublier moi !

— Quand tu reviendras, moi partir aussi avec toi, tu penses !

— Tiens, voilà mon adresse.

Et l'on me tend un bout de papier sale sur lequel je parviens à lire, non sans peine :

Monsieur,

Monsieur IDRIS SAR,

Cuisinier chez M. Bobo-Thiam, à Saint-Louis.

Cependant, Mohamed me prend à l'écart, et me confie qu'il aurait besoin, pour affirmer son autorité, d'un cachet où seraient écrits en arabe ses nom et qualité : « Mohamed-ould-Amar, chef des Oulad-bou-Seba¹ ». .

Je ne sais jusqu'à quel point notre ex-interprète a droit à ce titre d'honneur. Entre nous, je crois fort qu'il exagère. Mais qu'importe ! La dernière lettre du ministre de l'Intérieur, sur les fonctions usurpées, ne l'atteint pas. Et pour le reste, c'est affaire entre lui et les d'Hozier maures, qui rectifieront s'il y a lieu...

1. Pauvre Mohamed !... Il ne devait pas se servir longtemps de son cachet. Quelques mois plus tard, il mourait à l'hôpital de Saint-Louis, des suites d'une maladie d'entrailles dont j'avais pu maintes fois, durant ce voyage, reconnaître les prodromes.

Il m'a semblé que c'était un vieil ami que j'avais perdu.

Je fais apporter une bouteille de sirop — grand régal pour musulmans, — et nous sablons des verres d'orgeat avec du pain frais en guise de petits-fours. Exquis !...

La locomotive nous arrache à cette orgie d'anachorètes.

Six bras d'un noir d'ébène et deux bras d'un noir douteux se tendent vers nous...

En route !

III

Dakar.

UN bon et brave bateau que ce *Pélion*, sur lequel nous prenons passage. Un peu lourdaut, un peu mastoc, mais luron, solide à la lame.

Il revient du Dahomey, ce qui explique le nombre considérable d'officiers et de soldats qu'il transporte. Tous ces braves ont fait campagne, et c'est merveille que de les entendre redire leurs héroïsmes.

.
Recommencement de cette vie monotone du plein large. Manger, boire et dormir, — et rêvasser les coudes appuyés sur le bastingage en face de la mer, hérissée de vagues — la mer qui semble monter là-bas à l'assaut de l'horizon.

Un chien de temps depuis deux jours, des lames de dix mètres ! On tangué, on roule, l'hélice tourne dans le vide...

Enfin tout se calme ; le vent tombe subitement.

Nous sommes en vue des îles Canaries, des îles Fortunées.

Au pied des hautes roches, las Palmas, la *Ciudad bonita* ¹, s'étend paresseuse sur son lit de sable fin.

La mer ici se fait douce, câline, enveloppante ; elle lèche la plage à petits coups lents et discrets.

. 1. La « ville jolie ».

Les maisons pourraient presque se mirer dans son flot ; de belles maisons en enfilade, sur lesquelles les dattiers profilent au soleil l'échevèlement de leurs palmes déployées... Et derrière ces maisons, d'autres maisons, d'aspect sordide, celles-là, qui s'accrochent, se scellent à la montagne, en des pentes rapides que le mulet seul peut gravir.

Quelques minutes, et notre voiture, conduite par un cocher très bavard et très ivrogne, mais bon enfant, nous mène au centre de la ville.

A BORD.

Ville espagnole, — tout à l'espagnole. Le petit pont classique sur le petit Mançanarez classique, sans eau naturellement ; des rues superbes et des rues infectes, des palais et des masures, — tout, jusqu'aux femmes en robe rouge qui passent portant sur la tête des corbeilles de fruits, et le *caballero* élégant drapé dans son manteau à triple collet.

Pour quelques sous, nous achetons une cargaison de bananes et de grenades, et nous voilà de trottoirs en trottoirs, rongéant et grignotant. Une multitude de déguenillés nous suit, — autant de Ribeira.

Chemin faisant, reconnu la cathédrale, encore bien espagnole, elle aussi — avec cette préoccupation d'idolâtrie qui pèse sur tout le catholicisme méridional, cette religion matérialisée, ce besoin à tout prix de parler aux sens qui fait habiller des statues de saints ou de saintes avec de vraies dentelles, de vraie soie, et semer ces oripeaux de perles fines et de pierreries.

Le tabernacle est en argent massif, ce que le bedeau nous explique, à grands renforts de phrases exclamatives et redondantes : *Esmagnifico, Senores !*

Et le chœur, avez-vous vu le chœur, *Maria sanctissima !* Une chose précieuse ! Il est en bois sculpté, *Dios mio*, en bois du pays !!

Et il contient des trésors, *valgame Dios*, des trésors, plus que des trésors... un oubli du Ciel sur la terre, Senores, le vestiaire des chanoines !!

Laissons cette « merveille des merveilles » que l'enthousiaste bedeau a pour tâche de vanter aux Anglais, moyennant vingt

TÉNÉRIFFE. VUE DE SANTA-CRUZ.

sous, — et promenons notre désœuvrement sur ces tas de petits cailloux à tête pointue qui hérissent la chaussée.

Vu la mairie, bâtisse rectangulaire, façade de grand théâtre de province, avec son musée national — humble musée, intéressant, quand même, par ses souvenirs des Guanches, ce peuple mystérieux, fils de l'Atlantide.

Et le palais de justice perdu dans les vieilles pierres du vieux couvent des Agustin. Et la *Alameda*, l'inévitable *Alameda*, plantée de palmiers royaux et de lauriers d'Inde.

Et au hasard de nos pas, hors des murs, ces splendides avenues bordées de citronniers et de caoutchoucs. Et dans les contre-bas

des routes, ces moissons de bananes à perte de vue. Des bananes partout. Le royaume, le triomphe de la banane !...

Mais, bientôt, ce sont des nappes de laves — adieu bananes ! — le sable envahit tout : un sable granitique, pustuleux, boursofflé.

VUE DE LAS PALMAS.

Du sable ! encore du sable ! Trois fois horreur ! Trouver ici une seconde édition du Désert ! Ah ! non, alors ! Fuyons — et à toutes brides — vers l'hôtel.

A la nuit, nous regagnons le paquebot.

Il fait bon, il fait doux. Des lueurs s'allument aux maisons, piquent la mer de points blancs. La lune s'est posée sur le sommet de la montagne, et la nimbe d'or.

La voiture, au galop de ses deux poneys, file dans l'air tiède, à peine frémissant.

Cuando me encuentre tu casa,
Comprendo lo que es el cielo.

Des voix de pêcheurs s'élèvent et s'abaissent, — souvenirs des *ronden*¹ du pays natal.

Et c'est une paix profonde qui tombe du ciel.

La voiture file... On se laisse emporter, on se laisse vivre, amolli, apaisé. Quel besoin de luttés? Conquérir la fortune? Pourquoi? Je comprends l'activité sous ce stupide climat du Nord.

Mais ici? — Ici, la nature fait tout. Elle vous nourrit, elle vous loge, elle vous berce, elle vous endort.

Ici, on doit mourir sans s'en apercevoir.

Iles fortunées! Fleuve Léthé où l'on boit la santé et l'oubli...

Le *Pélion* a levé l'ancre. Bientôt la Grande-Canarie n'est plus qu'une barre phosphorescente dans l'océan, un point, une ombre, moins qu'une ombre...

Et nous la *regardons* toujours, quoique depuis longtemps nous ne voyions plus rien.

1. Poésies chantées.

IV

Nous sommes dans le bleu, bleu du ciel, bleu de la mer.
Le *Pé lion* « méditerranéise » depuis quelques heures.

Nous avons vu soudain devant nous, après trois jours de marche, un énorme monolithe de mille cinq cents pieds de haut, que de loin on pourrait prendre, avec beaucoup de bonne volonté, pour un sphinx, affirment certains auteurs, pour un chameau ou un lion, affirment d'autres auteurs — un lion couché au bord du rivage, les pattes allongées devant lui.

Ce monstre, qui est à la fois lion, sphinx et chameau, se nomme Gibraltar.

Et maintenant, entendons-nous bien. Quand je dis que nous avons vu Gibraltar! — simple façon de parler.

La vérité est que nous n'avons rien vu du tout. Il faisait ce matin-là un brouillard tellement épais, que du gigantesque rocher on ne saisissait rien, hors une masse grisâtre perdue dans l'atmosphère et dans l'eau.

C'est donc avec les yeux de la foi — la foi que l'on peut avoir dans les récits des deux cent mille et quelques touristes qui ont visité la côte — que je m'extasie ainsi sur le compte de cet honnête promontoire.

Et ne me demandez pas davantage mes souvenirs sur Ceuta, « la gazelle » des poètes arabes — Ceuta la Gazelle, qui voisine face à face avec le « chameau » Gibraltar.

Je n'ai pas plus vu la gazelle que le chameau.

LE ROCHER DE GIBRALTAR.

Toute l'ossature marocaine nous est apparue au milieu de la brume, en un dessin aux contours arrondis. Nous avons deviné des pentes très douces, avec quelques hauts sommets. Dans une déchirure de nuages, une ligne blanche s'est profilée : un sémaphore.

Et c'est à ce moment juste, dans cette même déchirure de

VUE GÉNÉRALE DE GIBRALTAR. — AU FOND, LES CÔTES MAROCAINES.

nuages, courbée d'un horizon à l'autre, — c'est à ce moment juste, que, comme un plan qui se déroule, l'Espagne, dans ses marnes et ses éboulis, l'Espagne fauve et aride, nous fut à son tour présentée.

Villages perdus dans le creux des terres, forts ouvrant leurs gueules menaçantes du côté de Tanger, roches ouvertes en amphithéâtre, routes serpentineuses... Ç'a été là, parole de voyageur consciencieux, toute notre vision de Calpé et d'Abylix, ces deux rochers jumeaux qu'Hercule désunit, un jour, en appuyant ses reins et ses pieds contre chacune de leur cime.

J'ai dit tout à l'heure qu'il y avait de la brume à Gibraltar.

Pourquoi cette brume spécialement sur Gibraltar, alors qu'Algésiras et Cadix, ses voisines, en sont indemnes ? s'est de mandé un jour Alexandre Dumas.

Et il répondit de suite à sa question, sans recherche aucune :

« Parce que Gibraltar est une ville anglaise, et qu'il y a du brouillard en Angleterre.

SUR LA CÔTE MAROCAINE. — TANGER.

« Ce n'est point la nature qui a fait le brouillard, ce sont les Anglais.

« Les Anglais avaient l'habitude du brouillard, le brouillard leur manquait. Ils se sont fait un brouillard. »

Je sais bien que les météorologistes donnent une explication tout autre de ce désagréable phénomène ; mais j'aime encore mieux croire Alexandre Dumas.

Qu'on se rassure, du reste, Gibraltar offre des compensations, — et le remède est à côté de son mal.

S'il a du brouillard pour l'attrister, il a des singes pour l'égayer. Gibraltar est le seul point de notre continent où nos frères en Darwin aient élu domicile.

MARSEILLE.

Il est vrai que, en intrigants qu'ils sont, ils trouvèrent vite le moyen de se rendre indispensables.

« Les Anglais avaient transporté des baromètres à Gibraltar ; mais, au milieu de ces nuages factices, dit encore Alexandre Dumas, les pauvres instruments se sont trouvés tout désorientés ; ne comprenant rien à cette lutte de la vapeur et du soleil, ils n'osaient s'aventurer ni vers le beau fixe, ni vers la pluie, et demeuraient au variable, ce qui ne voulait rien dire du tout.

MARSEILLE. — LE BASSIN DE LA JOLIETTE.

« Les singes saisirent le joint, et se firent baromètres.

« Calpé a deux versants : un côté oriental, un côté occidental ; si le temps est beau fixe, les singes passent à l'occident ; si le temps menace de pluie ou de tempête, les singes passent à l'orient.

« On comprend qu'une fois investis de fonctions si importantes, les singes devinrent aussi sacrés à Gibraltar que le sont les cigognes en Hollande, et les ibis en Égypte.

« Il y a donc des peines très sévères pour tout Gibraltarien qui tuerait un singe. »

Gibraltar, on le devine, de par sa position, est plus anglais que tous les autres points occupés par les Anglais. Gibraltar est plus

anglais que Singapore, plus anglais que Colombo, et plus anglais que Cape-Town.

Gibraltar, c'est un morceau du comté de Durham ou de Worcester, transporté en Espagne.

Adieu les pavés pointus, les maisons à grilles, les boutiques en plein vent ; place aux marchands de toiles, aux couteliers, aux armuriers, aux hôtels portant l'écusson de la Grande-Bretagne. Les trottoirs sont envahis par des hommes blonds et des femmes blondes, des chevaux beiges et des chiens bouledogues.

Gibraltar, cet étroit rocher, est devenu une forteresse imprenable, hérissée de près de deux mille canons

Forteresse, oui, mais pas rien que forteresse : Gibraltar est aussi un entrepôt de marchandises, toujours en mouvement... passage de navires de guerre, de long-courriers, de caboteurs¹. Énorme organisme d'action que le génie anglais a porté au summum de sa force productive :

Mais quelle discipline terrible, pour arriver à conserver intacte, dans sa toute-puissance, cette porte d'accès sur deux mers !

Le moyen âge, seul, nous offre pareils exemples de despotisme militaire. — Les étrangers ne peuvent résider dans la ville que munis d'une autorisation spéciale, et cette autorisation ne s'obtient qu'après quarante années de résidence². Les Espagnols qui viennent chaque jour au marché sont tenus de présenter un permis en entrant, et doivent être sortis des murs d'enceinte avant le coup de canon du soir³.

Tout individu circulant dans les rues, un crayon et un album à la main, est pris pour un ingénieur levant le plan de la citadelle. De là à l'envoyer en prison, il n'y a qu'un pas. Agréable régime. Bonheur de la vie dans une caserne anglaise ! Étonnez-vous donc après cela qu'il y ait du brouillard dans l'air !

.
.

1. Les ressources du sol manquent complètement au pays. Aussi Gibraltar s'approvisionne-t-il à Tanger. Presque tout le commerce d'alimentation est entre les mains des Marocains.

2. E. Reclus.

3. Les étrangers n'entrent point armés dans Gibraltar.

Nous avons quitté Gibraltar pour entrer plus avant dans cette Méditerranée aux vagues charmeuses.

Que dirai-je de plus ? Insister serait vouloir découvrir l'Amérique, et faire une concurrence déloyale aux guides Constant de Tours.

Nous nous sommes arrêtés à Oran, ville de grande allure avec ses rues droites, ses maisons d'aspect monumental et ses jardins en fleur.

D'Oran à Iviça ¹, dont nous contournons le rocher massif, — et d'Iviça à Marseille, fin de notre voyage à travers le pays des Noirs et des Maures nomades.

1. Iles Baléares.

FIN

APPENDICE

OBSERVATIONS ET RECHERCHES

OBSERVATIONS ET RECHERCHES ¹

USAGES ET COUTUMES

Salutations.

La-ba, Si-alkoum, Selam-alek-oum... Les formules de politesse que l'on prononce en s'abordant, sont innombrables. On s'informe de la santé des membres de la tribu, mais sans jamais parler des femmes.

Les Maures, avant de se saluer, posent leur main droite à plat sur la poitrine. Il est d'usage également entre deux interlocuteurs de se rapprocher, buste contre buste, jusqu'à ce que les joues se frôlent — près de s'embrasser.

On ne serre pas la main d'un marabout ; on baise le pan de son manteau.

Témoignages d'amitié.

Ces témoignages se manifestent par un nombre plus ou moins grand de coups de fusils tirés en l'air, — et par l'immolation d'un mouton, ou l'offre d'unealebasse de riz, de dattes ou de beurre.

Hospitalité.

L'hospitalité est loi sociale en pleine observance. Sous la tente, à l'heure des repas, tous les nomades de passage ont le droit de s'approcher du groupe, et de prendre leur part de nourriture, — et cela sans un mot, sans le moindre signe de politesse.

La nuit venue, ils couchent, où ils veulent, dans le village.

1. Nous avons adopté dans ce chapitre la classification Kalibrunner.

Vols, brigandages, razzias.

Se pratiquent sur une grande échelle. Les plus forts écrasent les plus faibles. Mais ce sont surtout les campements de marabouts qui ont à souffrir des incursions des pillards ¹.

Rapt.

A la suite des guerres, les femmes et les enfants sont emmenés en captivité et demeurent — sinon comme esclaves, du moins comme tributaires — dans les villages qui les ont enlevés.

Exogamie, Endogamie, Polygamie.

L'exogamie et l'endogamie existent indistinctement.

La polygamie est admise par les Maures, puisque musulmans, mais ils ne la pratiquent guère. Une seule femme leur suffit, sans doute parce qu'ils ne sont pas assez riches pour en avoir d'autres.

Mariage, Dot, Fiançailles, Noces, Divorce.

C'est le fiancé qui apporte la dot, ou plutôt qui achète la femme dont il veut faire son épouse.

La dot se calcule en valeur de dromadaires ou de guinées. Une femme vaut cinq, six dromadaires, cent ou cent cinquante pièces de guinée.

Les réjouissances consistent en coups de fusils tirés en l'air. On se congratule. Les femmes chantent ; les marabouts psalmodient le Coran. Le soir, il y a grand festin.

Les Maures — comme les Arabes — constituent à leurs femmes un douaire. S'il prend fantaisie au mari de quitter le domicile conjugal, il perd le douaire ; de même, si c'est la femme qui veut se séparer, elle devra rembourser ce qu'elle a reçu.

1. Une mission au Sahara occidental.

Quand un enfant naît, on félicite le père. On tue un ou deux moutons, on tire quelques coups de fusils. Voilà tout.

Panet a écrit ce qui suit : « Un Arabe arrive et demande à sa femme qui cueillait des dattes ce qu'étaient devenues deux planches de sel qu'il avait laissées dans sa case.

« — Je les ai empruntées pour m'acheter du henné, répond celle-ci.

« Le mari élève la voix, et dit : — *Arâm a'lek*.

« C'est fini. Le mariage venait d'être dissous.

« La femme quitta aussitôt la tente. »

Maladies.

Nous avons dit plus haut — pages 164 et 165 — quelles étaient les maladies les plus répandues.

Les médecins sont ordinairement des marabouts.

Ils ne connaissent aucune espèce de remède — sinon la cautérisation, qu'ils emploient à chaque instant. Les opérations sont faites à l'aide d'un mauvais couteau.

Les Maures ignorent l'usage des appareils de prothèse, — même des béquilles. Les boiteux — et l'ankylose est chez eux très fréquente — sautillent, péniblement appuyés sur deux bâtons.

Les ophtalmies sont traitées à l'aide de ces conglomerats de silice ferrugineuse, dont nous avons déjà parlé tout à l'heure, page 165.

IDÉES, CROYANCES ET RELIGION

Idées sur la richesse.

Les Maures sont si pauvres, qu'ils ne se font qu'une idée très vague, presque mythique, de la richesse. On a un captif, une tente avec deux sacs de mil, quelques pains de sucre, une petite provision de thé et de tabac, du poisson ou de la viande séchés, un dromadaire et une douzaine de moutons : on est riche.

Un homme est riche quand il peut manger de la viande tous les jours.

Un marabout qui fait exploiter par ses tributaires ses forêts de gommiers, est très riche ¹.

Et c'est alors qu'au sommet de cette énumération vient se placer l'Européen qui traverse le Sahara.

Ce dernier, avec son chargement de ballots de cotonnades et de sacs de toutes espèces, est plus que très riche, — il est millionnaire, archi-millionnaire.

Il sera souvent obligé, dans le cours de son voyage, d'ouvrir ses malles pour montrer aux curieux qu'elles ne contiennent pas de lingots d'or ou d'argent.

Idées sur les peuples et les pays étrangers.

Aucune idée. Tous les pays, pour eux, ressemblent au Désert.

Ils ne connaissent de réputation que Stamboul, la capitale du grand sultan blanc, et Merakech. Ils en font des villes superbes remplies de mosquées et de palais...

Interprétation des phénomènes de la nature.

Il ne leur est jamais venu à l'idée d'en rechercher l'explication.

Il tonne, il vente, il pleut : c'est Allah qui l'a voulu ainsi, — et rien de plus. C'était écrit.

Croyance à l'âme, à une vie future.

Ils sont fidèles observateurs de la religion musulmane, — sans schisme, sans hérésie. Trop connu pour insister davantage.

Temples et établissements religieux. Clergé.

Ils n'ont pas d'édifices, — et pour cause. Ils choisiront de pré-

1. Sur le commerce des gommiers, en pays trarza, voir : *Une mission au Sahara occidental*.

férence pour faire leurs prières, un carré de sable nu, enclos de branches d'acacias.

Inutile d'ajouter que ce lieu sera revêtu d'un caractère sacré, que personne ne s'y arrêtera sans en baiser le sol, et donner les marques de la piété la plus vive.

Les Maures qui ont un caractère religieux, ou qui s'occupent plus spécialement des affaires religieuses, prennent le nom de marabouts.

Trop connu encore pour insister davantage.

Intolérance, fanatisme.

Très accusés. La haine contre l'infidèle est à l'état latent ; elle ne se manifestera au dehors que lorsque les populations seront surexcitées par un événement récent. Exemple : la mort de l'empereur du Maroc, que nous apprîmes dans le Tiris.

COSTUME

Vêtement.

Nous l'avons déjà décrit. Voir page 157.

Accessoires.

Les femmes aiment à se parer de colliers, de bracelets et d'anneaux en cuir ou en fer, en verroterie, en faux ambre, en cornaline.

Les hommes portent suspendues au cou ou au côté des amulettes en cuir¹, les mêmes que les nègres du Sénégal appellent *grigris* ; ils portent également des poches en cuir serrées par un cordon. Ils ne sortent jamais sans leur pipe, objet primitif qui consiste en un os de mouton percé, à l'extrémité duquel on place

1. Dans ces amulettes, les marabouts ont écrit sur des morceaux de papier des sentences et des versets extraits du Coran.

quelques bribes de tabac. En deux ou trois bouffées, la pipe est vidée.

Un guerrier ne serait plus digne de ce nom, s'il n'avait, accrochée à la ceinture, sa poire à poudre.

Les marabouts ont un chapelet.

Harnachement.

Le harnachement peut être considéré comme un accessoire du costume, chez ces peuples nomades.

Selles plates, sans rebords — ce qui les différencie des selles arabes à rebords très élevés.

Pour les femmes, selles à plate-forme, sur lesquelles elles peuvent se coucher, — et couronnant le tout, un grand voile de guinée bleue destiné à les abriter du soleil.

Le chameau est guidé par une corde passée dans la narine gauche.

Insignes.

Pas de distinction apparente, — ou presque pas. Comme nous l'avons dit plus haut, le roi, seul, a droit au port du pantalon blanc, ses sujets doivent se contenter du pantalon bleu.

On reconnaît les chefs à l'épaisseur plus ou moins grande d'étoffes bleues, dites guinées, qu'ils portent sur le corps.

C'est un signe de puissance et de richesse que d'avoir des sandales.

Armes.

Fusil à pierre à deux coups de provenance sénégalaise ou marocaine (pour les plus riches seulement).

Poignard court et effilé, de fabrication marocaine.

La lance, en usage chez les Touareg, n'existe pas.

C'est une grande fête, quand un Européen est de passage, que de lutter d'adresse au tir contre lui. On installe une cible, et les plus

forts guerriers viennent, tour à tour, viser avec une attention qui montre l'importance qu'ils attachent à ne pas se laisser battre par l'infidèle.

Coiffure.

Absence complète. Les cheveux poussent à la diable, jamais peignés.

Les femmes les tressent avec assez de soin, et pour les maintenir y fixent des épingles, sortes de broches en verre ou en os.

Les enfants conservent jusqu'à la puberté des mèches, qu'on leur coupe au fur et à mesure qu'ils avancent en âge.

Particularité bizarre, il n'y a que les Trarza et les Braklma qui laissent libre champ à leur chevelure. Plus au Nord, chez les Oulad-Delim, on se rase la tête, ne laissant subsister qu'une mèche centrale.

La barbe est portée entière, — sauf la moustache, presque rasée ou tout au moins coupée très court.

ALIMENTATION

Nature des aliments. Mode de préparation.

Nourriture uniforme, cuisine monotone.

Les pasteurs mangent leurs moutons, leurs chèvres et leurs bœufs ; boivent le lait de leurs chamelles.

Le riz ou le mil forment la base de tous les repas. Peu de dattes. Du beurre. De la viande de chameau séchée à l'air ; du poisson également séché, vendu par les Oulad-bou-Seba de la côte.

Le mouton se cuit tout entier sous le sable brûlant, — un trou creusé en terre, dans lequel on a fait du feu auparavant.

Les aliments sont préparés sans sel, ou à peu près. Les Maures ne connaissent aucun des condiments d'usage européen. Ils ont le palais d'une délicatesse inouïe. Une pastille de menthe donnée par nous à un jeune indigène, lui fit pousser presque des cris de douleur.

Du feu et de son entretien.

On se procure du feu à l'aide de briquets — car le silex est très abondant. Les étincelles se communiquent à une matière inflammable qui n'est autre que de la bourre de coton.

La nature du combustible varie nécessairement suivant le pays. Où la végétation est abondante, la conservation du feu est facile ; où il n'y a que sables, on se sert alors de bouse de chameau séchée.

L'entretien du foyer est assuré par des poches en cuir remplies d'air et munies de tubes, qui tiennent lieu de notre soufflet de cuisine.

Repas.

Les repas se prennent à des heures très irrégulières. Il n'y a souvent qu'un seul repas, vers le soir. Et puis il est des jours d'abondance alternant avec des jours de disette. On mange, souvent quand on peut.

La posture ne varie pas : on s'accroupit sur ses talons. Pas de cuillers, bien entendu. Les doigts plongent dans la calebasse.

Les femmes ne sont pas exclues de la société des hommes.

Pour boissons : l'eau, le lait ou le thé bien sucré.

HABITATIONS ET GENRE DE VIE

Habitations et situation des villages.

Le type principal d'habitation, c'est la tente, — déjà décrite pages 134 et 135.

Chez les Oulad-bou-Seba, pêcheurs de la côte, ce sont des huttes aux montants d'acacia revêtus de broussailles, — décrites page 203.

A côté de la tente du maître se trouve la tente du captif, — plus petite, sale, misérable, en loques.

Les villages se groupent toujours au bord des puits.
Le puits tari, les indigènes se transportent ailleurs.

Genre de vie.

Tous nomades, sans exception. La vie sous la tente.

Le jour, on ne fait rien, on dort. La nuit, on n'en fait pas davantage, mais on parle. Seuls, les captifs travaillent. On peut les entendre, durant des heures entières, broyer le mil.

Ce sont surtout des femmes de race mandingue, qui sont assujetties à cette besogne.

Les relations sociales sont simples. On se réunit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Conversations sans fin. On boit du thé ; on mange du sucre. Les plus zélés récitent de longues prières¹.

En fait d'amusements nationaux, nous ne pouvons noter que la danse des femmes au son du tam-tam, les concours à la cible, les luttes de vitesse entre cavaliers.

La vie politique n'existe pas. Tributaires et captifs sont soumis à leurs maîtres, — et ces maîtres, à leur tour, paient une redevance au cheikh.

Dans chaque tribu, dans chaque village, il y a un chef.

La vie intellectuelle est aussi nulle.

Camille Douls a dit que chez les Maures nomades, l'instruction et l'intelligence atteignaient un grand développement.

« Presque tous connaissent l'écriture arabe. Ils passent une partie de leur vie à étudier le Coran, et par leurs discussions théologiques ils acquièrent de véritables qualités oratoires. »

Je n'ai rien vu de tout cela.

Quelques marabouts ne sont pas entièrement ignorants. Ils savent lire, écrire... Mais les autres végètent dans l'abrutissement le plus complet. Ni souvenirs, ni traditions. J'ai essayé à plusieurs reprises de les interroger : « Qu'étaient-ils ? Que faisaient-

1. Les marabouts répètent parfois des nuits entières, de quart d'heure en quart d'heure, les versets du Coran.

ils autrefois ? Leur grand empire des Almoravides ? Et leur conquête de l'Europe ? La prise de possession de l'Espagne ?...

Peines perdues. Rien ne sortait de ces têtes de bois. Ils me regardaient ahuris, me croyant fou... Pas un livre, pas une légende... A peine deux ou trois chants guerriers pourraient indiquer aux Maures d'aujourd'hui qu'ils furent autrefois puissants parmi les puissants.

C'est un peuple mort ¹.

1. Voir pour plus amples observations sur la configuration du pays, la géologie, les richesses naturelles, le climat, la flore, la faune, la population par tribus et par races, l'organisation domestique, sociale et politique, le commerce intérieur et extérieur :

Une mission au Sahara occidental. — Paris 1896. Aug. Challamel, éditeur. — 1 vol. in-8.

Il n'est pas nécessaire d'avoir longtemps fréquenté nos colonies pour savoir qu'il n'est nul pays, au monde, où le besoin de dire du mal de son prochain soit plus accusé.

Les journées sont tellement longues et tellement vides ! — que faire ? sinon éplucher son semblable.

Fonctionnaires civils, militaires, patrons de comptoirs, mourraient de langueur, si la Providence compatissante ne leur envoyait pas, de loin en loin, un étranger... en holocauste.

J'ai été cet étranger.....

Et ce m'est un motif de plus pour mieux reconnaître et apprécier les services rendus ; un motif de plus pour me mieux souvenir des quelques personnes bienveillantes qui m'ont aidé de leurs conseils, de leur expérience ou de leur crédit. Je citerai surtout MM. Jurquet, secrétaire général de la direction de l'Intérieur, fort aimable fonctionnaire, doublé d'un romancier de talent ; Allys, adjoint aux affaires indigènes ; Guizonnier, administrateur colonial ; Julliard, directeur des comptoirs Guérin et C^e ; Sambain, agent général des factoreries Maurel et Prom ; Devès, armateur ; Leclerc, capitaine de la Barre ; et enfin MM. Philippe Delmas et Blanc, de la maison Delmas et Clastres, de Bordeaux, dont la complaisance et le dévouement furent infatigables.

Pourrais-je oublier de remercier tous ceux qui, en France, voulurent bien, eux aussi, aider à la préparation de ma modeste mission :

Le Conseil municipal de Paris, les Chambres de Commerce de Marseille, de Nantes et de Saint-Nazaire ; MM. Yves Guyot ; J.-L. Deloncle, ancien sous-directeur au ministère des Colonies ; Tharel, président de la Société d'Économie industrielle et commerciale ; Ganthiot, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale ; Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris ; Richard, directeur du Comptoir général de Photographie, et Ferry, qui tous deux développèrent les clichés photographiques que j'avais rapportés ; Bapterosses, Pinaud, Schwister, Schwenck, Nicolle, négociants à Paris et à Lyon.

Qu'ils reçoivent tous ici l'expression de ma gratitude.

G. D.

TABLE DES GRAVURES ET DES CARTES

	Pages.
Projet de voyage du Sénégal en Algérie par le Sahara (Carte itinéraire).	16
L'arachide.	21
Le mil.	21
Sur le pont du <i>Portugal</i>	44
Le <i>Portugal</i>	45
Tour de Belem et entrée du port de Lisbonne.	51
Port de Lisbonne.	53
L'escale.	55
Un des noirs de l'équipage.	58
Femme du Cayor.	60
Dakar. Vue prise du large.	61
Une beauté.	62
Rade de Dakar.	63
Le rocher de Gorée.	65
Gorée. Le débarcadère	66
Gorée. Vue générale.	69
Rufisque.	71
Sur la ligne de Dakar à Saint-Louis.	73
Guet N'Dar. Le village indigène.	75
Saint-Louis. Allée de cocotiers.	77
Ouoloffs.	79
Rue de la Paix, à Saint-Louis.	80
Un tisserand.	82
Le Sénégal à Saint-Louis.	83
Eglise de Saint-Louis.	87
Un sous-officier peul.	89
A bord du <i>Borgnis-Desbordes</i>	93

	Pages.
Entre Richard-Toll et Dagana.	97
Sur les bords du fleuve.	99
Podor.	100
A travers les marigots.	102
Armes et objets d'équipement du Ouoloff.	103
Dans les paillottes du Oualo.	104
Une factorerie.	108
Instruments de musique.	112
Du Sénégal au Tiris, à travers le pays des Maures (Carte itinéraire).	113
L'interprète Mohamed-Amar et M. Gaston Donnet.	115
Omar-Semba, costumé en chef indigène.	117
Une caravane de Maures vendeurs de gomme, à Saint-Louis.	125
Notre cuisinier.	129
Le bon Mahmoudou-Dialo.	132
Un captif bambara.	134
A Ouatil.	135
Mohamed et sa famille.	138
Une captive.	140
Femmes trarza et oulad-bou-seba.	141
Dans l'Afthouth.	145
Type trarza.	148
M. Gaston Donnet.	149
A travers le pays trarza.	151
Une broyeuse de mil.	153
Sur la route de Bouzoubra.	157
Un marabout.	159
Esclave de race macinienne.	161
Une de nos malades.	164
Un petit mendiant.	167
A travers brousse et sebka.	169
Une captive mandingue.	173
M. Henri Bonnival.	179
Une caravane à Tiourour.	186
Monsieur Ibrahim.	187
En route. — A travers le Taffouelli.	190
Vers Portendik.	196
Une halte chez les Élib.	199
Un tributaire.	204
Un village d'Oulad-bou-Seba	211
Groupe d'indigènes el-voudir (Frontière d'Adrar).	219
Notre campement.	225
Dans les plaines du Tiris.	233
Le chamelier de l'escorte.	237
Ciel et sables. En Ackhar.	241
Une tombe.	243
Jeune guerrier barek'allah.	245
Dans le Tidjirit.	246
Jeune guerrier de race oulad-delim.	249
Les steppes de l'Inchiri.	253
Un troupeau en Inchiri.	255
Un puits dans le Désert.	259
A bord.	278
Ténériffe. Vue de Santa Cruz.	279

	Pages.
Vue de las Palmas.	280
Le rocher de Gibraltar.	283
Gibraltar. Vue générale.	285
Sur la côte marocaine. — Tanger.	286
Marseille.	287
Marseille. Le bassin de la Joliette.	289

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DÉDICACE.	5
AVERTISSEMENT.	7
INTRODUCTION : En Sahara (Le problème de la pénétration).	9
 BORDEAUX — LISBONNE — DAKAR — GORÉE — RUFISQUE — SAINT-LOUIS — DAGANA — PODOR — MAFOU.	39
DU SÉNÉGAL AU TIRIS :	
A travers le pays des Maures — Trarza — Élib — Oulad-bou-Seba — Oulad-Delim — Yabia- ben-Osman — Aftouth — Idou-el-Hadj — Tarad — Taffouelli — Agneitir — Tasiast — Banc d'Arguin — Tiris — Azfal — Tidjirit — Ackhar — Inchiri (Frontières d'Adrar).	109
LE RETOUR :	
A bord du <i>Pé lion</i> — Iles Canaries — Gibraltar — Oran — Marseille.	267
Appendice.	
OBSERVATIONS ET RECHERCHES :	
Usages et coutumes.	293
Idées, Croyances et Religion.	295
Costume	297
Alimentation.	299
Habitations et Genre de vie.	300
TABLE DES GRAVURES ET DES CARTES.	305

3 9088 00639 3847